

Henri Béraud, du flâneur salarié au polémiste déclaré.

Pauline Froissart

Séminaire d'histoire

Sous la direction de Bruno Benoît

Mémoire soutenu le 4 septembre 2007

Membres du Jury : Bruno Benoît, Gilles Vergnon

Table des matières

Remerciements . .	1
..	3
Epigraphe .	5
Introduction . .	7
Première partie : Le Béraud d'avant-guerre . .	15
A) Les débuts du jeune Béraud ou l'entrée en journalisme .	15
1) Les premiers pas . .	15
2) Un exemple du caractère béraldien : l'expérience de <i>l'Ours</i> .	16
B) La montée en puissance du journaliste Béraud .	22
C) Le flâneur salarié .	23
Deuxième partie : Vers la haine .	31
A) Le tournant des années 1930 .	31
1) Le journal <i>Gringoire</i> .	31
2) Antisémitisme, nationalisme et antiparlementarisme : la radicalisation de la droite dans les années 1930. .	34
B) Béraud à Gringoire . .	36
1) L'amour de la polémique .	36
2) L'Affaire Salengro .	40
C) Les responsabilités de Béraud . .	42
1) Béraud était-il fasciste ? . .	42
2) Le pétainisme de Béraud .	43
3) L'évolution idéologique de Béraud à Gringoire . .	44
4) L'antisémitisme de Béraud . .	48
5) L'anglophobie de Béraud .	52
Troisième Partie : la chute de l'ours . .	57
A) Béraud victime de l'épuration . .	57

1) L'arrestation . .	57
2) Le procès .	59
3) Retours sur un verdict .	61
4) Les suites du Verdict .	65
B) Béraud dans les oubliettes de l'histoire .	68
1) Le décès de Béraud ou l'occasion de se retourner sur la vie et l'œuvre de l'écrivain . .	69
2) La postérité des ouvrages de Béraud .	69
3) Béraud aujourd'hui .	72
Conclusion .	75
BIBLIOGRAPHIE . .	79
Ouvrages d'Henri Béraud .	79
Romans . .	79
Reportages . .	79
Pamphlets . .	80
Autres .	80
Autres ouvrages sur Henri Béraud .	80
Sur la presse des années 1930-1940 . .	81
Articles .	82

Remerciements

Je tiens à remercier tout d'abord mon directeur de mémoire, Bruno Benoît, pour ses conseils et ses encouragements, toujours très utiles. Il a su orienter mes recherches et me donner des indications précieuses.

Je remercie également mes professeurs d'histoire à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon, Laurent Douzou et Gilles Vergnon, pour leur disponibilité et leurs éclaircissements. Les lectures qu'ils me conseillèrent furent passionnantes et d'une grande pertinence.

Un grand merci à Francis Bergeron, responsable de l'Association rétaise des amis d'Henri Béraud, qui a eu la gentillesse de m'envoyer de nombreux documents avec célérité et confiance. Il m'a apporté une aide particulièrement efficace. Merci également à Jean Butin, unique biographe d'Henri Béraud, qui m'a consacré le temps d'une interview.

Enfin, pour leur soutien, leur intérêt et leur patience, je dédie ce mémoire : A mes parents et ma sœur Alix, A Violaine naturellement, Et à Peter, évidemment.

Epigraphe

« Il avait la dent dure du canut et les puissants poumons du Dauphinois. » Gabriel Chevallier

Introduction

«A Lyon, les grandes lumières offusquent, les grands talents inquiètent parce qu'ils dérangent la règle, cette souveraine des mœurs. Les supériorités y subissent l'ostracisme et l'indifférence. » écrivait Marcel Grancher ¹. Cet énoncé cinglant semble particulièrement s'adapter à Henri Béraud, un des écrivains qui aura le plus encensé la ville de Lyon, pour en retour, n'en obtenir qu'indifférence et oubli.

Car si Henri Béraud est dauphinois d'origine, son destin est bien lié à celui de la capitale des Gaules. A l'image d'un Marcel Pagnol amoureux de la Provence, Henri Béraud a toujours chéri la ville ² qui abrita ses premières colères enfantines et plus tard ses premiers feuillets enragés (voir l'aventure de *L'Ours* ³). Et pourtant, aujourd'hui, Pagnol est lu dans les écoles primaires et Béraud oublié. Nulle place, nulle rue à son

¹ GRANCHER Marcel, *Vingt ans chez Calixte*, éditions Lugdunum, Broché, 281p. Il ajoute : « A Marseille, s'ils avaient eu un Béraud, les habitants seraient allés l'attendre à la gare ou se fussent attelés au pare-chocs de sa voiture. Chez nous tout le monde était convaincu que La Gerbe d'or était, pour notre ville, la plus prestigieuse des ambassadrices. Mais personne n'aurait eu l'idée de saluer son auteur. »

² A ce propos Bernard Poche écrit : « Dans une large mesure, on peut dire que Béraud est le dernier des grands écrivains qui sont, dans leur activité d'écriture, considérés comme effectivement lyonnais et se sont revendiqués tels, selon une lignée, certes un peu discontinuée, mais qui remonte au moins à Louise Labé. » in POCHE Bernard, « Henri Béraud et Gabriel Chevallier dans le XX^e siècle », *Cahiers d'histoire* n°1, 1997, pp. 123 à 144

³ *L'Ours* était un journal entièrement rédigé et dirigé par Henri Béraud.

nom. Lui qui obtint le double prix Goncourt (fait historique), lui qui fut l'un des reporters les mieux payés et les plus connus des années 1930 et 1940 chuta de la gloire à l'oubli. Henri Béraud n'atteint pas la postérité. C'est le destin contrarié d'un lyonnais peu célébré qui est étudié ici.

L'histoire d'Henri Béraud débute au coin du fournil, celui de son père, Joseph Béraud, boulanger de la rue Ferrandière. Sa mère, née Barge, était de Satolas, dans le Rhône. Domestique, elle était venue à Lyon pour chercher du travail et y avait trouvé un mari. Henri Béraud naît de cette union en 1885, à la charnière des deux siècles. Il grandit dans la boulangerie familiale, baptisée La Gerbe d'or. La Gerbe d'or, c'est aussi le titre d'un des chefs d'œuvre de Béraud⁴, dans lequel il racontera son enfance de « gone » courant les rues de Lyon. Issu d'un milieu modeste, il se définit dans ce roman comme « *un fils de travailleurs, un petit plébéien* »⁵. Dans ses ouvrages comme dans ses articles, Henri Béraud fera constamment référence à ses origines populaires. Il en est fier, et revendique les valeurs de la « terre » qui pense-t-il, l'ont pétri :

"Plus je vais, plus je me trouve fidèle à mes origines. (...) Par exemple cette façon de parler à flots dans les discussions d'intérêt, avec le naïf espoir de noyer la méfiance de l'adversaire dans les discours oiseux; ou encore cette effusion, cette grosse familiarité d'homme au fond peu liant, peu tutoyeur, et qui, en vrai rustique, tient souvent à distance ceux qu'il estime le plus; ou bien cette aversion profonde et bien villageoise de l'étranger, de celui qui emmène nos filles et emporte notre blé; ou bien cette résignation vieille comme la misère des âges(...); ou bien cette tentation d'opprimer, de parler en maître, que je tiens sans doute de quelque métayer d'Hyères, dont la voix faisait tout trembler dans sa ferme; ou enfin ces désespoirs comiques à force d'exagération et cette manière de souffrir en chien de fusil, en rural borné, qui s'imagine que tout ce qui lui advient n'arrive qu'à lui et ne saurait, en tout cas, avoir chez autrui la même importance..."⁶.

Ses racines populaires, ses origines, Béraud les sublime. Il évoque par exemple ses ancêtres, qu'il mythifie complètement⁷ :

"Que sais-je d'eux? Rien, si ce n'est qu'ils vécurent pauvres en des temps où la terre était mauvaise aux laboureurs. Ils devaient être durs et usés comme des manches de bêches. Si j'essaie de me les représenter, je vois un groupe de figures hâves au milieu d'une plaine. Le vent qui souffle sur leurs pauvres carcasses semble pousser le couchant derrière les meules et les masures, au bout des sillons, jusqu'au ciel."

Ces origines modestes n'ouvrent pas une voie royale à Béraud et celui-ci ne s'affirme pas dans les premiers temps comme un intellectuel. Fils unique, et enfant chéri, il commet les quatre cents coups dans les rues du quartier Saint-Nizier, au grand désespoir de ses

⁴ BERAUD Henri, Le Bois du templier perdu, La Gerbe d'or, ouvrage réalisé par la société nouvelle Firmin-Didot, éditions Horvath, mai 1994.

⁵ Ibid, p. 23.

⁶ Ibid., p. 110-111

⁷ Ibid, p.17

parents. « *J'étais un petit gone qui se contentait de pousser ferme et dru, comme la mauvaise herbe* » affirme-t-il dans *La Gerbe d'or*⁸. Mais c'est dans la rue qu'il apprend, qu'il découvre et qu'il comprend où est sa place. Lui, l'enfant adoré pour qui ses parents se sacrifient, a la chance d'aller au lycée, et d'y recevoir une éducation. Il y intégrera les rapports de classes et les différences de milieux sociaux, bien ancrés dans les mentalités de l'époque. Car l'élève dissipé est aussi le petit mitron qui doit livrer le pain à ses camarades d'école et supporter leurs quolibets :

"C'est parce que je portais le pain de certains cancre, dont plus d'un rougissait de me rencontrer par la ville, que j'ai maintenant, bien plantée dans l'esprit, mon idée sur ce que valent les gens, hors des préjugés de la caste, des privilèges de la naissance et des avantages de la fortune."⁹

Béraud enfant pleure des larmes de colère face aux humiliations, mais cela lui donne une rage, celle de réussir. Il développera dès l'enfance une ambition démesurée, malgré un parcours scolaire chaotique. Après l'école primaire, l'élève Béraud se dirige vers l'école technique de la Martinière mais son caractère indiscipliné le fait changer d'établissement. Il se retrouve dans une autre école professionnelle, l'école de La Salle, située sur les pentes de la Croix-Rousse. Il y redoublera sa classe de seconde, et arrêtera finalement les études à l'âge de seize ans, pour entrer dans la vie active. H. Béraud exerce alors dans différentes professions puis finit par entrer dans un atelier de « dessinandier » (dessinateur en soierie) rue Royale, entre la place Tolozan et la place Croix-Paquet. Ce ballottage de professions en professions, l'écrivain Béraud s'en moquera plus tard, commentant son renvoi de l'agence lyonnaise de la compagnie d'assurances La Foncière, où il était petit commis, en ces termes :

«Ainsi, d'un cœur joyeux, renonçais-je à la première des quatorze professions que je devais exercer avant de m'établir, sur le tard, marchand de virgules à mon compte.»¹⁰

Marchand de virgules, Béraud le devient progressivement. Il commence par fonder avec quelques amis une petite académie, dénommée le Pot-au-Feu. Ce petit groupe crée ensuite une revue, *La Houle*. Béraud publie ses premiers écrits, sous les titres *Poèmes ambulants* et *Jardins évanouis*.

Fascinés par la capitale, les jeunes gens -dont parmi eux Joseph Kessel, grand ami de Béraud¹¹ - décident un jour de septembre de s'y rendre. Après quelques mois de vache enragée, l'euphorie retombe et Béraud revient dans la ville qui l'a vu grandir. Il collabore au journal *l'Express de Lyon* pour lequel il écrit des critiques d'art et à la revue *du Tout-Lyon*. Il y défend des peintres méconnus ou peu appréciés tels que Ravier,

⁸ BERAUD Henri, *Le Bois du templier perdu, La Gerbe d'or*, ouvrage réalisé par la société nouvelle Firmin-Didot, éditions Horvath, mai 1994, p.16

⁹ *Ibid*, p. 24

¹⁰ BERAUD Henri, *Le Bois du templier perdu, La Gerbe d'or*, ouvrage réalisé par la société nouvelle Firmin-Didot, éditions Horvath, mai 1994 p.26

¹¹ Béraud dédicacera plus tard à son ami et collègue Kessel l'ouvrage *Ce que j'ai vu à Moscou*

Guichard, Vernay, Seignemartin et s'enflamme contre les bourgeois lyonnais et leurs goûts artistiques. Comme le rapporte Jean Butin¹² :

« C'est dans ces années là que se crée le personnage Béraud, un homme grassouillet, portant monocle et fumant la pipe. »

Et les premiers cris de colère du personnage se font entendre, adressés à une bourgeoisie qu'Henri Béraud, qui se veut le défenseur de la plèbe, méprise. L'esprit polémique et la plume acerbe caractérisent le journaliste dont les emportements sont déjà visibles dans les premiers écrits.

Cette verve polémique et cette liberté de ton sont rendus possibles par la grande tolérance accordée aux journalistes à l'époque. 1881 a en effet consacré la grande loi de la liberté de la presse, qui supprime l'autorisation préalable, le délit d'opinion et la suspension. Dix-sept ans après se joue l'Affaire Dreyfus (1898-1899) qui déchire la France en deux camps antagonistes, s'apostrophant avec violence et sans vraiment de limites. La presse joue dans cette affaire un rôle déterminant, façonnant l'opinion publique et mobilisant les citoyens, à la manière du « *J'accuse* » d'Emile Zola¹³. Elle excitera les passions entre dreyfusards et antidreyfusards. La fin du XIX^e siècle marque l'âge d'or d'une presse d'opinion, qui se développe en même temps que naît la notion d'« intellectuel », notion intimement liée à l'engagement politique. Parmi ces intellectuels, Zola, Péguy et Gide prennent position pour Dreyfus, lorsque Daudet, Maurras et Barrès s'opposent farouchement au capitaine juif. La religion de Dreyfus s'avère un élément central dans cette affaire. La ligue des droits de l'homme prend position pour Dreyfus quand la ligue antisémite de Guérin se déchaîne contre lui. L'affaire Dreyfus met ainsi en lumière le poids de la presse dans la formation des esprits et installe un clivage droite/gauche autour de nouvelles valeurs : là où la droite vante le patriotisme, l'ordre et l'autorité, la gauche défend l'individu et la pensée critique. Ce contexte favorise également l'expression d'un nationalisme français, un patriotisme que symbolise par exemple la création de l'Action française de Maurras, qui est d'abord une revue (1899) avant de devenir une ligue (1905). L'Action française exalte un « nationalisme intégral », qui exclut les Juifs et les étrangers.

Le nationalisme français s'exacerbe aussi avec la crise de Fachoda (1898) qui voit l'expédition du capitaine Marchand, partie du Congo en direction du Haut-Nil stoppée par l'armée anglaise. Devant le risque de conflit, la France, contrainte de revoir ses ambitions à la baisse, a du renoncer au Soudan. L'humiliation est très mal vécue par les Français et la colère des nationalistes se déchaîne, alimentant un sentiment d'anglophobie. Henri Béraud n'est qu'un adolescent à l'époque, mais le contexte de ce début de vingtième siècle influence sans aucun doute les sentiments d'antisémitisme et d'anglophobie qu'il développera plus tard.

En attendant, le jeune Lyonnais se découvre une passion pour la plume. Entre 1909 et 1913, Béraud officie dans divers journaux lyonnais: *Le Rapide du Rhône*, *La Lucarne*,

¹² BUTIN Jean, De la gerbe d'or au pain noir. la longue marche d'Henri Béraud, éditions Horvath, Roanne, 1979, 509p.

¹³ L'article « *J'accuse* » d'Emile Zola est publié dans le journal *l'Aurore* du 13 janvier 1898. L'écrivain y défend Dreyfus, convaincu de l'innocence du capitaine condamné au bagne à perpétuité pour une affaire d'espionnage.

l'hebdomadaire *Sports, Le Septième jour*. Parallèlement à cette activité journalistique, H. Béraud crée une manufacture de cartonnages, exerce dans la représentation en vins et spiritueux, puis s'établit en 1911 antiquaire rue du Plat, dans le 2^e arrondissement de Lyon. Il doit également faire son service militaire et finit sous-lieutenant de réserve. Puis c'est la Grande Guerre. Henri Béraud la fera en tant que lieutenant d'artillerie, s'éloignant de la capitale des Gaules. Cette expérience développera chez lui un fort pacifisme, mêlé à un antigermanisme tenace et à un esprit « ancien combattant », qui le poussera à soutenir plus tard le maréchal Pétain. Il continue, au gré des permissions accordées, à participer à la revue satirique *L'Ours*, qu'il a créée en 1913, et qui aura un succès notable. Cette revue est la sienne, toute entière : il y constitue l'unique personnel, assurant la direction, la gestion et la rédaction. Il y réalise ses vrais débuts de polémiste et s'attaque aux bourgeois, riches industriels et hommes d'affaires.

Béraud a un rapport ambigu avec la bourgeoisie : lui vient d'un milieu populaire, un monde de corporations qu'il décrira dans *La Gerbe d'or*. La bourgeoisie le fascine et l'attire : Béraud montera d'ailleurs progressivement dans l'échelle sociale et atteindra la prospérité financière, devenant l'un des journalistes les mieux payés de l'entre-deux-guerres. Car avant de s'en prendre férocement aux bourgeois dans ses articles, le journaliste Béraud est d'abord le fils de boulanger avide de réussite sociale. Il ne peut ainsi s'empêcher de se réjouir d'un privilège obtenu, dans un chapitre du *Voyage autour du cheval de bronze*, intitulé « J'ai mon fauteuil aux Grands Concerts » : « *Abonné ! Je suis abonné ! (...) Maintenant, je suis un bourgeois de Lyon* ».

Cet extrait révèle toute l'ambiguïté du positionnement de Béraud envers la bourgeoisie, un mélange de fascination et de répulsion.

Car en même temps qu'il s'enthousiasme de gravir l'échelle sociale, Béraud revendique son appartenance à la classe populaire, et exprimera à de multiples reprises sa rage contre le « Bel Air », les « snobs », les « nouveaux riches » et les « mondains », peut-être parce qu'ils constituent les attributs d'une classe dont il ne fera jamais vraiment partie. Béraud se veut un représentant de la plèbe, voire même un révolutionnaire -il manifeste d'ailleurs une certaine admiration pour Robespierre à qui il consacra un ouvrage au titre éloquent¹⁴. Les thèmes du peuple et de la révolte s'illustrent aussi dans la trilogie écrite par H. Béraud et intitulée *La conquête du pain*. Henri Béraud y vante le mérite des « petits » et leur droit de penser.

« Les enfants de la rue savent tout de suite se moquer du faux mérite. Ils s'en avisent seuls, sans leçons. Plus tard, ils sauront quoi penser des titres, des galons, des peaux d'ânes, des rubans. L'idée qu'il pût exister des rangs, des privilèges, ne nous effleurait même pas. »¹⁵

Ainsi Béraud, né à Lyon, « monté » à Paris, est l'incarnation parfaite du Rastignac. Lyonnais épris de la ville qui l'a vu grandir, il est sans doute l'un de ceux qui l'a le mieux décrite et idéalisée. Après s'être frotté à plusieurs professions, il a trouvé sa voie dans

¹⁴ BERAUD Henri, *Mon Ami Robespierre*, Plon, 1927.

¹⁵ BUTIN Jean, *De la gerbe d'or au pain noir, la longue marche d'Henri Béraud*, éditions Horvath, Roanne 1979, 509p. p.105-110

l'écriture et son talent est bientôt reconnu. En 1922, Henri Béraud obtient le prix Goncourt pour Le Vitriol de Lune et Le Martyre de l'obèse, ce qui constitue un fait unique dans l'histoire de cette récompense. Pendant l'entre-deux-guerres, sa popularité est au sommet et ses revenus financiers également. Mais l'entre-deux-guerres, c'est aussi la période où le journaliste Béraud, qui s'est toujours revendiqué de gauche rejoint l'hebdomadaire *Gringoire* (1934) où son esprit polémique s'exprimera dans toute son étendue et toute sa virulence. Car Béraud est un râleur, à la plume rageuse, qui n'a pas peur de se faire des ennemis.

Dans la *Revue des Visages*, en 1928, Robert Valette dresse ainsi le portrait de l'écrivain :

« Dès le premier abord, on devine que Béraud est un lutteur. Sa haute stature, le port de sa tête énergique et fière font pressentir en lui des trésors de force qui ne peuvent s'extérioriser qu'en coups de tonnerre. Avec un sourire de mépris, Béraud laisse approcher ses adversaires à portée de sa main, et, d'un geste que rien ne laissait prévoir, il les saisit au collet, les secoue vigoureusement, leur donne deux minutes de repos, les reprend, recommence avec eux le même jeu qui fait le délice du spectateur, et, lorsque dans ses mains larges et puissantes, il sent qu'il ne possède plus que des chiffes sans valeurs, il les laisse brutalement retomber par terre où, pauvres poupées privées de son, elles s'affaissent, sans un sursaut de vie. »

Cet extrait dépeint clairement toute la force de la virulence de l'écrivain. Celui-ci avait d'ailleurs choisi avec beaucoup de pertinence la figure d'un ours rageur comme symbole de sa revue. Avec *Gringoire*, Henri Béraud laissera filer sa plume sans retenue. Le polémiste sait utiliser les mots comme des armes pour frapper fort et ne connaît pas la modération. Il sera ainsi l'un des journalistes qui se déchaîneront avec le plus de violence contre le ministre Salengro, ce qui lui vaudra l'éloignement de plusieurs de ses amis. Béraud basculera avec *Gringoire* dans un antisémitisme de plus en plus assumé, qu'il associera à une haine des francs-maçons et à un antibolchévisme tenace. Et puis Béraud est surtout un anglophobe notoire, féroce, celui qui se pose la question, en 1935 : Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ? (d'après le titre de l'un de ses pamphlets). Jusqu'en 1944, le polémiste criera sa haine des Anglais, démontrant ainsi une continuité dans ses idées mais aussi une certaine absence de sens politique.

Henri Béraud fut un écrivain prolifique et véhément, peu modéré dans ses écrits comme dans son style de vie, que vient prouver un tour de taille impressionnant. Joueur de la vie, il fut sans doute un peu trop amoureux des mots et de leur pouvoir, les utilisant sans mesure pour séduire les lecteurs. Il assurera en grande partie le succès de *Gringoire*, dont le tirage atteindra jusqu'à 700 000 exemplaires dans ses meilleures périodes. Les jalousies qu'il suscitera, ajoutées aux profondes inimitiés qu'il se crée durant cette période, notamment chez les résistants et les communistes pèseront lourd à l'épuration. Ses opinions antisémites, anticommunistes et surtout profondément anglophobes lui seront reprochées lors de son procès, procès qui mènera à sa condamnation à mort. Mais c'est aussi son train de vie -l'avocat général jetant le doute sur la provenance de ses rentrées d'argent- et ses mots assassins qui l'auront condamné. Son procès sera finalement un retour de bâton reçu en pleine face.

Béraud fut tout à la fois : écrivain renommé et récompensé, grand reporter, polémiste à succès et pour finir simple prisonnier. Ce destin interpelle et souligne les aléas d'une période trouble de l'histoire de France.

Dans quelle mesure Béraud représente-t-il toutes les ambiguïtés de l'opinion française dans les années de l'entre-deux-guerres ? Quelle fut l'origine de son basculement dans la polémique la plus violente ? Béraud est-il tombé dans les oubliettes de l'histoire ?

Première partie : Le Béraud d'avant-guerre

A) Les débuts du jeune Béraud ou l'entrée en journalisme

1) Les premiers pas

Le jeune Béraud quitte le lycée à 16 ans, sans grand projet. Il touche à tout, multiplie les expériences, bonnes ou mauvaises. Il travaille dans différentes officines, bien différentes des rédactions. Son entrée dans le journalisme n'est pas évidente, d'autant plus que le jeune homme a grandi au coin du fournil, dans un milieu populaire bien loin des cercles littéraires. H. Béraud mentionne d'ailleurs dans ses ouvrages que ses parents ne possédaient qu'un seul livre : une histoire de Napoléon. Mais ce livre, Béraud le dévore. Le jeune homme développe un goût pour les mots, une verve certaine et surtout une forte ambition : il veut réussir. Tel Rastignac, il « montera » à la capitale, prêt à conquérir Paris et le monde. Il finira par rentrer penaud à Lyon mais cet épisode révèle toute la soif de

réussite et les ambitions du jeune Béraud.

Parmi les amis qui ont tenté l'expédition vers la capitale se trouve d'ailleurs certains noms qui deviendront célèbres : le premier d'entre eux étant Joseph Kessel, avec qui, plus tard, il partira en reportage en Irlande. C'est avec ce petit groupe qu'Henri Béraud fonde une petite académie, dénommée le Pot-au-Feu, puis crée ensuite une revue, *La Houle*. C'est dans ces années-là que Béraud publie ses premiers écrits. Il collabore au journal *l'express de Lyon* pour lequel il écrit des critiques d'art et à *la revue du Tout-Lyon*

Entre 1909 et 1913, Béraud prête sa plume à divers journaux lyonnais: *Le Rapide du Rhône*, *La Lucarne*, l'hebdomadaire *Sports*, *Le Septième jour*. Mais il ne se consacre pas tout entier à cette activité journalistique. Parallèlement à ces écrits, il exerce dans les cartonnages, dans la représentation en vins et spiritueux, puis s'établit en 1911 antiquaire. Il doit également faire son service militaire et participe à la Grande Guerre, en tant que lieutenant d'artillerie. En octobre 1913, il revient à Lyon et fonde la revue satirique *L'Ours*. Cet épisode de la vie journalistique d'Henri Béraud est particulièrement intéressant. Après avoir participé à différents journaux, Béraud crée sa propre feuille: *l' Ours*.

2) Un exemple du caractère béraldien : l'expérience de *l'Ours*

L'Ours est un pamphlet mensuel que Béraud crée de toutes pièces. Il le portera à bout de bras, assurant seul la rédaction, la direction et la publication de la revue, dont il est l'unique propriétaire. En ce sens, *l'Ours* est révélateur de la personnalité d'Henri Béraud puisqu'il en est le concepteur et va assurer seul les conditions de son existence. Le premier numéro paraît en octobre 1913, vendu au prix de 0,10 centimes. Sur la couverture, un ours menaçant est dessiné, occupant toute la page ou presque, et portant binocle. Cet animal fait clairement référence au créateur du journal, H. Béraud, homme corpulent, sujet à des excès de colère, et portant lui-même un binocle. Sous le titre en lettres rouges, la mention précise « *Entièrement rédigé par Henri Béraud* »¹⁶. Le choix de l'ours rugissant, personnage massif et effrayant et l'utilisation d'un rouge sanglant avertissent le lecteur de la tonalité du journal. *L'Ours* est un pamphlet, où Béraud mènera combat contre ceux qui le font rugir. Le premier article du premier numéro de *l'Ours*, intitulé « danse préliminaire » est particulièrement intéressant. Henri Béraud introduit son journal par ces mots :

« J'écris pour cent personnes. Je veux dire que je serais lu par cent personnes, ce qui revient absolument au même. C'est peu, je le sais bien. Mon appétit de succès ne s'accommode pas sans peine de ce maigre festin. Si je m'en contente, c'est que je ne puis en espérer d'autre. »

Henri Béraud fait part de ses ambitions et se fait même lyrique, ajoutant un peu plus loin: **« j'ai rêvé que *l'Ours* venant de paraître, de grandes joies publiques saluaient sa naissance. On se félicitait de cet heureux avènement, qui était tout aussi bien un heureux événement. Tout Lyon, maussade et lugubre, rayonnait en l'honneur de *l'ours* ».**

¹⁶ BERAUD Henri, *L'Ours*, Nos 1-11.

Il reprend au quatrième paragraphe :

« je me réveille de ce beau songe. Il ne ressemble pas à la réalité, hélas ! L'Ours a paru et nulle fanfare glorieuse n'a salué sa venue. Les cent mille lecteurs du Progrès sont restés fidèles à la prose de Clément Sahuc. Je n'ai que cent lecteurs et je m'en console en disant que ce sont les cent Lyonnais les plus intelligents. »

C'est donc avec autodérision que Béraud commente le lancement de son journal. Enthousiaste, voire lyrique, il n'en est pas moins conscient des réalités qui malmènent ses ambitions. Il sait que son lectorat reste bien modeste voire ridicule face à la suprématie du *Progrès* lyonnais. Henri Béraud ne désespère pas pour autant et considère les choses avec humour. Evoquant la réputation de pingrerie qui est associée aux Lyonnais, il moque ses lecteurs qu'il interpelle ainsi: « *Gones !* »,

« Vous avez acheté mon journal ; vous m'avez donné votre argent, ce qui est, dans cette ville, la plus haute marque d'estime qu'un citoyen puisse témoigner à un autre citoyen. ».

Ce premier numéro, dans lequel Béraud s'est investi tout entier, est révélateur du personnage : tout en excès (le choix d'un ours rugissant n'est pas un fait du hasard), jonglant avec les mots, il est le fruit de la verve et de l'ironie de son créateur. Ce dernier aura d'ailleurs des raisons de se réjouir puisque l'opération sera un relatif succès et le fameux numéro un sera plusieurs fois édité.

Ce journal est pour Béraud la chance de laisser libre cours à sa créativité et surtout à sa plume : le journaliste n'est soumis à aucune autorité sinon à la sienne, nul rédacteur en chef ne vient lui dire de modifier un passage ou de raccourcir un article. Seul Béraud fixe les règles. Toujours dans ce premier numéro, il livre aux curieux Lyonnais qui feuilletent ses pages, la définition de son journal :

« Il faut que je vous dise, avant toute chose, ce que je vous offre, en échange de vos deux sous : Ceci est un journal indépendant. »

Ce mot « indépendant » est particulièrement important dans la bouche de Béraud et correspond bien à son tempérament frondeur et difficile à brider. Au sein de ce journal, il sera libre et non sous la coupe d'un chef qui restreindrait ses excès. La pression hiérarchique, d'ailleurs, Henri Béraud la supporte mal : plusieurs fois il claquera la porte des rédactions des journaux dans lesquels il officie avant de se trouver en bonne entente avec Horace de Carbuccia, le fondateur de *Gringoire*. Il est intéressant de noter d'ailleurs que Béraud n'est pas tendre avec le monde des lettres, affirmant par exemple au lecteur qu'il y a deux types de journalistes : - « *ceux qui flattent* »

- « Puis il y a les journalistes qui écrivent ce qu'ils pensent. Or ce qu'ils pensent n'est pas toujours agréable. On les nomme des folliculaires, des pamphlétaires, des brochuriers, dénominations perfides et placides au moyen de quoi les bourgeois inquiets assassinent les indépendants et les insurgés. »

Evidemment, Béraud se place dans la seconde catégorie et on retrouve ici la critique des bourgeois, qui ne quittera jamais son œuvre.

Justifiant sa volonté d'indépendance, Henri Béraud fustige également Lyon qui ne laisserait pas, selon lui, assez de place pour la liberté d'expression polémique : « *Ici, à Lyon, l'amour de la vérité est tenu pour anormal.* » puis plus loin : « *Notre ville est de celles où l'acte de courage est tenu pour suspect.* ». D'ailleurs, Béraud se plaint des

« persécutions » ou « au moins des tracasseries » dont il se dit victime, depuis qu'il est entré en journalisme. Il évoque notamment les centaines de lettres reçues par le directeur du journal *L'Express*, où il assume la fonction de critique d'art. Mais s'il évoque ceux qu'il dénomme ses persécuteurs, c'est pour mieux les défier, affirmant que ces tracasseries ne font qu'augmenter sa soif d'indépendance et sa quête de vérité. Loin de lui faire renoncer à ses ambitions journalistiques, cela l'a fait persévérer mais dans une voie différente : par la création de son propre journal, par la recherche d'une indépendance totale. « *Je n'ai fondé ce journal que pour continuer.* » écrit-il.

Et son métier de polémiste, Béraud le défend ardemment. Pour lui la polémique est louable, tant qu'elle est honnête et sert le lecteur. Mais là encore, Béraud dénonce la censure bourgeoise :

« Je parle des critiques loyales et modérées, des opinions qu'un écrivain publie pour ce qu'il croit être l'intérêt de ses contemporains ; je parle des propos que l'on tient à haute voix et sans haine, je parle des gens qui montrent leur poitrine à l'adversaire et n'aiment de la lutte que ses dangers. Tout cela, je le répète est mal vu chez nous. Les Lyonnais n'aiment pas ces façons. Ils préfèrent les Tartuffes aux hâbleurs. »

Traitant sans complaisance Lyon et les Lyonnais, Béraud cède encore à ses excès. Il dénonce une sorte de complot que mènerait intellectuels et bourgeois contre lui, au détriment de sa liberté d'expression. Finalement, le ton se détend lorsque Béraud, affirmant vouloir éviter de disparaître comme tant d'autres journaux, écrit: « *J'y parviendrai, si mes cent lecteurs me sont fidèles, si nos hommes publics me donnent sujet de les railler, si l'imprimeur me fait crédit et si le vin est bon cette année.* » Dans cette phrase tout est dit : on y retrouve le caractère jovial du Béraud bon vivant qui n'en affirme pas moins sa verve polémique et sa volonté farouche d'indépendance.

Cet article de présentation du journal transpire abondamment de la personnalité de Béraud : ses emportements, ses valeurs et ses opinions fixes (notamment sur la bourgeoisie) y transparaissent clairement. En même temps, la plume est vive est l'esprit présent : c'est bien à une défense du métier de polémiste qu'on assiste. Béraud défend dans ces mots ce qu'il croit être son rôle, sa mission de journaliste, avec humour mais aussi avec une certaine pointe de mégalomanie. Il conclue ainsi l'article avec lyrisme, en évoquant la Raison, « *la saine et sèche et malgracieuse Raison, déesse bien lyonnaise, bonne maman de tous ceux qui « réussissent » sous les brouillards du Rhône.* » Cette Raison, il dit d'elle qu'elle l'interpelle :

« *-Pauvre sot, apprendras-tu jamais à cacher ta pensée ?*

Et devant vous, lecteurs, mes amis, je lui répons :

-NON JAMAIS. »

Mais Béraud est aussi capable de se moquer de lui-même, par le biais de l'animal qui symbolise à la fois la revue et son créateur. La couverture du numéro trois du journal (Noël 1913) parodie ainsi le créateur du journal représentant *l'Ours* sous la forme d'un déguisement enfilé par un homme portant une épée en bois. Une telle couverture montre que Béraud a conscience qu'en se posant en justicier, il se rapproche parfois davantage d'un Don Quichotte se battant contre des moulins à vent. Les articles de Béraud sont

aussi l'expression d'une écriture ironique et parodique propre au polémiste.

Le tout premier article du premier exemplaire de la revue est en tout cas intéressant sur de multiples aspects: il nous permet de voir comment Béraud présente son journal, comment il définit son rôle de journaliste, quelle est sa personnalité. Que révèle cet article ? Tout d'abord, que Béraud a une haute estime de la fonction qu'il exerce –égale d'ailleurs à la haute estime qu'il a de lui-même. Cette fonction, il doit l'exercer malgré des « tracasseries », des critiques. Ces mécontentements, Henri Béraud les dénonce et les associe à la bourgeoisie lyonnaise, qu'il se fait un plaisir de malmener dans chaque numéro. Dans cet article se retrouvent également les traits de caractère de Béraud : la fougue, le côté bon vivant (Béraud fêtera d'ailleurs le 1000^e abonné en lui offrant 3 bouteilles de champagne Moët et Chandon), la plume passionnée et l'esprit polémique. Béraud laisse ses humeurs s'exprimer au fil des mots : le ton varie au gré de l'article : du lyrique à l'exalté, en passant par le critique. Certaines tournures, telle la conclusion, qui évoque la figure de la Raison, ont même des résonances théâtrales.

Henri Béraud gère la revue *l'Ours* de A à Z. Il est donc intéressant de voir ce que le journaliste va faire de cette liberté. Tout d'abord, le choix de *l'Ours* dont le nom est choisi comme titre du journal et dont la figure illustre chaque numéro interpelle. L'ours qu'il choisit n'est pas un ours sympathique et pataud, c'est un ours furibond qui laisse échapper de sa gueule des gouttes de sang¹⁷. Le ton est donné : la revue sera rageuse et s'apprête à donner des coups de griffe. En tournant la page du numéro 2 de *l'Ours*, voilà ce qu'on apprend sur le journal :

« *L'Ours Est indépendant et purement lyonnais. Il n'appartient à aucun parti politique. Il est entièrement rédigé par Henri Béraud A qui toutes les communications doivent être adressées, 39 rue de Servient* »

Indépendant, Béraud l'est assurément, puisqu'il ne dépend d'aucune autorité sinon la sienne. Il est plus intéressant de noter l'utilisation des mots « purement lyonnais ». Béraud est très lié à la capitale des Gaules : il y a arpenté les rues depuis son plus jeune âge, formé des amitiés solides et c'est dans cette ville qu'il choisit de fonder sa revue. Et pourtant, Béraud n'est pas tendre avec les Lyonnais : il les critique ouvertement et sans prudence, et surtout les bourgeois lyonnais, ses grands ennemis. Il se moque d'eux, et les associe à des qualités peu glorieuses telles que l'avarice¹⁸ ou l'hypocrisie¹⁹. Lyonnais, certes il l'est, mais un bourgeois lyonnais, ça jamais ! Ces Lyonnais, Béraud va les interpeller régulièrement au fil des articles, et souvent avec humour. Ainsi, le premier article du numéro 2 du journal, est intitulé : « Danse de Mercy » où Béraud dresse un bilan des premières ventes :

« *Sept mille citoyens, que les tournois boulistes, le suffrage universel, les*

¹⁷ Voir la couverture du numéro 2 de *l'Ours* (novembre 1913)

¹⁸ Voir le premier article du premier numéro de *l'Ours* (octobre 1913) dans lequel Béraud interpelle ses lecteurs en ces termes : « Vous avez acheté mon journal ; vous m'avez donné votre argent, ce qui est, dans cette ville, la plus haute marque d'estime qu'un citoyen puisse témoigner à un autre citoyen. ».

¹⁹ « Les Lyonnais (...) préfèrent les Tartuffes aux hâbleurs. », in BERAUD Henri, *L'Ours* n°1, octobre 1913.

inventaires de fin d'année, la peinture de M. Tollet et les odeurs de la Mouche n'ont pas encore complètement hébétés achetèrent le premier numéro de l'Ours. Cela va sans dire que ces 7.000 citoyens représentent l'absolue totalité des Lyonnais dignes d'estime. »

Il ajoute, plus loin : « *Aux 7.000 Lyonnais lecteurs de l'Ours, je dis merci. Quant aux autres, je les plains.* » Dans une note en bas de page présentant le prochain numéro de l'Ours, Béraud lancera un dernier clin d'œil adressé à son public lyonnais: « *« Beaucoup de sel », telle est notre devise, qui est également celle de la charcuterie lyonnaise.* »

Ainsi, les références aux Lyonnais, à la bourgeoisie lyonnaise, mais aussi aux commerçants et ouvriers lyonnais sont omniprésentes. Il s'agit d'abord avec l'Ours d'un journal écrit par un Lyonnais, pour des Lyonnais.

Henri Béraud est l'unique rédacteur de *l'Ours*. Toutefois, il faut noter que par jeu, et aussi peut-être pour éviter une certaine monotonie, Béraud décide d'écrire des articles « à la manière de... ». Ainsi le numéro 1 de *l'Ours* présente un article sur l'Exposition de 1914 écrit à la manière de M. Raoul Cinoh. Béraud reprendra cette habitude d'écrire « à la manière de.. » dans chaque numéro de *l'Ours*. Dans le numéro 3 (Noël 1913) par exemple, un article intitulé « Mon avis ! » est écrit à la manière de Victor Augagneur, un autre, « Echos du tout-Lyon », à la manière de Paul Duvivier. Le nom de P. Sambardier est également utilisé pour signer l'article « Fausses nouvelles de la semaine ». De même, la créativité du journaliste s'exprime dans le neuvième numéro de *l'Ours*, annoncé comme un numéro rédigé « par les plus fameux orateurs, poètes et journalistes de la révolution française ». La couverture illustrée, qui semble tâchée de sang, annonce qu'on y lira des articles de Marat, Danton, Rivarol, le Père Duchesne et Camille Desmoulins. Béraud s'amuse cette fois avec ce qui est pour lui une passion : la période de la révolution française. Il écrit ainsi un article sous la forme d'une « déclaration des droits de l'abonné »

Henri Béraud se sert aussi de sa revue pour s'en prendre à l'élite : bourgeois, intellectuels, mais aussi hommes politiques. Le numéro deux de *l'Ours* comporte ainsi un article du journaliste sur Edouard Herriot, avec lequel il ne prend pas de gants. Il dénonce par exemple ses « fautes administratives », affirmant « il s'égare dans sa propre déroute. » Béraud professe cependant une « sympathie véritable » pour le maire de Lyon, malgré la « rude franchise » dont il qualifie lui-même son article. Car la revue est aussi un moyen pour le polémiste d'exprimer toute sa verve à l'égard de ceux qu'il méprise. *L'Ours* permet à son créateur de pousser des grognements voire de montrer les crocs. Ainsi, dans le numéro quatre de son journal, Béraud dénonce les « cloportes » dont un très grand nombre habiterait selon lui la ville : « *cloportes politiques, cloportes artistiques, cloportes scientifiques, cloportes littéraires, cloportes du Salon, du Palais, du Théâtre, du Concert, de la Rue ; grands et petits cloportes* ». Béraud s'en prend à tous, n'hésitant pas à se mettre tous les milieux à dos, citant des noms pour illustrer son propos. « *les cloportes s'assemblent, conspirent, haïssent et infectent.* ». Béraud étant son propre chef, il s'exprime sans modération. *L'Ours* est vraiment l'occasion pour lui d'exprimer ses opinions, sa verve et son tempérament passionné. Dans le numéro quatre de la revue, Béraud s'en prend de nouveau à Edouard Herriot, dans une lettre ouverte, qu'il publie sous une rubrique « L'Ours en colère ». Le maire de Lyon l'avait accusé d'avoir mené une campagne injurieuse dans *l'Express*. Béraud s'emporte violemment, dans l'un de ses très

nombreux accès de rage (qu'il reconnaît d'ailleurs) :

« Traiter en grossier folliculaire un journaliste courtois, c'est à mon sens faire métier de cabotin. A de telles attaques, je voudrais répondre par le silence. Mais c'est plus fort que moi, je ne sais pas ne pas me défendre. Quand je voudrais sourire, je me fâche. On ne se refait pas. »

Béraud se sert d'ailleurs de *l'Ours* pour exprimer ses opinions politiques. Le numéro 7 est ainsi consacré aux élections législatives de 1914 pour lesquelles *l'Ours* supporte des candidats (parmi lesquels Jules Courmont notamment). Un tract électoral vantant les candidats de *l'Ours* illustre la première page du journal. Dans le numéro 8 (où le journal se présente comme « Satire mensuelle du Lyonnais Henri Béraud », le rédacteur de la revue affirme son opposition à l'exposition de 1914. Il se présente en porte-parole de la population, qui, selon lui est à « 82% » hostile à ce qu'il nomme une « foire tapageuse ». Il reproche à M. Herriot de n'avoir pas demandé leur avis aux électeurs en 1912 alors que l'exposition était « inévitable ». Pour lui, l'Exposition n'est pas une « œuvre lyonnaise » mais l'œuvre d'une « mafia ». Il accuse le maire et son entourage, qu'il nomme « les Cinq » et met en garde Herriot contre les répercussions que, selon Béraud, l'exposition lui coûtera.²⁰

Béraud s'en prend au maire de Lyon et n'est d'ailleurs pas toujours tendre pour ses concitoyens, qu'il accuse de tous les maux. Dans un article intitulé « Le silence lyonnais » paru dans le numéro 5 de *l'Ours* (Février 1914), il affirme : « Les Lyonnais se signalent par une extraordinaire pauvreté d'allure. ». Avec le terme « cloporte », le mot « folliculaire » est l'insulte préférée du journaliste Béraud, qui n'hésite pas à l'utiliser abondamment. Dans le numéro 10 de son pamphlet, il annonce avec une ironie féroce une conférence pour fin octobre 1914, conférence qu'il présente ainsi :

« Cafards, Cloportes et cancrelats. Ce sera une étude consacrée à la générosité, l'intellectualité et la gaïté des bourgeois de Lyon. »

Cependant certains Lyonnais ne lui en tiennent pas rigueur et lui achètent quand même sa revue. Six mois après la parution du titre, Béraud peut faire un premier bilan : 1000 abonnés, 5000 lecteurs. Béraud mentionne avec joie dans le numéro 6 de *l'Ours* (février-mars 1914) que « *la Ville la plus économe du monde a donné 3.000 francs à un écervelé, et cela pour lui permettre d'écrire tout ce qui lui passe par la tête* ». Toutefois, l'entreprise de Béraud reste pour le journaliste un « combat », face à ses détracteurs.

Ce combat est mis brutalement entre parenthèses avec la première guerre mondiale. Entre le 9^e numéro du pamphlet (août 1914) et le 11^e (avril 1916), Béraud part faire la guerre, mettant *l'Ours* et sa fierté de directeur de journal de côté. Le polémiste profite cependant d'une permission pour faire publier sa revue. C'est un contexte particulier, et Béraud retrouve pour l'occasion un certain calme. Il faut d'ailleurs préciser qu'il n'a pas le choix : le contexte de la guerre a imposé la censure, un « bourrage de crânes » que

²⁰ Le polémiste intitulera d'ailleurs le numéro 10 de sa revue (1^e août 1914) « LYON faubourg de BERLIN » où il fera ce qu'il présente comme « le procès de la conquête de Lyon par les Allemands ». Evoquant le « mirifique Pavillon Allemand de l'Exposition », il évoque le spectre d'une guerre. Selon lui, « *le débouché commercial et la curiosité intellectuelle ne sont que des prétextes.* » et « *ces Pavillons splendides dont la lumière aveugle tant d'imbéciles, ces festins, et le reste, sont ni plus ni moins que des postes d'espionnage.* »

dénoncera avec force *le Canard enchaîné*. Henri Béraud annonce (premier article du journal intitulé « comme on se retrouve... ») :

« Pas de massacre aujourd'hui. Je ne blaguerai personne, ni M. Herriot, ni M. Tollet, ni M. Courmont, ni même M. Cantinelli. Ce n'est pas que l'envie ne m'en démange. C'est que la censure ne le permettrait pas. ». Mais Béraud ne veut pas consacrer non plus son journal aux récits de guerre. Il annonce donc : « Pas de polémiques, pas d'épopées. Alors quoi ? qu'allez-vous y trouver ici ? –De la bonne humeur. »

Le polémiste revenu à plus de modération et devenu pacifiste baptisera ce numéro « numéro de l'UNION SACREE »

L'étude de *l'Ours*, journal entièrement porté par Béraud est donc très révélateur de la personnalité du personnage : ironique, parfois cinglant, le journaliste est féroce contre ses ennemis. Avec *l'Ours*, Béraud réalise ses vrais débuts de polémiste. Il s'attaque aux nouveaux bourgeois, riches industriels et hommes d'affaires ainsi qu'aux hommes politiques, intellectuels et lettrés. L'étude de cette revue permet de déceler clairement les germes du polémiste doué que le journal *Gringoire* révélera.

B) La montée en puissance du journaliste Béraud

Pendant la Grande guerre, H. Béraud continue d'écrire. Il va progressivement délaisser *l'Ours* pour différents journaux auxquels il collabore: *Guignol*, un hebdomadaire lyonnais satirique créé par Victor Lorge, mais aussi *Le Canard enchaîné* de Maurice Maréchal et *Le Crapouillot* de Jean Galtier-Boissière. Ces deux journaux sont créés en 1915, en pleine guerre. *Le Crapouillot*, fondé par un ami de Béraud tient son nom d'un petit crapaud, surnom donné par les poilus à l'ensemble des mortiers de chantiers. C'est un journal d'opinion, au ton ironique et critique, qui se démarque au milieu de la presse de l'époque. Les articles et critiques sont parfois d'une férocité cinglante. Le journal se positionne en porte-à-faux de la censure et la propagande imposées par les autorités, le premier numéro ayant pour thème le « débouillage de crâne ». Le *Canard enchaîné*, auquel Béraud participe dès ses débuts, se rapproche de cette ligne. Créé le quatre septembre 1915 par Maurice Maréchal, *le Canard* ne fait ses vrais débuts que le cinq juillet 1916. Il annonce s'attaquer « à la guerre, à la censure, au pouvoir, aux affaires ». Le journal, qui se dit « vivant, propre et libre » compte parmi ses premiers collaborateurs des plumes telles que Jean Cocteau, Anatole France ou encore Tristan Bernard. Après la guerre, Roland Dorgelès et Henri Jeanson viendront grossir les rangs. Le *Canard enchaîné* comme *le Crapouillot* s'accordent bien avec la personnalité de Béraud ; comme lui, ils montrent un fort attachement aux valeurs d'indépendance et d'esprit critique. Toutefois, Henri Béraud s'écartera du *Canard enchaîné* après la crise du 6 février 1934, lors de laquelle il prendra position pour les manifestants. Son ami Galtier-Boissière avait fait de même, accusant le *Canard enchaîné* d'être aux mains des communistes. Les années suivantes, le journal soutiendra le gouvernement de Front populaire alors que le polémiste sera un de ses plus féroces adversaires. Jean Galtier-Boissière continue lui

l'aventure du *Crapouillot*, qui, maintenant une tonalité très critique et polémique, s'attirera une quarantaine de procès en autant d'années sous la direction de son créateur.

Après la guerre, le journaliste Béraud connaît une popularité grandissante. Il commence à s'intégrer au paysage parisien, notamment grâce à Gustave Téry, directeur du quotidien *l'Oeuvre*. Un de ses premiers articles sera particulièrement remarqué: « Sous le tapis rouge de la conférence de paix, notes d'un non-invité ». Dès lors, Béraud prend des galons : il part en reportage aux côtés des révolutionnaires irlandais, des spartakistes allemands et des bandes fascistes italiennes. En France, il suit un procès retentissant, celui du tueur Landru. En 1921, il rejoint la rédaction du *Petit Parisien* où il restera jusqu'en 1924. Le journal se targue d'avoir « le plus gros tirage des journaux du monde entier ». Le quotidien d'informations générales a en effet détrôné depuis 1900 *Le Petit Journal*²¹ et atteint en 1914 un million et demi d'exemplaires. Cela fait de lui le plus important quotidien d'information générale dans la France de l'époque. Pour un journaliste comme Béraud, un poste au *Petit Parisien* est une marque de reconnaissance. Mais c'est l'année 1922 qui va marquer surtout la consécration de Béraud : le journaliste obtient simultanément le prix Goncourt pour le Martyre de l'obèse et Le vitriol de la lune. C'est une reconnaissance inégalable: le Prix Goncourt est à l'époque, sans rival. Béraud est alors connu et reconnu. Pierre Scize écrira dans un article intitulé « Les Conquérants » (1926) cette remarque élogieuse :

«Au commencement était le verbe et le verbe se fit chair. Et ce fut Henri Béraud. ».

Béraud obtient donc le succès et l'estime de ses pairs, qui l'appellent familièrement « le Gros ». Le fils du peuple est devenu un Rastignac accompli. Il travaille d'ailleurs avec acharnement et ne cesse d'écrire: avant d'atteindre les 40 ans, il a déjà 500 000 lignes à son actif, rapporte son biographe Jean Butin.

Mais Henri Béraud va laisser sa plume d'écrivain pour devenir reporter. A l'image de son ami Albert Londres, il va parcourir l'Europe de l'entre-deux-guerres, partant à la rencontre de ceux qu'il appelle les « dictateurs d'aujourd'hui ». Il devient un « flâneur salarié ».

C) Le flâneur salarié

Dans l'entre-deux-guerres, Béraud devient grand reporter. C'est une position unique qui marque la consécration de son talent de journaliste.

Voilà comment il définit cette profession :

« faites du reportage, cela signifie : Regardez l'envers de la société, mêlez-vous aux hommes, percez les mobiles des grands et touchez les plaies des humbles ;

²¹ Le Petit Journal, fondé en 1863 par Moyse Polydore Millaud (1813-1871), marque le début de la presse moderne. Il atteint le million d'exemplaires en 1890. Antidreyfusard et nationaliste, son tirage commence un lent déclin à partir de 1900. Il ne tire plus qu'à 150 000 exemplaires en 1937, année où il devient l'organe du Parti social français du colonel de la Roque.

observez, de la coulisse, les multiples tragédies de l'existence et ses comédies ; errez dans une ville de cristal où l'on voit les négociants derrière leur bureau, les ouvriers au fond de leur taudis, les prêtres dans leur sacristie, les politiciens dans leurs couloirs, les assassins devant leur guillotine, les diplomates en proie au vertige du néant et les grands hommes dans la misère de leur gloire. »

Il se surnomme lui-même le « flâneur salarié » et livrera dans le livre du même nom sa conception du métier : « *Le flâneur salarié, c'est cet homme, c'est ce passant infatigable, ce curieux que l'on rencontre partout où il se passe quelque chose.* »²². Et en effet, durant les années 1920 et 1930, Béraud est partout où il se passe quelque chose : il ne cesse de voyager au gré des événements européens. Francis Lacassin écrit:

«Henri Béraud est entre les deux guerres l'explorateur des coulisses de l'Europe. Partout où la mort et la violence inspirent l'inquiétude, il est là. A Athènes où le roi Constantin fusille ses ministres. A Rome encore, où Mussolini achève sa «marche» victorieuse. Partout où la vieille Europe craque dans ses frontières trop neuves.»



En janvier 22, Béraud est à Rome où il suit les funérailles du pape Benoît XV et l'arrivée au pouvoir de son successeur Pie XI. Deux ans plus tard, il décrit la translation des cendres de Jaurès au panthéon, et commente les funérailles d'Anatole France. S'illustre dans ces reportages sa plume d'écrivain, son talent de narrateur et de commentateur, le sens de la description: « *A midi, Paris n'était qu'une vaste solitude. Partout des devantures closes ; quelques ombres frileuses, quelques autobus vides. Il semblait que tout le peuple eut coulé en un seul point de la ville, comme au fond d'un entonnoir.* »²³ écrit-il à propos du transfert des cendres de Jaurès. « *Peu à peu le jour décroît et les hautes verrières du Panthéon semblent se couvrir d'un rideau couleur de cyclamen. Puis tout se tait. Au dehors, la foule gronde, sous ses drapeaux d'écarlate. La nuit s'approche...* »

Ce sens du détail et de la narration s'illustre aussi lorsqu'il décrit les funérailles d'Anatole France: « *Le ciel se découvre peu à peu. Un pâle rayon blanchit l'angle du palais. Dans les toits à la Mansard, des fenêtres s'ouvrent, et l'on voit des ouvriers qui, glissant sur les ardoises vont s'asseoir au bord des gouttières. Le vent joue autour du cercueil avec les fumées, avec les crêtes et les drapeaux. Au loin, la Coupole jette, sur la place nue, son ombre, et les gibus d'obsèques envahissent les tribunes* »²⁴

Béraud est à l'époque un journaliste plongé au cœur des grands événements de son époque. En janvier 1919, il suit la conférence de la paix, ce qui lui permet de manifester son mépris pour les hautes sphères. Il décrit le « caractère bourgeois » de l'Assemblée, composée de ce qu'il appelle des « crânes meublés ». Le journaliste observe les grands dirigeants européens: Poincaré, Clémenceau, Lloyd George, mais il se méfie voire

²² BERAUD Henri, *Le Flâneur salarié*, Les Editions de France, 1927, 240p, p. 11-12

²³ Ibid, p.45

²⁴ BERAUD Henri, *Le Flâneur salarié*, Les Editions de France, 1927, 240p, p.53

se défie du monde politique et exprime au gré des articles un antiparlementarisme certain. Dans un autre article, daté de juin 1924 et intitulé « La chambre du onze mai », il décrit cette société: « *Tout ce que le Paris de 1924 contient de personnages balzaciens est là (...) cela sent le vieux billet de banque, le cuir des portefeuilles, le cosmétique et le tabac.* »²⁵, puis plus loin : « *Les nouveaux élus allaient par groupes, comme des recrues autour de la cantine, avec ce petit air sceptique et avisé qui ne les empêchait point de perdre contenance sous le regard des vieux huissiers* »²⁶.

Mais Béraud ne fait pas qu'observer, il recueille aussi les confidences des plus grands. Dans « l'homme aux gants », il raconte ainsi sa rencontre avec Clémenceau.

« *Au début de la conversation, Clémenceau parlait d'un ton las, les yeux fermés, avec un visage impassible, de parchemin. Il n'ouvrait les yeux que pour dire, de loin en loin familièrement :*

-ça, faut pas le répéter...

*En effet, je ne répétais point ce qu'il me priait de taire. Mais c'était les plus intéressants passages de son monologue... »*²⁷

H. Béraud livre au gré de ses reportages une photographie passionnante des événements de son temps. Il rédige également le portrait de grands hommes de l'Etat français : Clémenceau, mais aussi les présidents Armand Fallières et Loubet.

Mais il tend aussi l'oreille aux dirigeants européens, et notamment Mussolini, qu'il rencontre en novembre 1922. « Chez M. Mussolini » est le nom du chapitre qui détaille cette rencontre²⁸. Que pense Béraud de cet « *homme à la légende de force sauvage* »? Il décrit d'abord en lui « un visage massif, puissant et plébéen ». Plébéen : un adjectif qui ne peut qu'attirer la sympathie du journaliste Béraud, qui rappelle sans cesse ses origines populaires. Pour Béraud, le fasciste qu'il rencontre a le « *don que possèdent les grands meneurs de foules* », intimement lié « *à la terre et à l'histoire de son pays* ». Béraud, le Lyonnais fier de ses racines se reconnaît sans doute pour partie dans le leader italien, auquel il n'adresse aucune critique, concluant simplement sa description par les mots : « *L'avenir le jugera. Un avenir peut-être prochain. Mais le passé l'accepte et ce sera peut-être la plus belle victoire de cet homme étonné.* »

Henri Béraud n'est pas aussi tendre pour l'empereur d'Autriche, « *Charles-François-Joseph-Louis-Herbert-Georges-Marie de Habsbourg* », à propos duquel il dresse un portrait sans concession : « *j'ai été frappé de l'air à la fois débile, craintif, agité et fuyant du jeune prince* »²⁹, « *Il m'a paru faible, très impulsif et,*

²⁵ Ibid. p.59-60

²⁶ Ibid. p.64

²⁷ BERAUD Henri, « l'homme aux gants », in *Le Flâneur salarié*, Les Editions de France, 1927, 240p, p.82

²⁸ Ibid. p 101-103

²⁹ Ibid. p.106

par-dessus tout, incapable de résister aux influences. ». Pour Béraud l'empereur est un être immature, à l'esprit confus et facilement malléable par son entourage. Il prévient d'ailleurs ses lecteurs sur les dangers qui guettent l'empire autrichien :

« Le groupe d'hommes qui l'entoure est composé d'une manière bien inquiétante, et si, comme le bruit en court avec une force nouvelle, la famille des Habsbourg doit quitter le territoire helvétique, il en faudra chercher les principales raisons dans les intrigues de ce groupe, que n'a point désarmé l'insuccès. »

Béraud analyse aussi les émeutes et révolutions qui bouleversent l'Europe. Il évoque la montée du nationalisme en Irlande dans « Les vêpres irlandaises »³⁰ (Septembre 1919), reportage qui montre un Béraud analyste lucide des événements européens de l'avant-guerre. Il tente d'interpeller ses lecteurs : « *On ignore à peu près tout, en Europe de ces événements, aussi bien en ce qui touche leur cause qu'en ce qui concerne leur caractère.* » (p.116). Il décrit l'atmosphère violente qui règne dans le pays : « *Eh quoi, dira-t-on, n'est-ce point là une insurrection ? Non. C'est une conspiration qui, parfois, sur un ordre donné, prend une brève tournure de guérilla. (...) C'est une révolte à pas de loup.* »

L'article n'échappe cependant pas aux stéréotypes et généralités. Comme dans chaque reportage, H. Béraud relie les personnages qu'il rencontre aux caractéristiques supposées de leur « race ». Il écrit ainsi: « *L'Irlandais, aventureux et romanesque n'a pas choisi ce mode de rébellion seulement par calcul ou par nécessité. C'est son goût.* » (p.118)

H. Béraud décrit et condamne les « haines religieuses » (p.129), le « fanatisme » (p.130). Il affirme se rendre en Irlande comme un « visiteur neutre » et y découvre, non pas une guerre civile mais une « guérilla religieuse » (p.130). Henri Béraud effectue ce reportage en Irlande avec son collègue et ami Joseph Kessel. Il rapporte avec d'autant plus de passion la situation en Irlande qu'il y a perdu un ami : Erskine Childers, Anglais partisan de la cause du Sinn Fein, qui sera condamné à mort. Cette sentence est dénoncée par Béraud qui évoque les « hypocrites avocasseries » : « *Le sang, hélas ! appelle toujours le sang...* » (p.150)

Béraud étudie aussi le cas des révolutionnaires allemands, ces « *Rouges qui défient la Reichswehr* »³¹. Il analyse la prise de pouvoir des révolutionnaires, qu'il décrit ainsi : « *je n'ai de ma vie vu rien de plus sordide, de plus dégradé, rien de plus crapuleux que ces adolescents couverts d'uniformes feldgrau et brandissant des flingots plus grands qu'eux.* » même s'il ajoute « *au vrai, ils ont l'air plus crasseux que méchants.* ». Il décrit aux lecteurs la jeunesse et l'inexpérience apparentes de ces jeunes révolutionnaires. « *ils ont l'air de jouer aux soldats* ». Il commentera aussi le contexte social de cette révolution, évoquant les ouvriers victimes de privations et la grève générale.

L'autre révolution qui fait écrire Béraud c'est la révolution en Italie. Six ans après sa première rencontre avec Mussolini, H. Béraud est beaucoup moins tendre avec le leader italien. Il décrit le musellement de la presse, la purge dans les rédactions, la propagande.

³⁰ BERAUD Henri, « Les vêpres irlandaises », in Le Flâneur salarié, Les Editions de France, 1927, 240p, p 115-150

³¹ BERAUD Henri, « Spartakus », in Le Flâneur salarié, Les Editions de France, 1927, 240p, p.152

Il analyse l'élément militaire, la milice fasciste comme le facteur déterminant de la victoire des fascistes. Mais la position de Béraud est parfois ambiguë. Ainsi, pour le journaliste, Mussolini a la figure de « Brutus », en même temps qu'il incarne l'Italie. « *Il était vraiment l'Italie, l'Italie de toujours, aventureuse et populaire.* » (p.163). Et si Béraud dénonce la censure, les provocations et les menaces des fascistes, pour lui les pillages et les massacres sont une « légende » et s'avèrent en réalité des « plaisanteries un peu grosses » (p.163). Malgré les critiques du régime, pointe toujours chez Béraud une certaine admiration pour Mussolini :

« je n'ai point connu le Mussolini de 1912. Celui de 1921 m'a fait l'impression d'un homme à poitrine ferme », comme disait Choiseul. C'est un homme tenace et confiant en lui-même, rusé, souple et (quand il le juge opportun) d'une aveugle résolution. Il y a en lui des parts de grand politique. Mais son caractère est plutôt d'un homme d'action, d'un meneur. »

Les racines plébéiennes, l'image d'homme fort que Mussolini renvoie plaît au journaliste. Le dictateur italien est l'homme dont le visage, pour Béraud, a des traits plébéiens : Béraud se reconnaît en lui, s'identifie au personnage.

Le grand reporter qu'est devenu Béraud parcourt l'Europe des années 1920 et 1930. Il est partout : à Athènes, en Grèce, en décembre 1921, où il assiste à la fusillade de six ministres, puis en Albanie, en mars 1925. Le journaliste observe en spectateur éclairé aux grands événements de l'entre-deux-guerres. Emeutes, révolutions, soulèvements, ceux-ci sont pour la plupart sanglants. Henri Béraud évoque d'ailleurs la « barbarie des âges guerriers » lors de son reportage sur son voyage en Albanie. Les articles précis d'Henri Béraud laissent cependant transparaître les sentiments nationalistes, et parfois racistes de l'homme de lettres. A chaque pays visité, Béraud s'attache à décrire le peuple auquel il se mêle, quitte à dévier dans des représentations stéréotypées et généralisantes. Il admire la cause des nationalistes même s'il regrette les effusions de sang qui découlent des luttes acharnées pour l'indépendance. Dans son reportage intitulé « les vêpres irlandaises », il se présente ainsi que son collègue Joseph Kessel comme « *Deux français (...) favorables à la cause de l'Irish Republic* »³². En Albanie, il juge les rebelles dignes de leur indépendance et se montre solidaire de leur cause.

Henri Béraud traverse ces pays avec la curiosité du journaliste et l'empathie de l'écrivain proche du peuple et admiratif des périodes révolutionnaires³³. A propos de l'Albanie, il écrit : « *Je ne crois pas qu'un Français puisse voyager en ce pays sans en devenir l'ami.* » (p.192) puis plus loin « *c'est aux amateurs de féeries humaines -je veux dire à ceux qui ressentent profondément le mystère des correspondances de l'histoire -qu'il faut conseiller un voyage en Albanie* ».

Béraud se révèle un observateur humain et attentif, passionné par les tumultes de son temps. Le journaliste publiera neuf recueils tirés de ses reportages, entre 1924 et 1934, soit un par an, sauf en 1930. Son dernier recueil paraîtra en février 1934 sous le titre Vienne clef du monde³⁴.

³² BERAUD Henri, Le Flâneur salarié, Les Editions de France, 1927, 240p, p.142

³³ Voir à ce propos BERAUD Henri, Mon ami Robespierre, Plon, 1927 et BERAUD Henri, Le 14 juillet, Hachette, 1929.

En quelques années, H. Béraud aura vu Moscou (1925) puis Berlin, l'année d'après. Il aura visité Rome en 1929 lorsque les grognements du fascisme se font plus forts, puis l'Espagne en 1931, au moment des émeutes. En 1932, il est à Budapest, puis Prague et se rend à Vienne en 1934. Henri Béraud jouit d'une grande liberté et d'un large crédit en tant qu'envoyé spécial pour le quotidien *Le Journal*. Il est alors le grand reporter du plus grand journal de Paris. Il quitte cependant *Le Journal* en 1927 pour *Le Petit Parisien* et continue ses voyages. H. Béraud fait le tour des capitales européennes, effectuant une série d'enquêtes et d'interviews. De ces reportages naîtra Rendez-vous européens, publié en 1928. Et si Béraud dénonce, dans Le Flâneur salarié, un métier qui fatigue, rend aigri et paie mal -ce qui s'accorde mal avec la nature épicurienne et les ambitions de Béraud- le journaliste évoque aussi les charmes d'un métier unique: « *Un journaliste qui court le globe, hante les sleepings et les palaces, voit naître les guerres et finir les révolutions, un tel homme, pour bien des gens, tient à la fois du diplomate et du détective.* » écrit-il dans la préface du Flâneur salarié.

Et le fait est que la position de Béraud est exceptionnelle : en 1925, Béraud sera le premier grand reporter à franchir le rideau de fer -Jean Butin rapporte que grâce à ses bonnes relations avec E. Herriot, alors président du conseil, Béraud avait pu obtenir un passeport soviétique. Suite à ce périple, le journaliste publiera une série de 31 articles sous le titre: Un voyage au pays des soviets.

En 1926, il se rend en Allemagne pour *Le Journal* et découvre les tendances belliqueuses qui y règnent et la force de l'antisémitisme.

Il dénonce cette haine des juifs, qu'il juge dangereuse et fortement répandue ³⁵ :
«*Nous n'avons aucune idée en France de ce que peut être l'antisémitisme des réactionnaires allemands. Ce n'est ni une opinion, ni un sentiment, c'est une passion, une véritable passion d'intoxiqués qui peut aller jusqu'au crime et dont Rathenau, Erzeberger, Eisner Rosa Luxembourg ont déjà fait les frais.* »

L'article déplaît bien évidemment outre-Rhin et Ce que j'ai vu à Berlin, livre tiré de son reportage, sera interdit en Allemagne. Après avoir contrarié l'U.R.S.S., Béraud contrarie donc l'Allemagne, et l'accès au territoire lui est désormais interdit. Il ne pourra pas ajouter le nom d'Hitler à sa liste de dictateurs rencontrés. Trois ans plus tard, en 1929, c'est la susceptibilité du Duce qu'il heurtera. H. Béraud avait dénoncé le régime fasciste de Mussolini, les arrestations arbitraires, les déportations massives dans les îles éoliennes, et le marasme économique qui sévit dans le pays. Mussolini fera saisir tous les numéros du *Petit Parisien* et interdira le livre de Béraud, Ce que j'ai vu à Rome.



Béraud est donc, dans les années 1930, un homme extrêmement conscient de la réalité politique des pays européens et des dangers qui courent. Il observe les régimes autoritaires qui s'installent, interviewe les dictateurs et n'est pas dupe. Il n'hésite pas à dénoncer le climat bouillonnant en Allemagne et la violence du régime fasciste italien. Il

³⁴ Voir BERAUD Henri, Vienne clef du monde, Les Editions de France, 1934.

³⁵ Voir BERAUD Henri, Ce que j'ai vu à Berlin, Les Editions de France, 1926.

explique:

«Ce que je viens chercher, c'est une explication de l'Europe d'aujourd'hui et qui sait, la clef de ses lendemains. Il s'agit de savoir quelles menaces nous apporte un vent qui souffle sur des brasiers mal éteints. »

Le premier novembre 1933, H. Béraud fait partie du jury qui remet le premier prix Albert Londres, récompensant le meilleur reportage de l'année. Il y siège aux côtés d'Andrée Viollis, Edouard Helsey, Louis Roubaud ou encore Roland Dorgelès. Deux ans plus tard, il inscrit son nom au « *manifeste des intellectuels français pour la paix en Europe et la défense de l'occident* »³⁶. Béraud est pacifiste et tente de mettre en garde de la montée des périls. Les titres des ouvrages qu'il publie sont à ce titre révélateurs: *Le feu qui couve* (novembre 1932), *Dictateurs d'aujourd'hui* (septembre 1933), *Vienne, clef du monde*, (février 1934). C'est bien là toute la force du paradoxe : malgré sa pleine conscience des dangers qui couvent, et notamment ceux qu'il a vus en Allemagne³⁷, malgré la mise en garde qu'il a faite des dangers de l'antisémitisme dans ce pays, Béraud va plonger dans cette haine des Juifs et de l'étranger. L'écrivain connu et respecté, qui fait partie de l'élite de la profession³⁸ s'éloigne du monde des lettres et s'engage dans la presse. Il s'engage pleinement dans le journalisme polémique ; 1934 marque un tournant : Béraud entame sa carrière de polémiste à Gringoire.

³⁶ « Le Manifeste des intellectuels », *Le Temps*, 5 octobre 1935.

³⁷ Voir BERAUD Henri, *Ce que j'ai vu à Berlin*, Les Editions de France, 1926

³⁸ Une élite particulièrement restreinte: « à peine de quoi remplir deux wagons », selon les propos de Pierre Assouline in ASSOULINE Pierre, *Albert Londres*, paris, Balland, 1989.

Deuxième partie : Vers la haine

A) Le tournant des années 1930

1) Le journal *Gringoire*

Avec *Gringoire*, la popularité et le prestige de Béraud atteignent des sommets. *Gringoire* est en effet l'hebdomadaire le mieux diffusé des années 1930 (entre 500 000 et 650 000)³⁹ Créé le vendredi 9 novembre 1928 par Horace de Carbuccia, le « Grand Hebdomadaire Parisien, Politique, Littéraire » tire son nom d'un poète dramatique et satirique (1475-vers 1538).

L'acte de baptême du journal⁴⁰ explique le choix de ce nom :

« La légende le peint misérable et la corde au cou. Le document le dit riche, homme de cour. Mais il importe peu que son haut-de-chausses ait porté plus de

³⁹ ROUSSELIER Nicolas, « Gringoire », *Dictionnaire des intellectuels français*, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, éditions du Seuil, octobre 1996, p. 556-557

⁴⁰ Cité in *Béraud, quinze ans à « Gringoire »*, textes présentés par René Moniot Beaumont, éditions A.R.A.H.B., 2002, p. 13

trous que d'étoffe ou plus d'étoffe que de trous. Le journal qui naît aujourd'hui l'a pris pour patron parce que -poète pauvre ou opulent- il aime les histoires. »

Puis plus loin :

« A Paris même, que de recoins secrets ! Gringoire y mènera ses lecteurs. Par ses articles signés des plus beaux noms, par ses échos nombreux, par ses images burinées, il lèvera bien des voiles, il fera sourire, peut-être pleurer. Et à la potence à laquelle il faillit se balancer, il accrochera bien des figures. »

Gringoire s'annonce donc comme un journal polémique, indépendant, ce qui signifie aussi défiant de tout pouvoir. Le journal affirme qu'il n'hésitera pas à s'attaquer à tous ou à tout. Le dernier extrait est même menaçant, évoquant la potence où il accrochera ses victimes comme autant de trophées de guerre.

Le journal se présente comme un hebdomadaire qui mélange les opinions et multiplie les collaborateurs. Francis Bergeron ⁴¹ rapporte que *Gringoire* compta « *près de 700 collaborations différentes, au cours de ses 16 années d'existence.* » Parmi eux se trouvent les noms célèbres de Marcel Aymé, Georges Bernanos, André Billy, Robert Brasillach, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Jean Chiappe, Gabriel Chevallier, Colette, Pierre Drieu-La-Rochelle, Roland Dorgelès, Léon Daudet, Jean Galtier-Boissière, Sacha Guitry, Pierre Laval, François Mauriac, Irène Nemirowsky, Raymond Poincaré, Boris Souvarine, Edouard Herriot, André Tardieu, Henri de Rothschild, Hélène Rubinstein, Lucien Rebatet, Georges Suarez, Georges Simenon, Pierre Taittinger, Henri Troyat ou encore le général Weygand. Selon N. Rousselier ⁴², c'est ce mélange des opinions (germanophobie et néopacifisme, conservatisme et populisme, rationalisme et antisémitisme) qui assure le succès de l'hebdomadaire :

« Avec pour seule unité le ton du pamphlet, chaque collaborateur allant selon son style, entre l'analyse froide et les envolées d'injures, mais tous convaincus de la puissance aiguisée des mots »

Gringoire se veut un journal polémique, indépendant et défiant de tout pouvoir politique. L'acte de baptême de *Gringoire* présente l'hebdomadaire ainsi :

« Il ne faut pas croire pourtant que Gringoire se donne pour champ d'activité un stérile champ de massacre. Il veut servir son pays, et ce n'est pas un moyen de le faire que de discréditer systématiquement toutes ses valeurs, toutes ses forces. Journal libre, il est aussi libre du parti pris. Il ne veut aucun système, d'aucun règne, qu'il vienne d'un individu ou d'une classe. Journal libre, il n'a pas d'étiquette. C'est pourquoi il a demandé le concours d'hommes politiques de partis très différents.(...) »

Si l'on compare cet acte de baptême avec celui de l'*Ours*, journal créé par Henri Béraud, la comparaison saute aux yeux. Henri Béraud présentait ainsi son journal :

« Il faut que je vous dise, avant toute chose, ce que je vous offre, en échange de vos deux sous : Ceci est un journal indépendant. »

Puis ajoutait plus loin, défendant l'esprit polémique du journal :

⁴¹ Voir ouvrage précédemment cité.

⁴² ROUSSELIER Nicolas, « Gringoire », *Dictionnaire des intellectuels français*, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, éditions du Seuil, octobre 1996, p. 556-557

« Je parle des critiques loyales et modérées, des opinions qu'un écrivain publie pour ce qu'il croit être l'intérêt de ses contemporains ; je parle des propos que l'on tient à haute voix et sans haine, je parle des gens qui montrent leur poitrine à l'adversaire et n'aiment de la lutte que ses dangers » .

Ainsi, *Gringoire* s'accorde bien avec la personnalité de Béraud et ses convictions: le polémiste peut y exprimer toute l'étendue de sa verve, avec une grande liberté. Il y est généreusement payé et jouit d'un prestige considérable. Le directeur de l'hebdomadaire est le riche Horace de Carbuccia, propriétaire des Editions de France et député de la Corse de 1932 à 1936. Ont publié dans ses colonnes des plumes célèbres, comme André Tardieu ou Joseph Kessel. Enfin, la diffusion du journal est impressionnante : 400 000 exemplaires fin 1934, 600 000 les années suivantes. Le tirage retombera à 500 000 en 1939 et 300 000 sous l'Occupation, période durant laquelle il ne sera diffusé qu'en Zone Sud.

Il y a lieu toutefois de s'interroger sur le choix de Béraud. En rejoignant *Gringoire*, Béraud ne s'éloigne-t-il pas de ses idéaux de gauche? Comment le reporter qui a dénoncé la montée de l'antisémitisme dans l'Allemagne de la fin des années 1920 peut-il associer son nom à un journal qui deviendra le symbole du collaborationnisme et incitera à la délation des juifs ? Pour comprendre le choix de Béraud, il faut replacer *Gringoire* en 1934, date à laquelle le journaliste le rejoint. En réalité, il n'y a pas revirement brutal de Béraud mais plutôt évolution. *Gringoire*, comme cela est montré plus haut, est une nouvelle étape pour Béraud : il peut s'y exprimer de manière encore plus libre et accède aux honneurs et à un salaire qui flattent son ego.

On peut certes se demander pourquoi Béraud évolue de journaux plutôt classés à gauche, comme le *Canard enchaîné* à *Gringoire*. En réalité, les distinctions ne sont au départ pas si radicales. A l'origine *Gringoire* est classé centre-gauche. De 1928 à 1944, le journal change plusieurs fois de ligne. Il défend au départ l'esprit ancien combattant dont il se fait le porte-parole. Il soutient Poincaré et la droite modérée. Mais le journal est aussi associé à une forte tradition de germanophobie, que développe Georges Suarez, l'éditorialiste du journal, et qui convient à Henri Béraud, germanophobe notoire.

Comme le *Canard enchaîné*, auquel Béraud a collaboré, *Gringoire* se distingue par une tradition satirique et laisse une grande place à la caricature. Comme le *Canard enchaîné*, ses rédacteurs critiquent le pouvoir, les Affaires, le monde politique et religieux. Les deux journaux apprécient la polémique, l'ironie et les titres qui font mouche.

Toutefois la comparaison s'arrête là. Car le journal créé par Maurice Maréchal (le 4 septembre 1915) se situe à gauche et se définit comme « *pacifiste, antifasciste, indépendant mais pro-communiste* »⁴³, - Galtier-Boissière, ami de Béraud, quitte d'ailleurs le *Canard enchaîné* en accusant la direction du journal d'être aux mains des communistes. A l'inverse, *Gringoire* est dès le départ anticommuniste et dérive vers la droite. Ce positionnement s'affirme progressivement. Quant Béraud rejoint *Gringoire*, le journal n'a en effet pas de ligne politique définie. Mais différents événements vont orienter *Gringoire* vers la droite et l'extrême droite.

⁴³ BECKER J.-J., « Canard enchaîné », *Dictionnaire historique de la vie politique française au XX^e siècle*, sous la direction de Jean-François Sirinelli, p. 130 à 132.



2) Antisémitisme, nationalisme et antiparlementarisme : la radicalisation de la droite dans les années 1930.

Différents épisodes vont radicaliser la ligne éditoriale de *Gringoire*, de même qu'ils entraînent plus largement en France, une poussée d'antisémitisme et une défiance croissante envers la classe politique. Il s'agit tout d'abord du scandale généré par l'affaire Stavisky qui implique notamment des personnalités politiques appartenant au parti radical-socialiste. Stavisky est un escroc qui utilise ses relations avec des ministres et des députés radicaux pour organiser une arnaque autour de la création du Crédit municipal de Bayonne. L'affaire est dévoilée le 24 décembre 1933 et tourne au scandale. Un sentiment de corruption générale gagne l'opinion, lorsque celle-ci découvre que Stavisky a bénéficié de protections politiques depuis le début des années 1920. Il n'en faut pas plus pour que la xénophobie et l'antisémitisme rejaillissent sous la plume de la presse de droite. Les vieux démons enfouis après l'affaire Dreyfus resurgissent. Car Stavisky est un Juif français naturalisé d'origine russe. La droite en fait aussitôt un symbole de l'« Anti-France ». Le mythe du Juif comploteur et maître des finances se trouve enrichi. L'affaire rebondit avec le suicide –dans des conditions douteuses– de Stavisky. Un proche du président du conseil Chautemps est alors inquiet et le régime sérieusement ébranlé. Léon Daudet écrit dans *l'Action Française* un article au titre sans équivoque : « Camille Chautemps, chef d'une bande d'assassins et de voleurs ». Maurras renchérit en évoquant un « *gouvernement de voleurs* ». Pour Jean Butin, c'est l'affaire Stavisky qui relance l'antisémitisme latent chez Béraud. Ce dernier écrit d'ailleurs :

« Aux derniers jours de 1933, il se passait chez nous des choses qui donnaient à tout le monde une envie de casser quelque chose ou de cogner quelqu'un ».

Les scandales, les affaires, poussent Béraud à suspendre sa carrière d'écrivain pour se lancer tout entier dans la polémique. Il explique cette décision rétrospectivement, dans l'ouvrage *Les raisons d'un silence* (1944) :

« Le 12 janvier 1934, je me suis jeté dans la bataille. J'étais un homme heureux, tout à sa tâche et qui, loin des agitations du forum, poursuivait une œuvre entreprise depuis ses débuts dans la vie littéraire. Cette œuvre, humble épopée d'un village français, dont les trois premiers épisodes devaient être suivis de plusieurs autres, était l'orgueil de ma vie. Lui dérober une heure m'eut semblé me trahir moi-même. Et pourtant je l'ai délaissé. »

Béraud n'est pas le seul à être marqué par la succession des affaires et des scandales, qui touchent les plus hautes sphères. L'affaire Stavisky met sur le devant de la scène une droite nouvelle, radicalisée, illustrée par la résurgence des ligues. Inspirés par le fascisme italien, plusieurs groupuscules sont créés : le Faisceau (1926) de Georges Valois, ancien de l'Action française, le Francisme (septembre 1933) de Marcel Bucard et la Solidarité française du commandant Jean Renaud. Si ces groupuscules ne regroupent pas plus de quelques milliers d'adhérents, les Jeunesses patriotes, lancées par Pierre Taittinger ont davantage de succès. Elles reprennent la ligne nationaliste et autoritaire de la Ligue des patriotes. Enfin, il faut ajouter les Croix de Feu du colonel de la Roque, créées en 1927

pour rassembler les Anciens combattants médaillés. Les Croix de Feu s'ouvrent à partir de 1930 aux fils et filles de Croix de Feu et aux Volontaires nationaux, et atteignent 500 000 membres début 1936.

La montée en puissance des ligues aboutit le 6 février 1934 à une vaste manifestation pour protester contre la corruption, place de la Concorde à Paris. Les gardes républicains, se sentant menacés, ouvrent le feu ; on compte 15 morts et près de 1500 blessés. Aussitôt, Daladier, qui bénéficie d'un fort soutien à la Chambre, démissionne. Devant la crainte d'un coup de force avorté, la gauche se constitue en Front Populaire antifasciste.

Cet événement marque un tournant : le régime a fait tirer sur des anciens combattants, il s'attire les foudres de la droite et celles de l'hebdomadaire *Gringoire*. La radicalisation du journal est en marche. L'année suivante, la guerre d'Ethiopie positionne également l'hebdomadaire en faveur de l'Italie fasciste, contre les sanctions.

« L'occasion est donnée d'aiguiser un argument qui se répètera et se radicalisera jusqu'en 1939 : une politique de fermeté inconsidérée est synonyme de risque de guerre. »⁴⁴

Enfin, la guerre d'Espagne en 1936 exacerbe l'antimarxisme du journal, développé depuis sa création, et l'associe à un antibellicisme. *Gringoire* se lance dans une campagne contre le gouvernement de Front Populaire, accusé d'attiser les risques de guerre et d'affaiblir en même temps la puissance et l'armement français par ses lois sociales (loi des quarante heures). Le Front Populaire cristallise tout ce que *Gringoire* exècre. Le journal développe dès lors une xénophobie et un antisémitisme qu'il associe à sa haine de la gauche. En 1937, une nouvelle étape est franchie, avec les éditoriaux de Recouly, qui prône les négociations avec Hitler. Cette ligne pacifiste du journal va triompher avec la conférence de Munich (septembre 1938) mais crée en même temps des dissensions au sein de la rédaction. Ainsi André Tardieu, fidèle à l'antigermanisme, antimunichois, s'oppose à Béraud et Recouly.

Durant la drôle de guerre, *Gringoire* suit la ligne officielle de mobilisation patriotique puis, à partir de juin-juillet 1940, adhère totalement à la ligne de l'armistice et de la « Révolution nationale ». Toutefois le journal est vichyssois plutôt que collaborationniste. S'il encense Pétain, héros de la première guerre mondiale, il ne se détache pas de son antigermanisme viscéral. Cependant, *Gringoire* diffuse une idéologie antisémite, dénonce la présence des juifs en zone sud et leur supposée emprise sur le pays. Certains journalistes de *Gringoire* pratiquent même la délation au sein des colonnes du journal. Le journal doit finalement se replier en zone sud, et Béraud ne publie plus d'articles dans ses colonnes et cela, malgré sa volonté. Pascal Ory, dans Les Collaborateurs, explique ainsi le cours des événements⁴⁵ :

« Non que le journal d'Horace de Carbuccia ait soudain modéré le ton, bien au contraire, et Béraud est l'un des seuls à trouver grâce encore aux yeux du

⁴⁴ ROUSSELIER Nicolas, « *Gringoire* », *Dictionnaire des intellectuels français*, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, éditions du Seuil, octobre 1996, p. 556-557

⁴⁵ ORY Pascal, *Les Collaborateurs (1940-1945)*, éditions du seuil, 1976

Rebatet des Décombres. L'avènement du nouveau régime l'a trouvé prêt à en découdre avec les « responsables » de nos malheurs (...) Mais son patron, lui, a clairement choisi une collaboration « de raison » voire de calcul. Il va refuser la diffusion en zone nord puis finit par se saborder, convaincu de l'échec allemand. »

Béraud doit ronger son frein et décrira cette époque dans Les raisons d'un silence, dénonçant la censure imposée par Carbuccia. Sentant le vent tourner, Horace de Carbuccia préfère finalement saborder le journal le 25 mai 1944.

B) Béraud à Gringoire

1) L'amour de la polémique

Il est intéressant de se pencher sur l'attitude d'Henri Béraud durant la seconde guerre mondiale, période durant laquelle il a pleinement collaboré à *Gringoire*. Cette attitude est en effet au coeur de son procès pour « intelligences avec l'ennemi ». Quelle fut donc l'attitude de Béraud pendant la seconde guerre mondiale ?

Béraud, il faut le rappeler, est une des têtes de pont de *Gringoire*. Son implication dans l'hebdomadaire se fait en plusieurs étapes. Le premier article de Béraud est publié dans le n°1 de *Gringoire* (9 novembre 1928). Il s'agit de la première partie d'un article de deux parties intitulé « Vacances en Europe ». En 1930, Béraud publie deux articles dans *Gringoire*. L'année suivante, en plus d'être un membre de la rédaction, il est aussi membre du jury du « Prix littéraire de Gringoire ». 1932 ne voit aucun article de Béraud publié dans les colonnes de l'hebdomadaire mais en août 1933, le roman Ciel de Suie de Béraud paraît sous forme de feuilleton dans neuf numéros de *Gringoire*. C'est en fait le 12 janvier 1934 que Béraud commence, à *Gringoire*, sa carrière de polémiste. Comme il a été dit plus haut, le 6 février 1934 a marqué un tournant. La répression des anciens combattants a choqué une partie de l'opinion, dont Henri Béraud, ancien combattant lui-même, nationaliste et pacifiste. A partir de 1934, celui-ci s'exprime avec davantage de virulence, et son discours se radicalise.

Béraud est un homme à la personnalité passionnée, tumultueuse et impulsive. Il raconte dans La Gerbe d'or ses colères d'enfant, ses caprices, son impétuosité. Il quitte l'école à seize ans, malgré la désapprobation de ses parents et peine à trouver une profession qui lui convienne. Renvoyé de bureau en bureau, il exerce au total quatorze professions. Dans ses premiers articles, et surtout dans *l'Ours*, cette revue qu'il va créer et gérer lui seul, il exprime déjà et très fortement un esprit bagarreur. Le choix de cet animal comme emblème du journal n'est d'ailleurs pas le fruit du hasard. Henri Béraud a le sang chaud et la plume rugissante. Il veut s'attaquer aux bourgeois, aux intellectuels et aux bien-pensants. Sa campagne contre « les Longues Figures », où il pourfendait le snobisme des éditeurs de presse, en est une bonne illustration. Il faut y ajouter en 1928 son pamphlet déchaîné contre le directeur des Nouvelles Littéraires intitulé « Martin du

Gard par Béraud du Rhône», ainsi que sa participation en 1932 à une campagne électorale en Corse contre le sénateur Léandri.

Dans le second article de Béraud, publié dans le numéro 2 de Gringoire, voilà comment le journaliste se présente aux lecteurs :

«La nature m'a fait opiniâtre et lent, pas plus méchant qu'un autre, assurément, mais animé d'une passion de justice qui me rend souvent bien injuste. Que je croie apercevoir un bout de peau de vérité, je ne me possède plus. Adieu mesure et courtoisie ! Généreux, je puis l'être, mais avec l'aveuglement le plus malencontreux. L'élégance, la clairvoyance...passons. Ce qui me manque le plus c'est la sérénité. Méprisant celui-ci, pensant envoyer celui-là au diable, je donnerai pour tel autre ma vie, et de bon cœur. Rien de posé comme on voit. Rien que des impulsions. Quant au jugement des œuvres, c'est pis encore. Sans compter que d'excellents hommes me paraissent de bien méchants écrivassiers et que, par contre, maints livres admirables ont pour auteurs d'affreux pignoufs. »

Béraud, dans ce passage, dévoile ses intentions : il affirme sa nature polémique, mentionne ses emportements et ses impulsions, qu'un lecteur averti sait nombreux et fréquents. Béraud se pose en justicier, même s'il avoue son aveuglement parfois et son manque de sérénité, « ce qui (lui) manque le plus ». Pourtant, loin de renier sa verve qui parfois le conduit dans l'erreur, Henri Béraud affirme et assume son caractère colérique. C'est une déclaration de guerre contre les « mauvais écrivassiers » et les « pignoufs ». On retrouve là les thèmes de *La Croisade des longues figures*, et le désir du journaliste de lutter contre les snobs qui, selon lui, nuisent aux valeurs littéraires.

Car Béraud est un polémiste, sa nature est passionnée et ses colères violentes. Il le dit lui-même :

« Bonhomme est en colère et quand il est en colère ça peut aller beaucoup plus loin, il peut devenir méchant. »

Les inimitiés qu'il peut provoquer ne l'effraient pas, au contraire, il s'en amuse :

« Admirer, oui –mais aussi blâmer, railler, noircir, révéler, dégonfler, remettre à son rang, couvrir de ridicule...-IL ME MANQUAIT QUELQUES ENNEMIS ! »⁴⁶

« Se faire des ennemis », c'est d'ailleurs la réponse que l'écrivain fournit lorsque, recevant le Prix Goncourt, il se voit demander ce qui lui plaît dans la vie. Béraud a une plume passionnée et ne se modère pas. Il s'emporte violemment autant qu'il peut montrer des élans d'affection pour ses amis. S'il ridiculise ceux qu'il méprise ; il ne manque pas d'éloges envers ceux qu'il respecte. Après la mort de Séverine, par exemple, il écrit avec tendresse :

« -Elle n'est plus... Sur terre un peu moins de bonté. C'était un de ces êtres, bien rares, qui laissent en partant un vide dans tous les cœurs. Nul n'approcha Séverine sans un frisson de tendresse et de respect. Elle était la grâce et le courage. Beaucoup d'hommes et, spécialement beaucoup d'hommes de lettres eussent pu envier sa bravoure, sa véhémence, sa fermeté, et cependant Séverine, féministe et oratrice, n'avait rien de garconnier. Ah certes non ! Elle acceptait

⁴⁶ Repris dans *Cahier Henri Béraud VII, Béraud, quinze ans à « Gringoire », textes présentés par René Moniot Beaumont, éditions A.R.A.H.B., 2002, 60p.*

sans rougir que son génie obéit à son sexe. Jamais « femme auteur » ne fut plus entièrement femme, par le visage, par les idées, par le talent et par le cœur. »⁴⁷

Un mois plus tard, dans le numéro 33 de *Gringoire*, le contraste est frappant et c'est la colère qui pousse la plume de Béraud, une colère contre les snobs :

« Le snob, dont on sait l'utilité et les ridicules, est facile à duper, car il est par définition, crédule et docile. On lui montre les bornes de l'originalité, du génie, de l'art pur, du dernier bateau. (...) On peut gagner de l'argent en achetant des tableaux. Le nouveau riche ne se l'est pas fait dire deux fois. Faut voir s'il se propage dans les galeries et dans les ventes !... Le voilà qui joue les amateurs, les mécènes... Ils sont légion de cet acabit, qui encouragent les beaux-arts et croient faire des placements. »⁴⁸

Béraud écrit comme il ressent : avec tendresse ou avec rage, selon ses humeurs. Il se déchaînera par exemple contre Gide, créant avec une ironie cruelle la formule : « La nature a horreur du Gide ». Le 19 juillet 1929, Dans le numéro 37 de *Gringoire*, il réagit d'ailleurs à des courriers qui lui sont adressés, et lui reprochent son manque de sévérité envers ses confrères écrivains. Il y répond :

« Jamais je n'ai eu si mauvais caractère. Jamais à ce point je n'ai réprouvé et méprisé les petits moyens de parvenir et les grands ; jamais je n'ai ri plus largement des vanités de la profession. On me croira si je dis que je suis, aujourd'hui comme hier, disposé à dire leur fait aux faux grands bonshommes, aux bedeaux de chapelles, aux sots nantis, aux charlatans de la gravité, aux industriels du qu'en-dira-t-on. N'attendant rien de quiconque, je ne crains rien de personne. » « Il faut s'entendre. La polémique a ses raisons que la critique -et singulièrement, la critique d'auteur- ne connaît point. De ce qu'on aime à maltraiter publiquement les hommes publics, de ce qu'on démasque, comme ils le méritent, coquins, butors, bélétrés et faisans, s'ensuit-il que l'on doive une même rigueur à des écrivains coupables d'avoir fait de leur mieux pour plaire et vivre de leur talent ? La confraternité n'est pas un vain mot. Avec toute sa puissance, tel politicien, tel ministre, tel directeur de feuille est mon ennemi tandis que chaque auteur est un peu mon frère. Nous endurons les mêmes maux, dont les moindres n'est pas l'ignorance où tout le monde est de nos misères. »

Ainsi, Béraud revendique et assume pleinement son esprit polémique. La polémique, c'est en quelque sorte la marque de fabrique du journaliste Béraud, le reflet de sa personnalité passionnée et tumultueuse. Même ses amitiés sont passionnées et peu portées au consensus. Dans le numéro 103 de *Gringoire*, daté du 24 octobre 1930, Béraud raconte ainsi avec humour :

« Je connais bien Henry Torrès. C'est celui de mes amis avec qui je me suis le plus souvent brouillé. Combien de fois ? Nous ne le savons plus. Il nous arrive, après une longue absence, de nous demander et cela avec le plus grand sérieux : -Au fait, Henri, rafraîchissez-moi donc la mémoire, comment sommes-nous en ce moment ? -En très bons termes, Henry... du moins je crois... d'ailleurs la soirée n'est pas finie. Nous ne prîmes pas toujours la chose aussi gaîment. Il fut un

⁴⁷ *Gringoire* n° 26, 3 mai 1929

⁴⁸ *Gringoire* n° 33, 21 juin 1929

temps où nous ne pouvions ni nous rencontrer ni nous quitter sans jeter du feu par les narines... » « Une amitié fraternelle, une amitié de quinze années que ni notre mauvais caractère, ni les dissentiments politiques, ni les manigances de quelques margoulins n'ont pu entamer, m'autorise peut-être à vous le dire, mon cher Henry Torrès ; et je n'aurai pour vous le dire, nul besoin de votre grande voix : car ces mots-là ne font pas beaucoup plus de bruit que le battement d'un cœur. »

Avec pour bagage une réputation de grand reporter, et une verve sans mesure, Henri Béraud se lance donc dans l'aventure *Gringoire*. Il en sera l'un des piliers et ne le quittera pas, même si dans les dernières années il sera réduit au silence par un directeur -Horace de Carbuccia- prudent. De janvier 1934 à juin 1940, *Gringoire* publie chaque semaine un article de Béraud occupant la plus grande partie de la Une. C'est le 12 Janvier 1934, quatre jours après le décès de Stavisky, que Béraud exprime sa première colère dans les colonnes de *Gringoire*. L'article est intitulé « Assez ! » et montre l'exaspération de Béraud :

« Les vieux Parisiens se croient revenus aux temps de Panama. Chaque matin, on ramassait un notable dans les poubelles, entre une toque de juge et une écharpe tricolore. Le cloaque s'élargissait, de jour en jour plus nauséabond. Il n'y manquait qu'une odeur de charogne, elle vint. »

En se référant à Panama, Henri Béraud rappelle un scandale, qui comme l'affaire Stavisky, impliquait des personnalités politiques de premier rang. L'image d'intégrité de la classe politique dans son ensemble avait été sérieusement ébranlée. 15 jours après l'article « Assez », Béraud s'en prend à la Chambre des députés, qui avait refusé la constitution d'une commission d'enquête :

« Passez muscade, ou plutôt passez l'éponge, passez le torchon. Décrétez que le bon peuple de France a fait un mauvais rêve, qu'il n'y a point, qu'il n'y a jamais eu d'affaire Stavisky. » Le polémiste s'en prend aux dérives du régime qu'il qualifie de « chassé-croisé de dîners d'affaires et de commissions d'enquête ». L'article de Béraud a un certain retentissement, alors que des centaines de personnes manifestent leur mécontentement en criant « A bas les voleurs ! ».

Le troisième article, qui suit les émeutes du 6 février 1934 s'en prend violemment au président du Conseil, Daladier. Il met en garde ses lecteurs contre le danger hitlérien et moque les anglais. Il faut à ce propos noter que Béraud avait quitté *le Petit Parisien* en raison de ses divergences avec le rédacteur en chef E.-J. Bois, qui freinait les dérives anglophobes du journaliste et le contraignait à l'autocensure. A *Gringoire*, Béraud peut aboyer plus librement. Dans le deuxième numéro de *Gringoire*, daté du 16 novembre 1928, Béraud reviendra d'ailleurs sur les propos tenus dans *Le Petit Parisien*, écrivant, dans un article intitulé « Vacances en Europe », que la France et l'Angleterre « sont aussi éloignées que la Perse et les Antilles. Elles n'ont l'une pour l'autre, si l'on passe outre aux déclarations officielles, qu'ignorance et mépris. »

Henri Béraud critique aussi vertement les politiques, dont Blum, une de ses cibles favorites, et plus largement le Front populaire et la Chambre, qu'il qualifiera de « rouge horizon ». Mais c'est surtout contre Salengro que sa plume sera la plus violente.

L'idéologie développée par *Gringoire*, quant à elle, se confirme peu à peu. Sa ligne n'est pas au départ, celle du journal d'extrême droite haineux qu'elle prendra plus tard. Il faut d'ailleurs noter qu'écrivent dans *Gringoire* Irène Nemirowsky et Boris Souvarine, tous

deux de confession juive, ainsi que François Mauriac, futur grand résistant, qui publie des articles jusque 1938. D'abord antigermaniste et antibolchévique, le journal va progressivement dériver, face au Front populaire, dans l'antisémitisme le plus violent. L'hebdomadaire alimente la thèse du complot à trois têtes (bolchévique, juif et franc-maçon). Antimunichois, pacifiste⁴⁹ puis favorable à l'armistice, *Gringoire* va soutenir le maréchal Pétain lorsque celui-ci, ancien combattant décoré, accède au pouvoir.

Sous l'occupation allemande, la rédaction de l'hebdomadaire appuiera les thèses vichystes. Certains journalistes dénonceront même la présence de juifs en zone libre. L'antisémitisme du journal s'affirme en fait clairement à partir du moment où le Front populaire accède au pouvoir. En novembre 1936, Blum qualifie d'ailleurs *Gringoire* de « feuille infâme », surnom qui lui restera. Le journal est alors classé à l'extrême droite. La lutte entre le journal de droite et la gauche au pouvoir est féroce et divise dans l'entourage même de Béraud. Celui-ci voit ainsi un de ses amis, Jean Galtier-Boissière rompre avec lui après l'affaire Salengro.

2) L'Affaire Salengro

Celui que Galtier-Boissière surnomma « *le plus grand polémiste de l'entre deux guerres* » se montre particulièrement cruel envers le ministre de l'Intérieur du gouvernement de Front Populaire. Béraud mène la campagne contre le ministre Salengro, accusé de désertion. En 1923, la presse communiste a en effet révélé que Salengro avait été condamné pour désertion.

L'Action française reprend l'information en juillet 1936 et la polémique commence à enfler.

Henri Béraud se saisit de l'affaire, renommant le ministre « Proprengro », en référence à la décision d'un jury d'honneur de blanchir Salengro de toute accusation. Dans une lettre adressée au président de la République, Béraud s'écrie :

« Voilà toute l'affaire : on a blanchi Salengro et le voici Proprengro. De cette aventure, il sort purifié, savonné, décrotté, récuré, épercé, épongé et rincé-en un mot : aussi flambant qu'un vélo neuf. »⁵⁰

Dans cette lettre, Henri Béraud se moque avec violence du ministre, qu'il surnomme « le cycliste » en référence à sa désertion. Le journaliste fustige aussi l'Etat qu'il juge inexistant⁵¹ et dénonce les connivences aux plus hauts sommets.

Ridiculisant la justice, il conclut par ces mots :

« c'est de vous, monsieur le président, de vous, premier magistrat du pays, que

⁴⁹ Le 16 Septembre 1938, *Gringoire* publie un article de Béraud intitulé « mourir pour les sudètes ».

⁵⁰ **BERAUD Henri, *L'Affaire Proprengro : lettre au président de la République*, Editions A.R.A.H.B., 2001, 55p.**

⁵¹ « Ils prétendent que vous me tenez rigueur de ce qu'un jour j'aurais manqué de respect envers le chef de l'Etat. De l'Etat ? Quel Etat ? Il y a beau temps que la France n'a plus d'Etat. (...) Nul, monsieur le président n'est mieux placé que vous pour le savoir. », Ibid.

son Excellence attend le dernier nettoyage, la suprême réparation ; c'est de vous que, définitivement réhabilité, il recevra le nouveau nom, sous lequel ses hauts faits entreront dans l'histoire ; c'est de votre auguste main que la croix des braves ira sacrer sa poitrine. Oui, monsieur le Président, c'est le vœu de la France. Et qu'il vienne ce beau jour, attendu de tous, où couvrant le sifflement des reptiles et le roulement des tambours, votre voix lancera dans le frisson des drapeaux la formule sacramentale : « Cycliste Proprengro ! Au nom de moi-même et des pouvoirs que je me suis conféré, je vous fais chevalier de la légion d'honneur ! »

L'article est d'une virulence extrême et les dirigeants français en prennent pour leur grade. Des relents antisémites jaillissent par endroits et Henri Béraud évoque Blum, Dreyfus, et évoque ce qu'il considère être des connivences. Plus loin, il écrit :

« Suffyerd erriaffa » 'I !.. Non, monsieur le président, ce n'est pas de l'hébreu. Veuillez prendre la peine de lire ces mots dans votre glace. Et que lisez-vous ? L'affaire Dreyfus. A l'envers. »

L'Affaire Salengro marque une rupture claire dans l'évolution de Béraud. Le polémiste a pris la tête de la coalition contre le ministère de l'intérieur. Se lançant à corps perdu contre Salengro, il a fait preuve d'une virulence extrême. L'affaire tourne mal, puisqu'elle se conclut par le suicide de Salengro le 17 novembre 1936. Béraud, même s'il ne veut pas le reconnaître, est affecté par cette mort. En témoigne ses proches et notamment la femme et le médecin de Béraud que Jean Butin, biographe du journaliste a pu rencontrer. Selon leurs témoignages, Henri Béraud aurait souffert d'une dépression nerveuse, suite à cet épisode. Il devient invivable, et sans doute se reconnaît-il une part de responsabilité, sans jamais l'avouer.

Par ailleurs, Henri Béraud perd nombre de ses amis après cette affaire. Galtier-Boissière, mais aussi Joseph Kessel, avait qui tout jeune il s'était lancé à la conquête de Paris. Puis en 1937, c'est la rupture avec sa secrétaire et maîtresse, en désaccord avec la direction que prend l'écrivain. Si cela l'affecte, le polémiste n'en montre rien, et, loin de reconnaître ses erreurs, se lance avec encore davantage d'ardeur dans l'antisémitisme et la xénophobie. Cela lui vaut bien sûr de féroces ennemis et de solides inimitiés. En 1935, *le Populaire* publie ces mots cinglants :

« Que sonne l'heure de la mobilisation, avant de partir sur la route glorieuse de leurs destinées, les mobilisés abattront MM. Béraud et Maurras comme des chiens. »

Mais Béraud, malgré l'éloignement de ses amis, malgré les critiques et les ennemis continue : c'est l'escalade. Les mots ont été durs à l'égard du gouvernement. Il a jugé que les juifs y étaient trop nombreux, se justifiant ainsi : « *Je ne suis pas antisémite mais antiparasite* ». En 1942, il généralise les sentiments xénophobes qu'il ressent à ceux des Français et va jusqu'à affirmer : « *la xénophobie instinctive et profonde est la substance même du patriotisme français* ». Car la haine de l'étranger, et des juifs, qui, selon l'extrême droite, sont apatrides est pour Béraud l'expression d'une tradition patriotique. Evoquant l'Angleterre, Béraud affirme par exemple : « *Je hais ce peuple. Par instinct autant que par tradition* ». Le journaliste fustige d'ailleurs pendant la guerre les émigrés de Londres, et plébiscite la Révolution Nationale capable, selon lui, de redonner sa place à la France.

C) Les responsabilités de Béraud

1) Béraud était-il fasciste ?

Cette interrogation suppose d'abord qu'il y a eu un fascisme français. Après le 6 février 1934, il est vrai, la gauche française se constitue en Front populaire antifasciste. Les manifestations du 6 février ont fait craindre la menace d'un coup d'état, le colonel de la Roque et ses Croix de Feu symbolisant le danger. François de la Roque était à la tête d'un groupe de taille certes impressionnante (500 000 membres début 1936) et défendait une république d'ordre, autoritaire. Était-il pour autant porteur d'une idéologie fasciste ? Les analyses divergent sur le rapport de la France avec le fascisme. Pour René Rémond ou encore Pierre Milza, le fascisme est étranger à la tradition des droites françaises. Le général de la Roque a d'ailleurs refusé de transformer le 6 février en tentative de coup d'état. Plus tard, il a rejoint les rangs de la résistance, condamné le statut des juifs et été déporté par les Allemands.

Il faut cependant noter que le fascisme italien a produit une certaine fascination dans la France de l'entre-deux-guerres, dans un contexte où la classe politique et les institutions étaient décrédibilisées et affaiblies par les scandales successifs. Henri Béraud, qui avait lui-même rencontré Mussolini plusieurs fois, s'était laissé séduire par le charisme et les racines plébéiennes du personnage, dans lesquelles il se reconnaissait. Il exprime cette admiration dans Le Flâneur salarié:

« je n'ai point connu le Mussolini de 1912. Celui de 1921 m'a fait l'impression d'un homme à poitrine ferme », comme disait Choiseul. C'est un homme tenace et confiant en lui-même, rusé, souple et (quand il le juge opportun) d'une aveugle résolution. Il y a en lui des parts de grand politique. Mais son caractère est plutôt d'un homme d'action, d'un meneur. »

Malgré une certaine fascination, Henri Béraud n'adhère pas à l'idéologie fasciste. Voilà comment il préface Ce que j'ai vu à Rome, compte-rendu de son reportage dans l'Italie fasciste :

« Ce livre, relation sincère d'un voyage au pays fasciste est l'œuvre d'un républicain. L'auteur qui tient la liberté pour le bien le plus précieux, n'a donc pu trouver bon un régime qui, par la voix de son chef, se vante hautement de fouler aux pieds la liberté. Je déteste l'oppression et je le dis, ayant de mes yeux vu ce que le culte de la violence a fait d'un pays naguère jovial, tolérant et heureux. Je souhaite à notre pays d'autres emblèmes que les cordes, les verges et la hache ; je suis antifasciste. »

Ce que j'ai vu à Rome sera interdit en Italie, de la même façon que Ce que j'ai vu à Berlin, qui dénonçait la politique allemande, fut interdit dans ce pays. Il faut aussi noter que lors de la deuxième journée du procès Béraud (29 décembre 1944), un ancien député du Parlement italien, Mario Bergamo viendra témoigner en faveur du polémiste. Il affirmera

que Béraud avait soutenu la cause des antifascistes dans des procès ayant lieu en 1928 et 1929.

Pour d'autres écrivains, comme Robert Brasillach, rédacteur en chef en 1937 de Je suis partout ou Drieu-la-Rochelle, qui publie Gilles en 1939, l'attraction pour le fascisme est réelle et plutôt l'expression d'une forme d'engagement politique proche du romantisme de l'action. Cette fascination se retrouve aussi chez Céline, assortie de relents antisémites.

L'ambiance des années 1930 est en tout cas favorable à l'émergence d'une nouvelle droite, une droite radicalisée, qu'illustre par exemple la montée des ligues. Il faut d'ailleurs noter que cette atmosphère marque aussi la gauche, qui se réunifie autour du thème de l'antifascisme. Ces mutations politiques s'inscrivent dans « l'esprit des années trente » selon l'expression de l'historien Jean Touchard. Ainsi, s'il y a radicalisation et tentations fascistes pour une partie de la droite française, Celle-ci se voit opposée un front de « défense républicaine ». Dans ce contexte est créé par exemple le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes.

Lorsque la seconde guerre mondiale surgit, elle trouve une France affaiblie par ces divisions, auxquels il faut ajouter les différents scandales politiques. Louis Barthou, le ministre des affaires étrangères qui cherchait à contenir le révisionnisme allemand a été assassiné. La France a alors suivi la stratégie d'« apaisement » britannique, qui contentait le fort courant pacifiste présent dans la société. Aucune « Union sacrée » n'a découlé de la déclaration de guerre (1^{er}-3 septembre 1939). Après la défaite, les tenants de l'armistice l'emportent, celle-ci est donc signée le 22 juin à Rethondes. Le gouvernement et le Parlement gagnent Vichy où Laval parvient à convaincre députés et sénateurs de voter les pleins pouvoirs constituant au Maréchal Pétain. Le 10 juillet, c'est chose faite et la République disparaît au profit de la « Révolution nationale ». Pour Maurras, c'est la « divine surprise ».

Béraud, lui, a quitté Lyon depuis deux ans pour s'installer en région parisienne. Lorsque les Allemands envahissent la France, le journaliste craint pour sa sécurité: il fait partie des 800 écrivains français et étrangers indésirables aux yeux des nazis (la fameuse liste Otto). Henri Béraud se réfugie finalement à l'île de Ré, sur les conseils d'un ami. La rédaction de Gringoire, repliée en zone libre, continue pendant ce temps de publier l'hebdomadaire.

2) Le pétainisme de Béraud

Henri Béraud se révèle loyal au Maréchal Pétain. Cela peut s'expliquer par le statut d'ancien combattant du journaliste, le pacifisme qu'il a développé pendant la première guerre mondiale, et l'admiration qu'il peut ressentir pour le vainqueur de Verdun. Selon Jean Butin, Béraud aurait même cru que Pétain menait un double jeu avec les Allemands. Mais Pétain est aussi l'homme qui rejoint le cortège des dirigeants charismatiques que Béraud chérit. Pétain, beaucoup de Français l'espèrent, va être le sauveur de la France, celui qui va rétablir les valeurs et la grandeur de la Nation. Déjà, en 1929, Béraud se prononçait pour un retour de l'ordre et des valeurs morales, deux thèmes chers au

pétainisme⁵² :

« Un raffermissement de l'autorité paraît souhaitable à tous, aussi bien qu'une urgente modification des mœurs parlementaires. Nous aussi aspirons à l'ordre ; nous aussi sommes las de certaines faiblesses, écoeurés de certains scandales, inquiets des ravages de la politique de clocher, des abus du contrôle parlementaire, et d'autres choses encore, dont je n'ai pas à traiter ici »

Béraud se montre ainsi fidèle à Pétain, et il l'interviewe même en novembre 1940. Pour lui, Pétain est alors l'incarnation du génie national, le sauveur :

« Je venais de voir et d'entendre le grand homme qui, sur la route de notre histoire, ferme peut-être le cortège des saints de la patrie. »⁵³

Le ralliement de Béraud au pétainisme vient sans doute pour partie de son pacifisme. Béraud a servi la France lors de la Première guerre Mondiale, et le « poilu » qu'il était s'est affirmé pacifiste. Plus tard, en 1938, il est munichois. Mais pour F. Monier,⁵⁴ ce choix n'est pas seulement le résultat de l'esprit pacifiste de Béraud mais s'explique aussi par l'anglophobie, l'antisémitisme et l'admiration pour Mussolini dont Béraud fait preuve. Toujours est-il que Béraud se rallie sans hésitation manifeste au Pétainisme. Et l'année plus tard, lors du procès de Riom sera lancé, Béraud n'est pas tendre pour des personnalités politiques déjà accablées. Lui aussi cherchera des responsables politiques à la défaite de 1940, montrant du doigt le Front Populaire.

3) L'évolution idéologique de Béraud à Gringoire

Anglophobe depuis Mers-el-Kébir et Dakar, Béraud va aussi exprimer dans *Gringoire* un antisémitisme plus assumé, lui qui l'avait étudié et dénoncé dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres. L'hebdomadaire lui offre certes une tribune idéale. Dans un article daté du 23 janvier 1941 et intitulé « Et les juifs ? », Béraud le dit clairement : « *Oui, il faut être antisémite... Mais il faut l'être parce qu'on a plus le choix ; il faut l'être malgré nous* ». Béraud justifie son antisémitisme, lui donne des raisons, le rend légitime.

« Est-il juste, est-il raisonnable de se dire antisémite ? Je réponds en conscience : oui. Et il faut l'être malgré nous, malgré nos admirations et nos amitiés parce que le salut de la France est à ce prix. Le juif est l'ennemi-né des traditions nationales, il n'est ni soldat, ni ouvrier ni paysan. Comment serait-il digne d'être un chef ? »

Ces propos sont accablants. Henri Béraud reprend le mythe du Juif apatride et s'affirme lui-même antisémite. *Gringoire* lui permet cette liberté de parole, que Béraud exploitera jusqu'à la fin. Il fait ainsi paraître, en 1942 un recueil d'articles parus entre 1938 et 1941 édité sous le titre Sans haine et sans Crainte. Dans ce recueil, Béraud réaffirmera ses

⁵² BERAUD Henri, « Ce qu'en pense l'homme de la rue », Ce que j'ai vu à Rome, Paris, Editions de France, 1929, p.99

⁵³ BERAUD Henri, « *le Maréchal m'a parlé* », *Gringoire*, 14 novembre 1940

⁵⁴ MONIER Frédéric « Les obsessions d'Henri Béraud », *Vingtième siècle*, revue d'histoire n°40, Octobre-Décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, p. 62-74.

convictions anglophobes, antibolchéviques et antisémites.

Béraud se révèle aussi avec la guerre un fervent défenseur de la politique de Vichy. Il n'est pas pour autant un collaborationniste, et se défendra des accusations d' « intelligences avec l'ennemi » qui lui seront adressées en 1944. Henri Béraud est en effet profondément antigermaniste avant la guerre, et le reste sous la France occupée. Ses œuvres se retrouvent d'ailleurs sur la liste Otto, cette liste de livres censurés mise en place dès le mois d'août 1940 par les autorités allemandes. Ces listes d'interdiction visent d'abord les ouvrages existants.

La première liste est la liste Bernhard qui recense 143 titres à caractère politique. Elle conduit à une saisie opérée les 27 et 28 août chez les éditeurs, dans les librairies et dans les bibliothèques par la gendarmerie allemande, avec l'aide de la police française. La liste Otto est une liste plus complète élaborée à partir des fonds des Messageries Hachette, qui diffusent la majorité des éditeurs français. Elle vise les œuvres qui « par leur esprit mensonger et tendancieux ont systématiquement empoisonné l'opinion publique française ». Les ouvrages qui y figurent seront retirés de la vente par les éditeurs ou interdits par les autorités allemandes.

Une nouvelle édition de la liste Otto sous le titre « Ouvrages littéraires français non désirables » est diffusée en juillet 1942. Elle proscrie les traductions des ouvrages anglais (sauf les classiques) et polonais ainsi que les livres d'auteurs juifs et les biographies consacrées à des juifs. La liste Otto rassemble donc un vaste pêle-mêle d'auteurs interdits⁵⁵ où Béraud figure parmi quantité d'autres, notamment en raison de son reportage de 1926, Ce que j'ai vu à Berlin. Curieusement, l'œuvre anti-allemande de Maurras, Barrès ou encore Léon Daudet reste autorisée.

Béraud voit donc ses ouvrages interdits de réédition par les autorités allemandes. Paradoxalement, une partie de son œuvre va être utilisée : Pascal Ory, auteur du livre Les collaborateurs⁵⁶, rapporte ainsi que les services de Goebbels vont traduire et diffuser largement les articles anglophobes d'Henri Béraud pendant la guerre. De plus, Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ?, pamphlet écrit par H. Béraud en 1935, est repris sous forme de tract, et distribué par les Allemands au-dessus des lignes françaises.

Toutefois, Béraud ne s'associe pas aux collaborationnistes idéologiques, tels que les écrivains Brasillach ou Drieu-la-Rochelle ou les politiques Déat, Doriot, Brinon, ou Henriot. Ceux-là font partie du cercle d'Otto Abetz, ambassadeur allemand, et se retrouvent dans des journaux tels que *Je suis partout* et dans des groupes nouvellement créés (Rassemblement national populaire de Déat, Mouvement social révolutionnaire de Deloncle, Légion des volontaires français contre le bolchevisme).

Mais si Béraud ne collabore avec l'occupant allemand, il continue à écrire pour *Gringoire* où il publie des articles violemment antisémites. La forte popularité du

⁵⁵ A la Libération, une enquête faite à la demande de la préfecture de la Seine estimera à 2 150 000 le nombre total de volumes saisis, représentant plus de 30 millions de francs, d'après le Dictionnaire des intellectuels français, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, éditions du Seuil, octobre 1996

⁵⁶ ORY Pascal, Les collaborateurs (1940-1945), éditions du seuil, 1976

journaliste Béraud, associé à des chiffres de diffusion du journal considérables accentue le poids de la responsabilité d'Henri Béraud. Pour Pascal Ory⁵⁷, spécialiste de la Collaboration, « *le rôle intellectuel de Béraud, sous-estimé par ceux qui présupposent une plus grande efficacité au doctrinaire, façon Maurras, qu'au pamphlétaire, se mesure à l'écho de ses diatribes, relayées, dans le cas de Gringoire, par un tirage qui culmine, en grande partie grâce à lui, 650 000 exemplaires en 1937.* »

Béraud relaye donc l'idéologie antisémite durant la guerre. Jean Butin, le seul à avoir écrit une biographie d'Henri Béraud, défend cependant le journaliste des accusations de collaboration qui lui ont été adressées. Pour J. Butin, il s'agit bien de distinguer Henri Béraud d'autres auteurs comme R. Brasillach ou Drieu-la-Rochelle. Drieu-la-Rochelle, par exemple, qui adhère au parti populaire de Doriot, dirige pendant 3 ans (40-43) la Nouvelle Revue Française, qu'Henri Béraud abhorre. Ce dernier, depuis La Croisade des longues figures, paru en 1924, s'est lancé dans un combat contre les intellectuels et ceux qu'il appelle les « snobs ». La NRF symbolise tout ce que Béraud exécère.

Comme le rappelle Jean Butin, Béraud s'est toujours placé du côté du peuple et non des intellectuels, qu'il méprise. Contrairement à Drieu ou à d'autres, il ne fait pas partie du cercle d'intellectuels parisiens qui entourent l'ambassadeur allemand Otto Abetz. De la même façon, le journaliste lyonnais se tient éloigné de l'Action Française

« Pendant la seconde guerre mondiale, Béraud est resté très solitaire, a mené un combat solitaire. Béraud était trop anti-Allemand pour la collaboration. Il était très loin de gens comme Lucien Rebatet, Brasillach et Drieu-la-Rochelle »⁵⁸

A la différence d'un Brasillach ou d'un Maurras, Henri Béraud n'est pas un intellectuel, ou en tout cas se défend d'en être un. Écrivain populaire, il se fait surnommer « Le Gros ». Le Dictionnaire des intellectuels français⁵⁹ le classe dans la catégorie des « truculents », habile à rendre l'atmosphère de son pays natal ou à croquer des types humains. Lui-même ne cesse de se proclamer ses origines populaires, son rejet des « snobs » et se moque des bourgeois.

Henri Béraud ne se revendique pas écrivain d'idées mais écrivain de combat. Il se bat pour le plaisir du combat, des mots, de la polémique. Cela, Mauriac le comprend bien qui défendra Henri Béraud, lorsque celui-ci est condamné à mort. Il affirmera qu'« *Henri Béraud n'a pas trahi* » et s'est laissé emporté par sa verve.

La fascination de Béraud pour Mussolini n'est d'ailleurs pas une fascination pour l'idéologie du fascisme, mais bien plus une admiration pour l'homme, qui comme lui a des racines « plébéiennes ». Béraud est un populiste, d'où son attirance pour le personnage de Mussolini. Mais ce populisme est à distinguer du fascisme des intellectuels, comme Brasillach.

J. Butin défend surtout un homme qui aurait été victime de son entêtement, et de son

⁵⁷ ORY Pascal, Les collaborateurs (1940-1945), éditions du seuil, 1976

⁵⁸ *Propos recueillis par l'auteure du mémoire en Mai 2007.*

⁵⁹ Dictionnaire des intellectuels français, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, p. 139-140, éditions du Seuil, octobre 1996

aveuglement :

« Béraud s'est obstiné, peut-être en sachant qu'il avait fait le mauvais choix »

Il le compare à un héros de tragédie, qui se serait laissé guider par un fatalisme aveugle. Par ailleurs, son biographe mentionne le fait que Béraud était pendant la seconde guerre mondiale très mal entouré, de gens qui le flattaient et vivaient à ses crochets.

« Son entourage l'encourageait. Ses vrais amis l'avaient abandonné, alors, à la place, de faux amis avaient pris le relais »

Le polémiste, mal conseillé, se serait donc laissé entraîné par son goût de la polémique et aurait versé dans la surenchère antisémite. Cette thèse est confirmée par un article que Roland Dorgelès publie peu après la mort du polémiste. Dorgelès écrit dans le *Figaro littéraire* :

« Vouloir le retenir était peine perdue. Combien de fois, pendant l'Occupation, en l'apercevant au restaurant, ai-je eu le cœur serré en le voyant penché, le front têtu, sur son assiette. Je le sentais s'enfoncer dans une voie de plus en plus périlleuse. Il me faisait penser au taureau qui s'élanche sur la cape sans penser qu'une épée se dissimule dans ses plis. »

Béraud, malgré sa conscience des risques, malgré la connaissance de ses erreurs aurait, selon J. Butin, persisté dans l'erreur, par fierté et par obstination.

Frédéric Monier, historien, développe lui une toute autre approche⁶⁰. F. Monier se pose la question inévitable quand on s'intéresse au destin de Béraud :

« Comment un intellectuel français, pacifiste et plutôt à gauche verse t'il de manière plus ou moins subite dans l'admiration du fascisme et ensuite dans la Collaboration, laissant libre cours à un antisémitisme débridé ? »⁶¹

Pour lui, les explications telles que l'antibolchévisme, l'anglophobie, la culture des tranchées ne suffisent pas à répondre à une telle question et il faut prendre en compte les déterminants personnels du polémiste. C'est l'embourgeoisement progressif d'Henri Béraud, sa quête perpétuelle de reconnaissance sociale qui, selon F. Monier, l'auraient poussé vers les extrêmes. Selon l'historien, il convient de mesurer tout le degré d'engagement de Béraud à *Gringoire*, engagement que selon lui Jean Butin a minimisé. Henri Béraud a en effet été le leader de ce journal, lui assurant en grande partie son succès. L'attachement du journaliste à *Gringoire* a d'ailleurs sans doute joué un poids notable lors de son procès. Béraud était le symbole haï d'un journal collaborationniste et s'est attiré la haine des résistants et des communistes. *Gringoire* a offert à Béraud une tribune pour exprimer un antisémitisme jusque là hésitant. Béraud, délivré de toute prudence, s'est exprimé avec une grande virulence. Il a joué un rôle considérable dans la formation de l'opinion, un rôle d'autant plus important que la diffusion de *Gringoire* était élevée.

Il n'y a donc pas eu pour F. Monier rupture dans la carrière d'Henri Béraud, qui aurait d'un jour à l'autre quitté la gauche pour la droite. Il s'agirait plutôt d'une évolution, due à

⁶⁰ MONIER Frédéric, « Les obsessions d'Henri Béraud », *Vingtième siècle*, revue d'histoire n°40, Octobre-Décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, p. 62-74.

⁶¹ *Ibid*, p.62

plusieurs facteurs : « *ascension professionnelle, clientélisme politique, et désir de reconnaissance sociale* »⁶², auxquels il ajoute les motivations financières.

A partir de 1922, et de l'obtention de son prix Goncourt, Henri Béraud « s'embourgeoise » et devient l'un des hommes les mieux payés de sa profession. A cette époque, il rompt avec ses amis les plus à gauche, dont Paul Vaillant-Couturier. Pour les amis du polémiste, « *Béraud a trahi le jour où il a renoncé à boire du Beaujolais pour boire du champagne* » explique Jean Butin, qui évoque « une certaine mégalomanie » de Béraud durant les années 1930. Davantage que l'argent, pour J. Butin, c'est la recherche absolue de prestige qui a perdu l'écrivain. L'entrée à *Gringoire*, qui permet au journaliste d'assouvir sa soif de reconnaissance et son amour de la polémique mène Béraud à la perte. « *Il lui fallait des cibles, des adversaires. Il fallait qu'il cloue des gens au pilori. Avec Gringoire, il pouvait en découdre.* » analyse ainsi Jean Butin, rappelant que lorsque Béraud, se faisant remettre le Goncourt, s'était vu demander ce qui l'intéressait dans la vie, il avait répondu, « se faire des ennemis ».

Et avec *Gringoire*, il est vrai, Béraud peut se faire quantités d'ennemis et garnir son portefeuille. En 1933, le journaliste touchait 5000 F au *Petit Parisien* et il y a lieu de penser que son salaire fut encore plus important à *Gringoire*, Horace de Carbuccia étant réputé pour payer généreusement ses journalistes. Cette aisance financière et ce train de vie attireront à Béraud des jalousies qui, selon J. Butin, pèseront lourd lors de son procès. Béraud est un bon vivant, et l'argent lui a permis de vivre à son aise, y compris pendant la seconde guerre mondiale.

Mais Frédéric Monier va plus loin que ce penchant pour l'argent, et évoque le clientélisme auquel s'est adonné Béraud, notamment à l'égard du fondateur de *Gringoire*. Béraud devient en effet un véritable propagandiste électoral, faisant paraître des articles dans *la Nouvelle Corse*, lorsque son patron, Horace de Carbuccia se présente aux élections législatives en Corse. Il écrit de violents articles contre le candidat sortant, Adolphe Landry qui, fortement affaibli par le scandale et les calomnies perdra l'élection⁶³.

Plusieurs témoignages confirment que Béraud est sous la coupe de Carbuccia. Dans *Mémoires d'un parisien*,⁶⁴ Jean Galtier-Boissière rapporte une conversation avec Béraud durant laquelle ce dernier affirme que le propriétaire des Editions de France lui a « rendu de très gros services », et l'auteur mentionne les gros chèques de Carbuccia qui trônaient sur le bureau de Béraud.). F. Mauriac évoque quant à lui dans un article du *Figaro* du 4 janvier 1945, la « chaîne d'or » passée autour du cou du « molosse » Béraud.

4) L'antisémitisme de Béraud

⁶² MONIER Frédéric, « Les obsessions d'Henri Béraud », *Vingtième siècle*, revue d'histoire n°40, Octobre-Décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, p.64.

⁶³ A. Landry, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, était notamment accusé d'avoir vendu à l'avance son siège au filateur vosgien Lederlin, rapporte F. Monier

⁶⁴ GALTIER-BOISSIERE Jean, *Mémoires d'un parisien*, Paris, La table ronde, 1961, tom 2, p.156.

Henri Béraud n'est pas devenu subitement antisémite. F. Monier montre que si son antisémitisme atteint des extrêmes pendant l'Occupation, « *c'est parce qu'il s'est alors débarrassé des scrupules qui le retenaient encore auparavant* »⁶⁵. Béraud modérait au début de sa carrière ses écrits antisémites. Les rédactions dans lesquelles il a fait partie, telles *le Petit Parisien*, ne le laissaient pas faire transparaître clairement ses sentiments et il devait rester mesuré. Henri Béraud avait jusque là montré un rapport ambigu avec l'antisémitisme. Dans un article de la série Ce que j'ai vu à Berlin, intitulé « A l'enseigne de l'empereur » et publié par *Le Journal*, Béraud avait ainsi condamné l'antisémitisme allemand. Il écrit :

« Nous n'avons aucune idée, en France, de ce que peut être l'antisémitisme des réactionnaires allemands. Ce n'est ni une opinion, ni un sentiment, ni même une réaction physique. C'est une passion, une véritable obsession d'intoxiqués, et qui peut aller jusqu'au crime ».

Béraud pointe donc la folie et la violence des antisémites allemands. Mais en étudiant le texte de plus près, il y a lieu de constater une gradation : pour Béraud, l'antisémitisme peut être une opinion, un sentiment, une réaction physique, avant d'être une passion et un acte de folie. Ainsi, si le journaliste condamne le caractère dément de l'antisémitisme allemand, il lui oppose l'opinion antisémite, qui, elle, n'est pas classée comme un acte de folie et peut donc apparaître comme acceptable.

A *Gringoire*, Béraud se montrera moins prudent et plus virulent qu'il n'a été avant guerre. Il reprend dans ses textes les lieux communs de l'imaginaire antisémite, comme le thème du complot et celui de la toute-puissance financière des juifs. Le journaliste sera aussi un des propagateurs du thème du judéo-bolchévisme, qui apparaît dans les années 1920 et associe les juifs à un régime politique. F. Monier montre que Béraud se sert du procédé de l'interview pour véhiculer ce thème du judéo-bolchévisme, tout en n'en portant pas la responsabilité.

Ainsi, dans Ce que j'ai vu à Moscou (paru en septembre 1925 dans *Le Journal*), il rapporte une conversation qu'il aurait entendue entre deux Juifs communistes. Ceux-ci se seraient apostrophés en ces termes⁶⁶ :

« Si vous aviez eu la force, vous les maîtres, les 300 juifs du comité central, la force de faire travailler ces veaux slaves ! »

Et

« Ce qui est israélite, camarade, c'est le soviétisme. Il y a là des réalités autrement pressantes et entraînantes que toutes les exégèses du livre de Marx. »

L'antisémitisme de Béraud dans les années 1920 est donc un antisémitisme lâche et dissimulé. Cette haine des juifs monte en puissance, au fil des ans au gré de plusieurs étapes : l'entrée à *Gringoire* où il pourra exercer ses talents de polémiste avec davantage de libertés, la rupture avec Kessel, les élections législatives de 1936. Le 17 avril 1936,

⁶⁵ MONIER Frédéric, « Les obsessions d'Henri Béraud », *Vingtième siècle*, revue d'histoire n°40, Octobre-Décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, p.67

⁶⁶ BERAUD Henri, « Bombes moscovites », *Le journal*, 17 septembre 1925

Béraud s'en prend par exemple à un texte d'Heinrich Mann. Sous le titre « On croît rêver », Béraud lance des attaques virulentes :

« C'est signé H. Mann, un allemand. Un juif allemand. Et ce juif allemand... réfugié chez nous. »

puis il écrit plus tard, comme pour s'excuser

« Ah ! que l'on nous comprenne, il ne s'agit pas ici d'antisémitisme ».

La méthode est maladroite et ne convainc pas du tout de l'innocence du journaliste. Plus tard, fin décembre 1936, Béraud fera la liste des juifs ou supposés tels au gouvernement et dans les cabinets ministériels⁶⁷. H. Béraud, avant la seconde guerre mondiale, exprime donc déjà des sentiments antisémites, mais il s'agit d'un antisémitisme qu'il modère et dissimule, par nécessité et par lâcheté. Béraud est un « antisémite mal à l'aise », (F.Monier). Il faut d'ailleurs noter, comme le rapporte F. Monier, que lorsque paraît un recueil de ses articles sous le titre Trois ans de colère⁶⁸, l'article concernant H. Mann a été modifié. Béraud a ôté le mot Juif et substitué le mot « xénophobie » au mot « antisémitisme » :

**« C'est signé H. Mann. Un Allemand. Et cet Allemand, réfugié chez nous » puis
« Ah ! que l'on nous comprenne, il ne s'agit pas là de xénophobie. »**

Cependant, lors de son procès pour « intelligences avec l'ennemi » en 1944, Béraud se défend d'avoir jamais été antisémite. Lorsque le président de la cour lui demande des explications sur son antisémitisme ce dernier lui rétorque :

« Mais, monsieur le Président, j'ai toujours été un vieux dreyfusard ».

Or Béraud n'avait que 13 ans en 1898, lorsque paraît dans *l'Aurore* le « J'accuse » de Zola. Son père, il est vrai, était lui dreyfusard, et c'est par fidélité à ce legs paternel, selon l'analyse de F. Monier, que Béraud rendra hommage à Emile Zola le 1er octobre 1923 à Medan. Il y prononcera un discours, en présence du capitaine Dreyfus.

Mais il faut ajouter que dès le départ, Béraud est hostile envers les riches et les « oisifs » et il s'agit, là aussi, du produit de l'éducation donnée par son père. Dans La Gerbe d'or, il fait part des humiliations et de la colère qu'il ressentait lorsque, petit mitron, il devait livrer le pain à ses camarades de classe plus aisés. Pour F. Monier, « *l'origine de l'antisémitisme de Béraud se trouve peut-être dans cette association imaginaire établie entre le pain et le peuple d'un côté, les riches et les juifs de l'autre.* »⁶⁹ Le 11 juin 1943 paraît dans *Gringoire* un article de Béraud intitulé « Pétition pour des villageois qu'on empêche de manger » où Béraud accuse les juifs d'être la cause de la disette. Il affirme qu'il faut « sauver le pain » et c'est à la « fortune vagabonde », c'est-à-dire aux juifs, qui selon l'idéologie antisémite, sont apatrides, qu'il faut aller le reprendre. Ce fantasme antisémite entre clairement en opposition avec l'héritage dreyfusard, tout en se conformant au « principe d'identité plébéien contre les « riches oisifs » mentionne F.

⁶⁷ Voir l'éditorial de *Gringoire* du décembre 1936, intitulé « Minuits chrétiens ».

⁶⁸ Recueil rassemblant tous les pamphlets parus dans *Gringoire*- soit sept au total.

⁶⁹ MONIER Frédéric, *Les obsessions d'Henri Béraud*, pages 62 à 74. Vingtème siècle, revue d'histoire n°40, Octobre-Décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, p.72

Monier.⁷⁰

Pour Frédéric Monier, la dérive idéologique de Béraud s'affirme dès les années 1920 et s'accroît avec la politisation du journaliste, dans les années 1930. Selon l'historien, les détours de Béraud sont dus aux difficultés qu'a eu Béraud à ne pas rester fidèle à son héritage politique. Cela peut en effet expliquer les nombreuses auto-justifications présentes dans les écrits de Béraud en 1940 et 1941. Mais en même temps qu'il fournit des justifications, le polémiste lance des attaques directes dirigées contre les juifs. Dans l'article « on avait tort d'en rire », paru dans *Gringoire* du 11 janvier 1941, Béraud écrit ainsi :

« Il y a dans nos malheurs une responsabilité juive. C'est le rôle anglo-maçonnique de la haute juiverie internationale. »

En deux phrases, Henri Béraud lie donc trois de ses ennemis : les Juifs, les Anglais et les Francs-maçons, reprenant à son compte le fantasme du complot. Dans un autre article, daté du 23 janvier 1941 et intitulé « Et les juifs ? », Béraud affirme clairement :

« Oui, il faut être antisémite... Mais il faut l'être parce qu'on a plus le choix ; il faut l'être malgré nous ».

Béraud affirme son antisémitisme et tente de le justifier. Henri Béraud exprime donc de moins en moins prudemment son rejet des juifs. Il est aidé en cela par le contexte politique de l'époque. L'antisémitisme n'est alors pas puni par la loi mais perçu comme une opinion, au même titre qu'une autre. Cette opinion était exprimée dans les plus hautes sphères et publiquement. Xavier Vallat par exemple, féroce opposant du gouvernement du Front populaire avait interpellé Léon Blum en ces termes (6 juin 1936) : « *pour la première fois, ce vieux pays gallo-romain sera dirigé par un juif* ». Quelques années plus tard, Vallat deviendra le premier commissaire général aux questions juives, dans un gouvernement qui introduit un antisémitisme d'Etat. Vichy mettra en place un statut des juifs et leur recensement (2 juin 1941) et s'appropriera leurs biens. Dans ce cadre, exprimer une opinion antisémite est bien sûr plus facile pour Béraud, d'autant plus qu'il existe un terreau fertile en France. Depuis 1880, l'antisémitisme a connu une poussée, ponctuée par quelques dates : la fondation du journal *La Croix* (1883) par des pères assumptionnistes qui se vantera d'être le journal « le plus antijuif de France », la publication de *La France juive* (1886) d'Edouard Drumont, qui connaîtra un immense succès⁷¹, la création de la ligue nationale antisémitique de France (1889), enfin le lancement du journal antisémite *La Libre-parole* par Drumont (1892).

La haine du juif, désigné comme « apatride » gagne donc la France des années 1880, à un moment où les sentiments nationalistes s'exhalent. Le Juif est le bouc-émissaire idéal pour expliquer les malheurs de la France, comme la perte des valeurs chrétiennes (la loi sur le divorce, dite loi Naquet, doit son nom à Alfred Naquet, un Juif). Le courant réactionnaire, porté par une droite monarchiste et catholique s'affirme en

⁷⁰ MONIER Frédéric, « Les obsessions d'Henri Béraud », *Vingtième siècle*, revue d'histoire n°40, Octobre-Décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, p.72

⁷¹ La même année, trois romans paraissent dans le même ton antisémite : *La comtesse Schylock* de G. d'Orget, *le Baron Vampire* de Guy de Charnacé et *les Monach* de Robert de Bonnières.

dénonçant le « judéo-maçonnisme », complot supposé entre les juifs et les francs-maçons. Le Juif incarne également le capitalisme et l'antisémitisme ressurgit avec la faillite de l'Union générale, en 1882, qui est imputée aux malversations de la famille Rothschild. Le scandale de Panama⁷², où certains noms juifs sont mêlés, sera utilisé dans le même esprit : les juifs sont jugés responsables. Avec l'affaire Dreyfus, en 1898, la ligue antisémite de Jules Guérin atteint des sommets de popularité. L'antisémitisme ne choque pas : il est perçu comme une affaire d'opinion. Emile Zola s'indigne toutefois de ce courant antijuif dans un article du *Figaro*, publié en 1896 et intitulé « Pour les juifs » :

« j'y vois quelque chose de monstrueux, qui dépasse les bornes du bon sens, de la vérité et de la justice, quelque chose qui peut nous faire reculer de plusieurs siècles ou bien nous conduire à la pire des horreurs : aux persécutions religieuses. »

L'antisémitisme est intimement lié au sentiment nationaliste, ce qu'illustrent les écrits d'un Béraud ou d'un Maurras. Pour Maurras, il y a en effet « quatre Etats confédérés » qui visent à détruire la France traditionnelle, celle qui s'appuie sur le catholicisme : les francs-maçons, les protestants, les « métèques » et les Juifs. Charles Maurras comme Maurice Barrès (qui affirmera « *Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race* ») s'engagent dans une lutte contre ce qu'ils considèrent être le « parti de l'étranger ». L'antisémitisme atteindra des sommets avec l'affaire Dreyfus, qui laissera des traces profondes. Il faut cependant mentionner la création d'organes qui visent à lutter contre ces sentiments haineux : la ligue des droits de l'homme, qui naît au cœur de l'Affaire, puis la LICA⁷³ (Ligue internationale contre l'antisémitisme), créée en 1927.

L'antisémitisme semble s'apaiser à partir de 1906 et de la réhabilitation de Dreyfus. Mais au début des années 1930, les passions ressurgissent, aidées en cela par la crise. « *L'antisémitisme n'est plus seulement allemand, roumain, européen. Il est français. Il circule dans les veines du pays. Il empoisonne déjà les villes. Il ne se discute plus dans les clubs mais dans la rue* » écrit *Le Droit de vivre*, dans le numéro du 24 mars 1934. Le gouvernement de Vichy s'appuiera sur ce terreau fertile allant jusqu'à devancer les demandes nazies en instaurant un système de discrimination à l'encontre des juifs vivant en France.

5) L'anglophobie de Béraud

Pour F. Monier, les origines de l'anglophobie de Béraud sont simples : l'atmosphère familiale d'abord (une Histoire de Napoléon était le seul livre que possédaient les parents de l'écrivain), puis le souvenir de Fachoda, en 1898 (Béraud a alors 13 ans). L'humiliation de l'armée française, qui doit renoncer à ses prétentions en Afrique face aux risques de conflit avec la Grande-Bretagne va favoriser alors un sursaut d'anglophobie. Elle suscite la colère des nationalistes et attise les sentiments haineux envers le voisin anglais.

⁷² Le scandale vient des détournements de fonds et de la corruption de parlementaires dont d'était rendue coupable la compagnie chargée de creuser le canal de Panama, révélés en 1892.

⁷³ La LICA deviendra plus tard la LICRA, ligue contre le racisme et l'antisémitisme

L'épisode va laisser des traces durables. Pendant son adolescence, le jeune Béraud méprise la culture anglo-saxonne alors qu'il admire la culture germanique (et notamment Wagner). Il ne se détachera pas de ce sentiment anglophobe, allant jusqu'à écrire un pamphlet au titre surprenant : Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ? (1935). En 1942, il signe le « Manifeste de l'Union européenne contre la criminelle Angleterre ».

L'identité politique de Béraud a aussi évolué en fonction des événements qu'il a été amené à voir en tant que journaliste. Le reportage qu'il effectue en 1919 auprès des nationalistes irlandais accentue certainement sa haine des anglais. Henri Béraud prend fait et cause pour les nationalistes irlandais. Dans Les Vêpres irlandaises en Septembre 1919, il décrit et condamne les « haines religieuses » et le « fanatisme ». Il affirme s'être rendu en Irlande comme un « visiteur neutre » et y avoir découvert, non pas une guerre civile mais une « guérilla religieuse ». Pour Henri Béraud, la lutte des irlandais est légitime, même si elle se révèle extrêmement sanglante. La répression anglaise des nationalistes irlandais enracine l'anglophobie d'Henri Béraud, d'autant plus que le journaliste y perd un ami, Erskine Childers, anglais partisan de la cause du Sinn Fein, qui sera condamné à mort.

Pendant la seconde guerre mondiale, Henri Béraud exprime clairement son anglophobie dans les colonnes de *Gringoire*. Le contexte lui est favorable : Vichy introduit une anglophobie d'état, anglophobie qui est reprise et martelée par *Radio-Paris*. Les stéréotypes sont utilisés à plein et notamment l'expression de « Perfide Albion ». Henri Béraud fustige les Anglais mais moque aussi ceux qui se sont réfugiés en Angleterre. A partir de 1943, la verve du polémiste est cependant contenue et censurée. Car Horace de Carbuccia, directeur du journal, sent le vent tourner. Le journaliste, qui avait jusque là été totalement libre d'écrire ce qu'il voulait n'en est pas moins abasourdi. *Gringoire*, le « journal le plus anglophobe du monde » selon les termes du polémiste, renonce à exprimer cette anglophobie ! Henri Béraud est furieux : « *Gringoire se bouche les oreilles et le nez* »⁷⁴, s'exclame t-il.

Le journal refuse ses articles les uns après les autres. De plus, la clause d'exclusivité qui lie par contrat Béraud à son journal, l'empêche de publier ses articles autre part. Béraud se voit donc réduit au silence. Il assume pourtant jusqu'au bout sa haine de l'Angleterre, désignée comme « la perfide Albion ».

« Je déclare que ma politique n'a pas changé, qu'elle ne changera jamais. Cette politique s'exprime toute dans l'amour de la France, la haine des Anglais et le refus de toute obédience étrangère. »⁷⁵

Puis plus loin :

« L'Angleterre est notre ennemie de toujours. Je soutiens qu'entre Anglais et Français rien n'a changé depuis la guerre de Cent ans »⁷⁶

L'anglophobie de Béraud est un sentiment profond, enraciné et assumé. Si ce sentiment

⁷⁴ BERAUD Henri, Les Raisons d'un silence, presses de guillemot et de Lamothe, Editions Inter-France, 1944, p.26

⁷⁵ BERAUD Henri, Les Raisons d'un silence, presses de guillemot et de Lamothe, Editions Inter-France, 1944, p.45

⁷⁶ *Ibid*, p.48

n'est pas pour autant ressenti par la majorité des contemporains de l'écrivain, il s'inscrit cependant dans une tradition française d'anglophobie. Cette haine de l'Anglais atteint des sommets au XIX^e et XX^e siècle. Pendant la seconde guerre mondiale, elle est relayée par des écrivains tels Henri Béraud ou Paul Chack (1876-1945). Ce dernier est un officier de marine français, séduit par le fascisme puis plus tard par le nazisme. Comme Béraud, c'est le 6 février 1934 qui amorce sa dérive vers l'extrême droite. Paul Chack devient Maurrassien, avant de rejoindre en 1937 le Parti populaire français de Jacques Doriot. Pendant la seconde guerre mondiale, il sera particulièrement actif, créant et dirigeant le Comité d'action antibolchévique (1941-1945), qui diffuse des idées anticomunistes et antisémites. Cela lui vaudra d'être jugé pour intelligence avec l'ennemi, condamné à mort et exécuté le 9 janvier 1945.

Henri Béraud n'est donc pas le seul écrivain à manifester une anglophobie tenace, et s'inscrit dans un courant puissamment enraciné en France, dont l'idéologie ressurgit par épisodes. Cette anglophobie tire notamment sa source dans les conflits historiques qui ont opposé la France à sa voisine anglaise. Parmi ces conflits, il faut citer la Guerre de Cent ans -que Béraud évoque dans l'extrait situé plus haut- et la mort de Jeanne d'Arc, mais aussi les actes de piraterie anglaise dans la Manche, les guerres napoléoniennes et enfin les rivalités coloniales, qui culminent avec la crise de Fachoda. Pendant la seconde guerre mondiale, l'épisode de Mers-el-Kébir (5 juillet 1940), qui voit la Royal Navy détruire la flotte française pour l'empêcher de tomber aux mains des Allemands, ravive les tensions. C'est l'acte fondateur d'une anglophobie latente.

Pour Béraud, la haine des Anglais est aussi un contre-pied pris face à l'anglophilie du siècle des Lumières. Lui qui abhorre les intellectuels se complaît dans une anglophobie populaire.

Ainsi, Béraud assume complètement sa haine des Anglais et ne se résoudra pas au silence que lui impose, vers la fin de la guerre, Horace de Carbuccia. Dans Les Raisons d'un silence, Henri Béraud n'exprime aucun regret. Il affirme avoir agi comme un écrivain libre, au nom de la vérité. Il reconnaît avoir pris des risques et demande à être jugé sur ses écrits.

« S'il est vrai que nos actes nous suivent, nos papiers nous suivent bien davantage. Il suffira le jour venu, qui ne saurait tarder, de lire les nôtres ? Je pense être de taille à subir l'épreuve, et j'espère que chacun y trouvera son profit »⁷⁷

A cette époque, il est conscient de s'être exposé en première ligne, et connaît les dangers qui le guettent. Mais il ne suit pas pour autant la nouvelle ligne que prend Gringoire. Le journal, dans un éditorial du 12 novembre 1943, titré « Ordre d'urgence » appelle à l'unité et à la réconciliation entre Français. Pour Béraud, le journal renie son essence même. Et si Béraud reconnaît avoir été particulièrement virulent avec « certains Français », il le regrette, mais ne renie rien de ses attaques répétées contre les Anglais.

« Au cours d'une carrière assez fertile en orages, il a pu m'arriver de céder à la passion, à la violence ou même à l'injustice, envers certains Français plus faibles que méchants. J'ai troublé leur sommeil, ils m'ont fait perdre mon temps. Nous

⁷⁷ BERAUD Henri, Les Raisons d'un silence, presses de Guillemot et de Lamothe, Editions Inter-France, 1944, p.63

sommes quittes. Un jour peut-être nous retrouverons -nous au bas de la pente, unis par le malheur. Alors nous pourrons nous tendre la main. Je le ferai de bon cœur. Mais aux Anglais, à leurs amis, à leurs complices, à leurs larbins, jamais. Non. Jamais ».

Henri Béraud, lorsqu'il publie Les raisons d'un silence, en 1944, semble quelque peu radouci. Il tente de se justifier, tout en assumant ses choix. Mais s'il affirme et assume complètement sa haine des Anglais, il se montre beaucoup plus évasif quant à la question de son antisémitisme. Lui qui a écrit « Oui, il faut être Antisémite » exprime pourtant dans ce livre son dégoût face aux délateurs de Gringoire. Ainsi, lorsque la fin de la seconde guerre approche, le polémiste semble se montrer prudent, d'autant plus qu'il se sait menacé.

En Janvier 1943, la voiture de Béraud explose place des terreaux. L'attentat sera mentionné sur la radio anglaise. A partir de cette date, les articles de Béraud perdront de leur violence. Le journaliste signe son dernier article le 8 octobre 1943 alors que l'Italie a capitulé et que la situation semble se retourner. Il intente un procès contre Carbuccia et se révolte de l'appel à la réconciliation prôné par *Gringoire*. Il écrit :

« le 12 novembre 1943, le plus violent de nos journaux exhortait sa clientèle à la douceur. (...). Désormais nous nous rallions à la doctrine du coup d'éponge, chère à M. d'Ormesson... L'honorable Winston Churchill, naguère traité comme du haddock fétide ou du bacon putréfié, se voyait miraculeusement transformé en parfait gentleman. Les lecteurs du journal le plus anglophobe devaient savoir que l'Angleterre est désormais un secteur de la lune. »

Fin 1943, Béraud quitte Lyon et s'installe à Paris.

Troisième Partie : la chute de l'ours

A) Béraud victime de l'épuration

1) L'arrestation

H. Béraud est arrêté à son domicile parisien le 24 août 1944, alors qu'il dîne avec son ami Jean Herbert. Cette arrestation, Béraud l'attend, lui qui se sait surveillé. Le journaliste est détenu rue Alphonse-de-Neuville, à l'angle de l'avenue de Wagram, dans l'hôtel du couturier Lucien Lelong. Il passe la nuit dans un petit salon avec à sa disposition une boîte de cigares et une bouteille de Barsac. Il rentre finalement chez lui le lendemain, assigné en résidence surveillée.

Pendant ce temps, les arrestations se multiplient, menées par les comités locaux de Libération, appuyées par les milices patriotiques. Elles atteignent le chiffre de 4000 à Paris à la date du 1^{er} septembre. Dans La Chasse au lampiste, première partie du livre Quinze jours avec la mort, Henri Béraud décrit l'ambiance extrêmement tendue de ces journées :

« cela respire ce mélange de sueur et de gros rouge qui est l'odeur des insurrections. »

Le 2 septembre 1944, la police fait irruption chez lui et l'arrête. L'épuration est lancée et Béraud voit son nom inscrit sur la liste noire du Comité National des Ecrivains, au même titre que ceux de Robert Brasillach, René Benjamin, Alphonse de Châteaubriant, Drieu la Rochelle, Lucien Rebatet, Jean Giono, Céline, Sacha Guitry, ou encore Henri de Montherlant. Le Comité National des Ecrivains a voté le 4 septembre une motion appelant le gouvernement à engager des poursuites contre les écrivains de groupe « collaboration », de partis politiques ou de formation paramilitaire d'inspiration allemande, mais aussi contre ceux qui se sont rendus à des congrès en Allemagne, qui ont reçu des fonds de l'ennemi ou qui ont aidé par leurs écrits ou leurs actes la propagande hitlérienne. Debû-Bridel, Eluard, Queneau, Scheler, Vercors et Vildrac constituent une commission pour établir une liste des écrivains jugés « indésirables ». Toutefois, il ne s'agit que d'un boycott professionnel car dès le mois d'octobre, le CNE prend ses distances avec l'épuration judiciaire, en la distinguant des sanctions « morales » infligées aux auteurs inscrits sur la liste. L'ambiance est en tout cas aux règlements de compte et les autorités semblent quelque peu dépassées par ces volontés de vengeance. De Gaulle déclare, le 15 octobre :

« S'il est urgent de châtier les traîtres avérés, il ne convient pas de retrancher de la communauté française des hommes qui se sont égarés à la suite du Maréchal. »

A la fin du mois, les cours de justice, mises en place par le nouveau ministre de la justice François de Menthon, sont effectives et un certain nombre de condamnations à mort sont rapidement prononcées.

Pendant ce temps, Henri Béraud est transféré à l'état-major de la place de Paris, puis à l'école Sophie-Germain, rue de Jouy dans le Marais et enfin à la Section Marceau. Ses compagnons de cellule sont torturés et lui-même subit des humiliations. Henri Béraud reste cependant optimiste d'autant plus que nombreux sont ceux qui lui répètent que « tout va s'arranger ».

« Certes, oui, cette absurde aventure allait toucher à sa fin. Pour moi, ce n'était même pas une question de justice, mais une simple affaire de bon sens »⁷⁸.

Le polémiste proteste de son innocence et réclame de connaître les raisons de son arrestation. Il affirme n'avoir jamais eu de contacts avec les autorités occupantes, ne leur avoir jamais manifesté aucune sympathie et être en mesure de la prouver. Sûr de son droit, il ajoute que ses écrits « n'ont jamais outrepassé les droits reconnus à tout écrivain par les lois de notre pays ».

Henri Béraud est finalement transféré à la prison de Fresnes où les conditions d'hygiène sont satisfaisantes et les prisonniers autorisés à recevoir des colis.

Le journaliste y côtoie des connaissances et commente la situation avec ironie : « De Toussaint à Pâques, Fresnes abrita la grande saison pénitentiaire, notre registre d'écrou faisant concurrence au carnet mondain du Figaro : politique, arts, lettres, sciences y coudoyaient le gratin des chancelleries. »

Il apprend qu'il sera jugé par le juge Raoult, pour « intelligences avec l'ennemi ». Ses

⁷⁸ BERAUD Henri, *Quinze jours avec la mort-La chasse au lampiste*, Plon, 1951, p.53.

avocats, Maître Naud, Maître Leroy et Maître Michaud sont plutôt confiants. Ils pensent à une condamnation de principe ou à un non-lieu. Henri Béraud, lui, s'indigne des conditions de déroulement de son procès, évoquant, après les « arrestations sans mandat » et les « enquêtes sans perquisitions », « l'ère des inculpations sans interrogatoires »⁷⁹ :

« Ce qui devait se passer, chacun aujourd'hui le comprend –les agitateurs ont accusé, les commissaires ont jugé, les robins ont légalisé, les gendarmes ont fusillé, les contribuables ont applaudi. Rien de plus clair. Mais on croyait encore à la sacro-sainte intangibilité des principes du droit. Car nul, en ces temps-là, ne pouvait imaginer que la justice allait tomber, chez nous, à un niveau tel que jamais on ne l'avait vu si bas dans aucun temps ni chez aucun peuple. »

Le polémiste dénonce avec force « les grands carnassiers de l'épuration »⁸⁰ et comprend, à la lecture des journaux, que sa défense risque d'être délicate : « il faut des têtes, impriment les journaux, vite et n'importe lesquelles. ». Car le procès de Béraud s'annonce dans un climat de règlement de comptes entre artistes et écrivains, teinté de jalousies et de rancœurs. Certains artistes ne sont pas dupes, telle Arletty, qui dira « *Ce qu'on m'a fait payer à la libération, ce sont les Visiteurs du soir et les Enfants du Paradis.* ». Bernanos commenta cette époque par la formule : « *les ratés ne devaient pas les rater !* ». Galtier-Boissière, enfin, décrivait lui l'épuration comme « *la ruée des médiocres et des ratés qui tentaient de défenestrer ainsi les anciens* ». Plusieurs journaux se montrent particulièrement virulents à l'égard de Béraud, tel *Les Lettres françaises*, qui s'interroge sur le financement de sa maison de l'île de Ré et de son château des environs de Lyon, laissant supposer une contribution de l'Occupant. Maître Leroy, l'avocat du journaliste, s'en indigne.

Le procès de Béraud est prévu pour le 19 décembre puis renvoyé au 26 pour que l'amiral Muselier puisse déposer. Il s'ouvre sur une salle bondée.

2) Le procès

Henri Béraud est mis en accusation pour « intelligences avec l'ennemi » Le journaliste se voit accusé d'anglophobie et d'anticommunisme. Il lui est aussi reproché son ralliement au Pétainisme.

Les écrits de Béraud dans *Gringoire* ne contredisent pas ces accusations. Le 14 novembre 1940, dans un article intitulé : « le Maréchal m'a parlé », Béraud décrivait le maréchal Pétain comme l'incarnation du génie national: « *Je venais de voir et d'entendre le grand homme qui, sur la route de notre histoire, ferme peut-être le cortège des saints de la patrie.* » Quinze jours plus tard, il évoquait dans les colonnes du journal le général de Gaulle, pour mieux l'opposer au maréchal. « *Ne l'écoutez pas, gens de chez nous. Écoutez le maréchal. Aimer de Gaulle ne va pas sans détester Pétain. Être pour de Gaulle c'est refuser son cœur au maréchal, c'est désespérer du salut de la patrie.* ». Il

⁷⁹ BERAUD Henri, *Quinze jours avec la mort-La chasse au lampiste*, Plon, 1951, p.104

⁸⁰ Ibid. p.109

ajoute : « *de Gaulle, inconnu hier, est né de nos calamités.* »

Pendant son procès, Béraud reconnaît avoir « blasphémé » à l'égard du général de Gaulle mais se replie derrière le patriotisme pour défendre ses choix. Les défenseurs de Béraud, quant à eux, interpellent l'audience : « *De Gaulle n'a-t-il pas été le premier à rendre un bel hommage au maréchal Pétain, ce qui ne pouvait qu'encourager admiration et fidélité envers ce dernier ?* »

Ils affirment que Béraud est un homme du peuple, un homme de gauche et présentent des lettres témoignant que Béraud a apporté son soutien à des antifascistes italiens, mais cela ne suffit pas.

L'antisémitisme du journaliste est une deuxième source d'accusation, le président reprenant l'article de 1941 d'Henri Béraud (« Et les Juifs ? »). Celui-ci est accablant. A la question : « *Est-il bon, est-il juste, est-il raisonnable de se dire anti-sémite ?* », Béraud donne la réponse : « *Il faut l'être parce qu'on a plus le choix, il faut l'être malgré nous, il faut l'être malgré nos admirations et nos amitiés. Il faut l'être parce que le salut de la France est à ce prix.* ». Il ajoute : « *Le mot pogrom n'est pas français : malheur à ceux qui s'efforceraient de le naturaliser. Mais nous voulons être maîtres chez nous.* » Pourtant, Béraud, lors de son procès, se défend des accusations d'antisémitisme, rétorquant : « *Mais, monsieur le Président, j'ai toujours été un vieux dreyfusard* ».

Mais les écrits d'Henri Béraud sont là et la campagne violente que le polémiste a menée contre Salengro pèse de tout son poids dans les accusations menées contre lui. A cela viennent s'ajouter les témoignages de trois personnes, dont l'amiral Muselier (inventeur de la croix de Lorraine), que Béraud avait surnommé « amiral de bateau-lavoir ». Celui-ci se révèle particulièrement rancunier et s'adresse aux jurys en ces mots : « *Au nom de tous les marins morts, je vous demande d'être impitoyable.* » Le commissaire Lindon, qui affirme à propos de Béraud : « *il nous a déshonorés, désunis, désarmés* » veut transformer le délit d'opinion en délit de propagande, qui peut constituer une atteinte à la sûreté de l'Etat, donc être assimilé au crime d'intelligence avec l'ennemi. Maître Leroy, défenseur du polémiste, interpellera la Cour :

« L'affaire Béraud ne se présente pas comme une affaire ordinaire, c'est un simple crime, si vous voulez, d'opinion. On discute les articles de Béraud, un point c'est tout. Comme vraiment, dans ces articles, il n'y a rien qui puisse être retenu, on a tout mis en œuvre pour essayer de trouver autre chose ».

Henri Béraud fait le même constat, qui réfute toute accusation de collaboration. Il considère être resté indépendant de toute pression politique et n'avoir pas outrepassé ses droits d'écrivain. Il martèlera cette idée dans la première partie de Quinze jours avec la mort intitulée « La chasse au Lampiste » :

« Etranger à tout parti, je n'ai jamais exercé de fonctions publiques ni bénéficié d'aucune faveur gouvernementale. Je n'ai jamais eu aucun contact avec les autorités occupantes et ne leur ai manifesté aucune sympathie. »

Maître Leroy et Maître Naud tentent de montrer la constance de leur client dans ses écrits, pendant la guerre, mais aussi pendant les dix années qui l'ont précédé. Mais, pour le commissaire du gouvernement, « *au moment où il a commencé à appartenir à Gringoire, Béraud était regardé comme écrivain acquis aux idées démocratiques : ce qui rend suspecte l'orientation de sa propagande* »⁸¹. Le commissaire du Gouvernement,

après étude de douze articles de Béraud publiés dans *Gringoire*⁸², en conclut que le journaliste a attisé chez ses lecteurs « la haine de la démocratie parlementaire », « la haine des juifs et des Francs-Maçons », « la haine de l'Angleterre », « le mépris de l'armée russe », « les sentiments de l'impossibilité de la victoire des alliés » et enfin, « la haine atroce envers le général de Gaulle et les Français « dissidents » qui trahissent l'intérêt de la France et sont à la solde de l'Angleterre ». Pour l'avocat général Lindon, Béraud a trahi par son entreprise de démoralisation de la Nation. Il précise dans son réquisitoire général :

« Il ne s'agit pas d'un délit d'opinion, il s'agit d'un délit de propagande et d'une propagande qui a pris une telle forme et un tel développement qu'elle constitue une atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat. »

La Cour délibère sur deux questions :

« Béraud Henri, accusé ici présent, est-il coupable d'avoir à Paris et à Lyon, sur le territoire national de la France, de 1940 à 1944 en tout cas postérieurement au 1^{er} juin 1940, en temps de guerre, étant français, entretenu des intelligences avec l'Allemagne ou avec ses agents en vue de favoriser les entreprises de toutes natures de cette puissance étrangère contre la France ou l'une quelconque des nations alliées en guerre contre les puissances de l'Axe ? »

Et

« L'action ci-dessus spécifiée dans la question n°1 a-t-elle été commise avec l'intention de favoriser les entreprises de toute nature de l'Allemagne, puissance ennemie de la France ou de l'une quelconque des nations alliées en guerre contre les puissances de l'Axe ? »

A ces deux questions, la Cour apportera deux réponses positives. Béraud est reconnu coupable et condamné à mort, selon l'article 75 du Code Pénal⁸³. Il est précisé « qu'il sera fusillé. ». Ses biens sont confisqués et sa Légion d'honneur lui est retirée. Henri Béraud est également condamné à l'indignité nationale. Henri Galtier-Boissière écrit alors « Tous les correspondants de presse sont ahuris, même les plus durs tels que Madeleine Jacob. »

3) Retours sur un verdict

Le procès Béraud s'inscrit dans le contexte troublé de l'immédiat après-guerre, alors que

⁸¹ Extrait de l'exposé des faits du Commissaire du Gouvernement, lus le 29 décembre 1994. Repris dans *Le Procès Henri Béraud*, éditions A.R.A.H.B, juin 1999.

⁸² « Traitophilie », « Et les Juifs », « sur les Francs-Maçons », « King Hubert », « Opinion sur l'URSS », « discours aux gens malins », « Tiens-toi droit », « Singapour, Calais et mon ami de Londres », « La colère de Ratapoil », « De la part de Cambronne », « La même chose », « Aux riverains du Lethé », parus dans *Gringoire* entre le 20 novembre 1940 et le 24 décembre 1942.

⁸³ « Sera coupable de trahison et puni de mort tout Français qui en temps de guerre entretiendra des intelligences avec une puissance étrangère ou avec ses agents en vue de favoriser les entreprises de cette puissance étrangère contre la France » (article 75 du Code Pénal)

beaucoup réclament vengeance. L'épuration est lancée très rapidement et les premières arrestations ont lieu dans les jours qui suivent la Libération. Parmi les professions victimes de ces procès, le monde des lettres va subir les sanctions « les plus sévères » et les « plus spectaculaires » selon l'historienne Gisèle Sapiro⁸⁴. Les condamnations prononcées dans les premiers mois qui suivirent la Libération sont les plus lourdes. Henri Béraud, fait partie des personnalités arrêtées les premières semaines, aux côtés d'Abel Hermant, Lucien Combelle, André Thérive, Sacha Guitry, Jacques Chardonne ou encore René Benjamin. Certains, collaborationnistes notoires, ont choisi de fuir, tels Alphonse de Chateaubriant ou Louis-Ferdinand Céline. D'autres enfin se cachent, comme Robert Brasillach, qui se constituera prisonnier en apprenant que sa mère a été arrêtée. Les écrivains sont poursuivis pour le crime d'« intelligence avec l'ennemi », selon l'article 75 du code pénal ou pour le crime d'indignité nationale, qui relève de l'ordonnance du 26 août 1944. Ce crime d'un genre nouveau punit « *tout Français qui aura, postérieurement au 16-6-1940, soit sciemment apporté en France ou à l'étranger une aide directe ou indirecte à l'Allemagne ou à ses alliés, soit porté atteinte à l'unité de la nation ou à la liberté des Français ou à l'égalité entre ces derniers* » ainsi que l'adhésion à certains groupements (Milice, Légion des volontaires français contre le bolchévisme, Parti populaire français, etc.), la participation à certains actes (expositions en faveur de l'Allemagne ou de ses doctrines) ou l'exercice de certaines fonctions (emplois supérieurs dans les services de propagande, au commissariat aux questions juives). La peine encourue est celle de la dégradation nationale, peine de nature essentiellement politique. Ses conséquences sont l'exclusion du droit de vote, l'inéligibilité, l'élimination de la fonction publique, la perte du rang dans les forces armées et du droit à porter certaines décorations et l'exclusion de certaines fonctions⁸⁵. 49 723 personnes en seront frappées de 1944 à 1951.

Ces procès mettent la question de la responsabilité de l'écrivain au cœur des débats. L'impulsion est venue du Conseil National des Ecrivains, instance issue de la résistance (1941). Celle-ci a cherché à règlementer la profession de manière déontologique. Dès 1943, l'idée a germé de prendre des mesures contre les auteurs qui ont manifesté des sentiments collaborationnistes. Des listes de proscription d'écrivain sont dressés par leurs collègues Jean Paulhan, Jean Guéhenno, Jean Blanzat et Pierre Brisson, membres du premier noyau de la Résistance littéraire et le recours à la justice est envisagé. Le comité tente d'avoir le monopole de l'épuration et s'en explique dans un communiqué intitulé « la confusion sert les traîtres », paru dans *Les Etoiles* (journal clandestin de la Résistance intellectuelle en zone sud)⁸⁶ :

⁸⁴ SAPIRO Gisèle, « l'épuration du monde des lettres », *L'Épuration de la société française après la seconde guerre mondiale. Une poignée de misérables*, sous la direction de Marc-Olivier Baruch, éditions Fayard 2003, p. 243-278.

⁸⁵ Il s'agit des fonctions de direction dans les entreprises, les banques, la presse et la radio, de toutes les fonctions dans des syndicats et organisations professionnelles, des professions juridiques, de l'enseignement, du journalisme, de l'Institut. La peine de dégradation nationale concerne aussi l'interdiction de garder ou porter des armes et le tribunal peut ajouter des interdictions de séjour, et la confiscation de tout ou partie des biens.

⁸⁶ « La confusion sert les traîtres », *Les Etoiles* n°13, novembre 1943

« Nous sommes ici partisans d'une très sérieuse épuration. Nous craignons que trop de hâte dans la dénonciation enlève précisément du sérieux à cette dénonciation et n'ait pour effet, au jour de l'épuration, que de donner argument à ceux, et on les voit déjà venir, qui se proposent de la saboter. Il existe dans la résistance un Comité National des Ecrivains et un Comité National des Journalistes. Qu'ils aient leur mot à dire, nul ne le contestera. Peut-être vaut-il mieux leur laisser la parole. »

Le CNE n'obtiendra pas le monopole de l'épuration de la profession, mais facilitera le travail de la justice, en lui livrant des listes. La première de celles-ci paraît le 16 septembre 1944 dans *Les Lettres Françaises*. Les noms qui y figurent sont touchés par un boycott professionnel et une sanction morale. Mais la question de l'épuration divise rapidement le CNE. Jean Paulhan, un des fondateurs du CNE, menace de démissionner en réaction au projet d'élaborer une liste de « grands coupables » et de la porter au ministère de la justice. J. Paulhan, qui avait participé à l'élaboration des premières listes dénonce les dérives de ces procédés : « Sommes-nous vraiment là pour dénoncer ceux de nos confrères qui ne sont pas encore arrêtés ? Est-ce qu'il n'existe pas un honneur des écrivains ? »⁸⁷

Le CNE, sous l'impulsion de Jean Paulhan, prendra ses distances avec l'épuration, et délivrera ses listes avec davantage de prudence. Ainsi, il accompagne une nouvelle « liste noire » de 158 noms parue dans *Les Lettres Françaises* de ce commentaire :

« Nous tenons à rappeler que, sur cette liste qui ne tend qu'à préciser l'attitude personnelle des membres du CNE, figurent des écrivains très diversement et, par suite, inégalement responsables des malheurs de notre pays. C'est pourquoi le CNE insiste à nouveau pour que toute la lumière soit faite sur le degré de culpabilité des « collaborateurs ». Il importe que des écrivains plus ou moins compromis ne soient confondus avec ceux qui tombent sous le coup de la loi instituant le délit d'« indignité nationale ». Seule cette lumière peut clarifier l'atmosphère de confusion et de suspicion qui risque de servir dangereusement les vrais coupables. »⁸⁸

Les verdicts sévères rendus à l'automne 1944 susciteront un malaise dans le monde des lettres. Parmi la première vague de condamnés à mort -Georges Suarez, Armand de Chastenet de Puységur, Paul Chack, Henri Béraud, Robert Brasillach- (automne 1944), seul Henri Béraud verra sa peine commuée en détention à perpétuité. Ces condamnations seront perçues par beaucoup comme une injustice. C'est pourquoi de grands résistants tels Paulhan ou Mauriac plaideront pour l'indulgence, et insisteront sur la distinction entre les actes et les paroles. De Gaulle suivra cette ligne, tentant de se montrer juste. Il refusera toutefois de gracier Robert Brasillach, justifiant cette décision dans ses *Mémoires de guerre* :

« S'ils n'avaient pas servi directement et passionnément l'ennemi, je commuais leur peine par principe. Dans un cas contraire –le seul- je ne me sentis pas le

⁸⁷ PAULHAN Jean, Lettre de J. Paulhan à François Mauriac (30 septembre 1944), *Choix de Lettres*, t.II, *Traité des jours sombres*, Paris, Gallimard, 1992, p.376.

⁸⁸ « Le comité national des écrivains et l'épuration des lettres », *Les Lettres Françaises*, 21 octobre 1944

droit de gracier. Car dans les lettres comme en tout, le talent est un titre de responsabilités »⁸⁹

Le talent des écrivains et l'usage qu'ils en ont fait sous l'Occupation est au cœur des débats qui entourent les procès. Certains plaident l'indulgence –Marcel Aymé, Colette, Cocteau et même Camus, par hostilité à la peine de mort- d'autres se montreront intransigeants, comme Vercors. Brasillach sera le dernier écrivain fusillé. Maurras sera lui, condamné à la réclusion à perpétuité. Dès lors les passions retomberont doucement.

La sévérité des verdicts rendus aura en tout cas créé un malaise au sein de la profession. La revue *Esprit* propose d'épurer l'épuration, réclamant d'épurer les administrations en procédant à leur renouvellement, de punir les collaborateurs qui ont été d'intelligence avec l'ennemi et d'impulser une authentique révolution sociale. Car les règles de l'épuration sont restées floues. Gisèle Sapiro⁹⁰ relève différents éléments. Tout d'abord, les verdicts ont été plus sévères à Paris qu'en Province, ce qui s'explique par la richesse de la vie culturelle au sein de la capitale. Le sort de nombreux écrivains a été fixé par la cour de justice de la Seine. Ensuite, les premières condamnations ont été les plus lourdes, et les sanctions rendues ont été moins sévères à mesure que défilaient les mois. Ces verdicts venaient sanctionner les perdants d'une guerre idéologique et la notoriété des intellectuels a joué en leur défaveur. Par ailleurs, si les hommes de lettres ont été touchés, il faut noter que les maisons d'édition, académies et sociétés ont été relativement épargnées. Enfin, les journalistes ont été davantage exposés que les écrivains. Dans les deux cas, les dossiers étaient faciles à instruire, leurs écrits constituant des preuves à charges indubitables.

Dans le cas de Béraud, les écrits n'ont pas seuls influé le jugement. Ses ennemis ont profité de l'occasion pour l'accabler dans la presse ou au tribunal, tel l'amiral Muselier. Henri Béraud s'est créé durant la guerre de fortes inimitiés et s'est éloigné de nombreux amis. En outre, il a suscité des jalousies féroces. Son train de vie sous l'Occupation lui a notamment été reproché, lui qui était le journaliste le mieux payé de la période. Gilles et J-R. Ragache rapportent dans *La Vie quotidienne des artistes sous l'occupation*⁹¹, que l'écrivain lyonnais touchait 600 000 francs par an, en tant qu'éditorialiste à *Gringoire*. A ce salaire considérable pour l'époque, il fallait ajouter les revenus liés aux droits d'auteur. Henri Béraud était donc un homme envié par certains, détesté par d'autres. Pendant son procès, l'origine des richesses de l'écrivain fait jaser : on insinue que son argent viendrait de l'Occupant. Cette polémique éloigne les débats de la responsabilité de l'écrivain, question pourtant centrale.

Le juge Raoult éprouve des difficultés à trouver les preuves d'un crime d'« intelligence avec l'ennemi ». Henri Béraud n'a pas collaboré et son attitude, si elle est condamnable, n'a pas changé sous l'Occupation. Comme le souligne Pierre Assouline⁹²,

⁸⁹ DE GAULLE Charles, *Mémoires de guerre, t. III, Paris, Plon, 1959, p.141*

⁹⁰ SAPIRO Gisèle, « l'épuration du monde des lettres », *L'Épuration de la société française après la seconde guerre mondiale. Une poignée de misérables*, sous la direction de Marc-Olivier Baruch, éditions Fayard 2003, p. 255.

⁹¹ RAGACHE Gilles et J-R., *La Vie quotidienne des artistes sous l'occupation (1940-1944)*, éditions Hachette, 1988, p. 298.

Henri Béraud ne peut se voir reprocher un quelconque opportunisme : il est resté fidèle à ses idées, développées dès les années 1930. Il faut d'ailleurs noter qu'il publie Les Raisons d'un silence -où il réaffirme avec violence sa haine de l'Angleterre- en juin 1944, une époque où il aurait été plus sage pour lui de retourner sa veste. Mais H. Béraud, qui a souvent été très loin dans ses paroles comme dans ses écrits, s'est créé de féroces ennemis, prêts à témoigner en sa défaveur. De plus, le Parti communiste et les journaux issus de la Résistance réclament sa tête.

L'écrivain lyonnais souffre donc de l'hostilité d'un grand nombre et d'articles accablants quant à la question de sa xénophobie -Henri Béraud tente de s'en détacher, arguant qu'il détestait autant les Allemands que les Anglais. Dans ce contexte, le polémiste bénéficie d'une relative chance en trouvant en François Mauriac un défenseur fervent. C'est sans doute la plaidoirie de l'écrivain bordelais qui joua en faveur du Lyonnais.

4) Les suites du Verdict

L'annonce du verdict déclenche la joie des ennemis du polémiste. A la suite du procès, *Le Populaire* titre : « *L'infâme Béraud de la feuille infâme paie son infamie* ». La condamnation à mort s'inscrit dans une flopée d'autres : d'octobre 1944 à février 1945, Georges Suarez, Armand de Chastenet de Puysegur, Paul Chack, et Robert Brasillach entendent le même verdict, prononcé, à chaque fois, pour « intelligences avec l'ennemi ». Maurras est poursuivi pour le même motif (son procès se déroule à Lyon du 24 au 27 janvier), dont il est reconnu coupable. Toutefois, bénéficiant de circonstances atténuantes, il est condamné à la réclusion perpétuelle et à la dégradation nationale. La sévérité de ces peines suscite une vive émotion dans le monde des lettres. François Mauriac écrit dans *le Figaro* du 1^{er} Janvier 1945 : « *la justice est actuellement une pure loterie* ». Galtier-Boissière dénonce l'« *inégalité des jugements* ». En effet, le bras droit de Déat, Albertini, n'écope que de cinq ans. Celui de Charles Maurras, Maurice Pujo est acquitté du chef d'intelligence avec l'ennemi mais reconnu coupable d'avoir accompli des actes de nature à nuire à la défense nationale. Il est condamné à cinq ans de prison, à 20 000 francs d'amende et à la dégradation nationale. Combelle, qui a collaboré à la Presspropaganda par le biais de sa Révolution nationale, n'est condamné qu'à quinze ans.

En comparaison, le verdict de Béraud semble bien lourd. Henri Béraud est certes anglophobe, antisémite et anticomuniste. Toutefois, antigermaniste convaincu, il n'a pas collaboré. Dans une « Lettre à mes derniers amis », qu'il reprend dans Quinze jours avec la mort, l'écrivain s'indigne contre ce qu'il considère être un jugement inique :

« Tous ceux qui me connaissent savent quelle aversion je nourrissais à l'égard de l'occupant. Je ne me suis jamais caché d'être « anticollaborationniste » autant que j'étais anglophobe. J'ai sans cesse prévenu la direction de Gringoire contre ses tendances à la collaboration (...) »

Le polémiste dit en avoir apporté la preuve à l'audience, de même que la preuve de la

⁹² ASSOULINE Pierre, L'Epuración des intellectuels, éditions Complexe, 1985. p. 42-49.

confiscation de ses biens par les Allemands. Jean Butin abonde dans le sens de l'écrivain, répétant que celui-ci n'a d'ailleurs ni approuvé le nazisme ni écrit pour la Milice, le STO ou la LVF. Mais pour Frédéric Monier, les choses ne sont pas si claires⁹³. L'historien rappelle un article du 28 novembre 1940, publié dans *Gringoire* et intitulé « Traïtrophiles ». Henri Béraud y appelait à la délation, s'exclamant: « *Haïssez de Gaulle, démasquez ses complices !* ». Par ailleurs, les appels à la délation étaient fréquents dans *Gringoire*, même si le polémiste affirme dans Les Raisons d'un silence, les avoir toujours condamnés.

Il est de toute façon trop tard pour se défendre et le verdict a été rendu. Henri Béraud, a rejoint les 1200 détenus de la prison de Fresnes. Il pense avoir atteint le fonds. « *Un sursaut de dégoût, voilà le souvenir qui m'en reste, joint à celui d'une lassitude extrême* » écrit-il dans les raisons d'un silence.⁹⁴ Il pense désormais à la mort et ne veut pas rater sa sortie de scène. Il craint de tomber malade dans sa cellule glaciale et, du fait de la fièvre, de trembler le jour de son exécution. Sa condition est aussi favorable aux considérations métaphysiques, et il reçoit régulièrement les visites de l'aumônier de la prison, l'abbé Thievenaz, visites auxquelles il n'est point sensible, lui l'indécrottable athée. Indigné par ce qu'il considère être un « meurtre politique », il quitte son désespoir le 1^{er} janvier pour lancer un appel adressé à ses collègues écrivains. En voici un extrait :

« Ce qui va suivre fut écrit à la prison de Fresnes, le jour de l'an 1945, dans ma cellule de condamné à mort... Condamné dans des conditions juridiques sans précédent, je ne proteste ni contre mon sort, ni contre les étrangetés de procédure. L'Histoire s'en chargera. Jamais, ni à l'instruction, ni à l'audience, il n'a été posé une seule question sur des faits relatifs à une connivence quelconque, un contact direct ou indirect, si mince fût-il, avec l'ennemi. Tous ceux qui me connaissent savent quelle aversion je nourrissais à l'égard de l'occupant. Je ne me suis jamais caché d'être anti-collaborationniste autant que j'étais anglophobe. J'ai montré, prouvé tout cela. Une délibération de trois minutes a fait litière de mes explications les plus claires. On voulait ma mort et on voulait me déshonorer. Du fond de ma prison j'éleve vers mes confrères le cri suprême d'une conscience révoltée. Libre écrivain, j'ai écrit, selon ma nature, ce que je croyais juste et vrai. Qu'une justice révolutionnaire me frappe pour avoir combattu ses doctrines, soit... Mais vous, écrivains, qui représentez les droits sacrés de l'esprit, admettez-vous que la rancune politique s'exaspère jusqu'à confondre le patriotisme exalté avec la trahison consentie ? Ne vous dresserez-vous pas, selon les traditions de notre état, contre une aussi criante injustice ? Amis, je vous confie mon destin, mon honneur et ma mémoire. »

Des pétitions regroupant les noms d'écrivains, d'artistes et de journalistes commencent à circuler, réclamant la grâce de Béraud. Parmi eux, Pierre Scize, Galier-Boissière, André Billy, Marcel Aymé, ou encore Camus, ou Pascal Pia. Parmi ces écrivains, François Mauriac, qui a côtoyé Henri Béraud même si les deux hommes ont pris des routes bien différentes, va entendre l'appel du polémiste. Convaincu que Béraud est innocent du

⁹³ MONIER Frédéric, « Les obsessions d'Henri Béraud », *Vingtième siècle*, revue d'histoire n°40, octobre-décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, p. 62-74.

⁹⁴ BERAUD Henri, Les Raisons d'un silence, presses de guillemot et de Lamothe, Editions Inter-France, 1944p.134

crime d'intelligences avec l'ennemi, l'écrivain catholique mène le combat en sa faveur. Béraud commente ce dernier ralliement dans Quinze jours avec la mort : « *Dans ce désert, un homme s'est levé. Ardente et solitaire, sa voix s'est fait entendre. Il y fallait un grand courage. Le plus grand peut-être : celui de rompre le silence, quand règnent en tous lieux la servitude et la peur.* »

François Mauriac le défend dans un article du *Figaro* intitulé « Autour d'un verdict ». Il rappelle le contexte qui a permis à la plume de Béraud d'aller aussi loin et mentionne le goût de la polémique qui régnait dans les années sombres de la France :

« Aujourd'hui, nos actes nous suivent. Alors, nous n'y songions guère. La polémique constituait un genre comme un autre : c'était le guignol des grandes personnes, et les victimes n'auraient pas eu le mauvais goût de protester. Le public était complice : la passion de la corrida, que les gens de ma province ont dans leur sang est, au fond, commune à tous les hommes. Avez-vous lu le dernier Béraud ? demandait-on. »

Il reprend :

« Nous ne sommes jamais punis pour nos véritables fautes. Béraud n'a point besoin de protester qu'il est innocent du crime d'intelligence avec l'ennemi. Les débats l'ont prouvé avec évidence. Mais le jugement est le fruit empoisonné de ces dix années où il a obéi à ce démon frénétique, dont il était possédé, de polémiste né. »

François Mauriac précise tout de même que s'il était coupable du crime dont on l'accusait, le talent de Béraud ne serait pas suffisant pour l'excuser. Il reproche également au polémiste d'avoir « *abusé de ses dons, de ses succès, de cette autorité, pour tenter d'entraîner la jeunesse, d'abord vers une politique stérile, ensuite vers l'ennemi* ».

Le talent, loin d'atténuer la responsabilité de l'écrivain, est au contraire une circonstance aggravante. Mais si F. Mauriac pense qu'Henri Béraud s'est laissé emporté par sa verve, il ne le reconnaît pas coupable d'intelligences avec l'ennemi et le défend avec force. Un tel soutien influe sans doute la décision du général de Gaulle, qui seul a le pouvoir de gracier l'écrivain lyonnais. De Gaulle s'est vu exposer le cas Béraud par les avocats de celui-ci, Maîtres Naud et Michaud. Il faut noter par ailleurs que le général appréciait peu l'amiral Muselier, responsable d'une intervention déterminante dans le procès Béraud. Il accepte de gracier celui-ci et s'en expliquera ainsi :

« Il ne s'agissait pour moi ni de sentiment ni de politique, mais de justice. Intelligence avec l'ennemi ? J'ai étudié le dossier et, pour Chack qui a donné l'ordre à des français de s' enrôler dans l'armée allemande, je dis oui. Mais pour Béraud, je cherche vainement où il y a eu intelligence et dans quelles conditions. »⁹⁵

La culpabilité de Chack a en effet été plus simple à démontrer. Le capitaine de marine (1876-1945), auteur de livres patriotiques (On se bat sur mer, Pavillon Haut, Branle-bas le combat) et vétéran de la Grande guerre était l'un des propagandistes du régime de Vichy. Affecté au commissariat à l'information, il touchait un salaire de 68 000 francs par mois⁹⁶

⁹⁵ Commentaires du général de Gaulle rapportés par Claude Mauriac in MAURIAC Claude, Un autre de Gaulle, Hachette, 1970.

et s'est laissé entraîné dans la collaboration. Le mardi 18 décembre 1944 à 19h, il sera condamné à mort. Le procureur lui lancera « *vous avez fait le jeu de l'Allemagne au moment où les français s'unissaient contre l'envahisseur.* » Il sera exécuté trois semaines plus tard.

Henri Béraud, s'il partage avec Chack de profonds sentiments anglophobes, antisémites et antibolchéviques, n'a lui, pas collaboré. Il est au contraire l'un des rares hommes de lettres vivant à Paris à ne pas avoir eu de contacts avec l'occupant. Ainsi François Mauriac puis De Gaulle, que Béraud avait pourtant fustigé à maintes reprises, ont su faire preuve de discernement et de courage à une époque où beaucoup de gens réclamaient vengeance.

L'annonce de la grâce d'Henri Béraud est publiée dans les journaux le 13 novembre. Béraud reste encore à Fresnes quelques semaines, avant d'être transféré dans la Centrale de Poissy.⁹⁷ En Janvier 1947, Béraud est transféré avec une quinzaine de condamnés politiques âgés de plus de 60 ans à Saint-Martin de Ré, sur décision de M. Amor, directeur de l'administration pénitentiaire. Il retrouve un paysage qui lui est familier, proche de sa demeure des Trois Bicoques. Son épouse vient le visiter chaque jour. Le reste du temps, l'écrivain travaille à la bibliothèque de la prison, où il peut s'adonner à sa passion pour la lecture et rencontre les journalistes de *La Bataille*, *France-soir*, *France-Dimanche*, *Samedi soir*, *La Presse*, qui viennent interviewer ce prisonnier célèbre.

Henri Béraud refuse de demander une grâce ou une remise de peine. Il continue d'écrire et rédige Les Derniers beaux jours mais n'a rien le droit de publier avant sa sortie de prison. Par ailleurs, la réédition de ses œuvres est interdite. En avril 1950, il est victime d'une paralysie de son côté gauche. Le Conseil Supérieur de la Magistrature décide alors d'adopter une mesure de grâce médicale. Béraud retourne alors aux Trois-Bicoques. L'année suivante paraît chez Plon Quinze jours avant la mort, puis deux ans plus tard Les derniers beaux jours.

1953 est aussi l'année d'une seconde attaque pour Béraud dont l'état physique est très faible. L'écrivain décède le 24 octobre 1958, à 73 ans. Il sera enterré au cimetière de Saint-Clément-des-Baleines.

B) Béraud dans les oubliettes de l'histoire

Huit ans après sa sortie de prison, Henri Béraud s'éteint. Nous sommes en 1958, plus d'une décennie s'est écoulée depuis les grands procès de l'épuration. Depuis sa libération, Béraud a pu voir imprimés plusieurs de ses ouvrages (Quinze jours avec la mort, Les Derniers beaux jours) interdits de publication jusqu'alors. Mais que reste-t'il de son œuvre ? A-t-elle atteint la postérité ?

⁹⁶ Chiffre rapporté dans « The case of Paul Chack », article du *Time*, 1^o janvier 1945.

⁹⁷ Il racontera sa détention dans I.F.677.

1) Le décès de Béraud ou l'occasion de se retourner sur la vie et l'œuvre de l'écrivain

Le décès d'Henri Béraud est une occasion de reparler de cet écrivain, si connu en son temps et tombé rapidement dans l'oubli. A la différence d'un Drieu ou d'un Rebatet, l'œuvre de Béraud est passée à la trappe. Ses ouvrages étant interdits de publication ou de réédition, le public n'en entend plus parler, jusqu'à sa sortie de prison. Mais Béraud souffre alors d'une santé précaire et n'est plus l'écrivain prolixe qu'il était. Sa mort en 1958 rejette de la lumière sur une œuvre oubliée. Plusieurs journaux publient des nécrologies d'Henri Béraud, dans un ton plutôt sympathique. *Le Figaro* publie ainsi un article de deux colonnes sur l'écrivain, dans son édition du 25 octobre 1958. Pierre Brisson, auteur de l'article, écrit :

« Je manquerais, non à un devoir mais à mes sentiments les plus vrais en ne saluant pas celui que les tribunaux d'exception avaient rayé de ce monde et qui n'a quitté la camisole du forçat que pour le lit de l'infirme ».

P. Brisson, qui s'était séparé de son ami Béraud après le désastre de 1940 refuse toutefois d'accabler ce dernier : « *Il a chèrement payé pour d'autres l'orgueil de ses erreurs* », écrit-il, « *il n'a jamais cessé d'être des nôtres* ».

L'ancien rédacteur de *Je suis Partout*, Lucien Rebatet⁹⁸ est aussi l'auteur d'un long article dans *Rivarol* du 30 octobre 1958. Il y salue « *le premier grand et complet journaliste (...) qui soit aussi un grand écrivain* » mais s'emporte surtout contre l'article de P. Brisson et cette phrase : « *il n'a jamais cessé d'être des nôtres.* » L. Rebatet rétorque :

«Maintenant qu'il n'y a plus aucun risque de lui accorder cette petite revanche, ce bref plaisir, on se donne l'élégance d'apporter sa couronne au cercueil. Brisson, je tiens à vous dire que je crache sur vos chrysanthèmes. ».

Il évoque le procès de Béraud -« parodie de justice »- et se place dans le camp de Béraud, contre Brisson, qu'il interpelle: « *je ne suis pas de votre sang. Je suis un fasciste, je serai toujours contre vous jusqu'à mon dernier souffle.* ». L'épuration, son lot de jalousies et de vengeances personnelles a laissé des traces. La mort de Béraud montre qu'en 1958, les blessures restent encore vives.

Lucien Rebatet est peut-être celui qui porte le mieux le flambeau de Béraud, lui à qui le ton polémique de cette rubrique nécrologique n'aurait sans doute pas déplu. Il faut noter d'ailleurs que Rebatet avait lui aussi été condamné lors de l'épuration, puis gracié. Il traînera jusque dans les années 1970 une réputation d'écrivain sulfureux et infréquentable.⁹⁹

2) La postérité des ouvrages de Béraud

⁹⁸ Aussi l'auteur du livre *Les Décombres*, qui connût un grand succès sous l'Occupation

⁹⁹ Voir à ce sujet ASSOULINE Pierre, « le démon de génie », *Le Monde* 2, 5 mai 2007, p.19

L'œuvre de Béraud est considérable. Il a publié une cinquantaine d'ouvrages (romans, reportages), auxquels doit s'ajouter une somme impressionnante d'articles parus dans divers journaux tels que *L'Ours*, *Le Crapouillot*, *L'Oeuvre*, *Le Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Canard enchaîné* ou *Gringoire*. Son œuvre peut être classée en diverses catégories : Les écrits lyonnais, (François Vernay) les poèmes (Poèmes ambulants) les romans, (Le Martyre de l'obèse), les pamphlets, (Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ?) les livres d'histoire romancée, (Mon ami Robespierre) les reportages (Ce que j'ai vu à Berlin) et les recueils de souvenirs (Les Derniers beaux jours). Les livres de Béraud ont été traduits en différentes langues : anglais, italien, espagnol, allemand, tchèque et néerlandais.

Alain de Benoist, dans une Bibliographie d'Henri Béraud¹⁰⁰ mentionne par ailleurs plusieurs ouvrages d'Henri Béraud qui n'ont jamais été publiés. Parmi eux, La Part du feu, et Naufrage, qui devaient s'inscrire dans le cycle « La Conquête du pain », ainsi que Danton brisé et Vendémiaire, qui devaient rejoindre le cycle « Le Passant du passé ».

Les ouvrages de Béraud étaient essentiellement publiés, à partir de 1921, par Albin Michel, avant que les Editions de France, dirigées par Horace Carbuccia (fondateur de *Gringoire*), ne prennent le relais en 1925. Le journaliste a aussi participé à six recueils collectifs de 1919 à 1937 et préfacé 9 ouvrages de 1917 à 1943¹⁰¹.

Aujourd'hui que reste-t-il de cette œuvre considérable ? Tout d'abord, il faut noter que les tous premiers ouvrages de l'écrivain sont parus entre 1902 et 1918. Ces livres sont aujourd'hui difficiles à trouver car ils ont eu une diffusion limitée. En outre, les journaux auxquels Béraud avait participé ont pour la plupart disparu des kiosques (à l'exception du *Canard enchaîné*) et *Gringoire*, auquel le nom du journaliste était intimement lié, n'a pas survécu à la seconde guerre mondiale. Par ailleurs, l'écrivain a été interdit de publication et de réédition pendant toute la durée de son emprisonnement, qui s'étend de 1944 à 1950. Son œuvre a donc subi une pause forcée durant cette période. Lorsque, libéré, Béraud en mesure de publier enfin Quinze jours avec la mort, l'ouvrage passe tout à fait inaperçu. En 1958, la mort de l'écrivain refait parler de lui mais cela n'entraîne pas pour autant un regain d'intérêt pour ses livres, qui n'étaient plus édités et donc peu disponibles.

Certains des textes et articles de H. Béraud ont été réunis, notamment ses articles parus dans *Gringoire*¹⁰² et ses poèmes ont fait l'objet d'une réédition sous la direction de Pierrette et Georges Dupont¹⁰³. Mais peu d'auteurs se sont intéressés au « cas » Béraud et le grand public l'a complètement oublié. Il a fallu en fait attendre 1979 et la biographie que lui a consacré Jean Butin -dont le père était un admirateur de l'écrivain- pour que

¹⁰⁰ DE BENOIST Alain, Bibliographie d'Henri Béraud, cahiers Henri Béraud V, éditions A.R.A.H.B., automne 2000, 32p.

¹⁰¹ indications tirés de l'ouvrage précédemment cité.

¹⁰² Voir « *Gringoire* », *Ecrits, 1928-1937*, Consep, Paris 2004, 427 p., « *Gringoire* » *Ecrits, 1937-1940*, Consep, Paris 2004, 448 p. et « *Gringoire* », *Ecrits 1940-1943*, Consep, Paris 2006, 427 p.

¹⁰³ BERAUD Henri, Œuvre poétique « poèmes ambulants » et autres recueils, sous la direction de Pierrette et Georges Dupont, éditions du Lérot, Tusson, 2005, 149 p.

celui-ci sorte un peu de l'ombre. Jean Butin, qui a réalisé plusieurs ouvrages sur l'écrivain, et l'Association rétaise des amis d'Henri Béraud qui lui a consacré une dizaine de brochures sont finalement les deux principaux -voire uniques- contributeurs à la postérité de l'écrivain.

L'héritage d'Henri Béraud reste très controversé et souffre de la marque de l'épuration : à Lyon, la ville à laquelle Béraud a constamment rendu hommage, aucune association, rue ou école n'est dédiée à l'écrivain. C'est à l'île de Ré, où Béraud a fini ses jours, que s'est formée l'association des Amis d'Henri Béraud. Mais les choses ne se sont pas déroulées avec facilité puisque les manifestations d'hommage à l'écrivain ont, depuis 1994, été plusieurs années de suite interdites par le maire de Saint-Clément-des-Baleines. 36 ans après la mort de l'écrivain, Henri Béraud suscite toujours la polémique.

Dans « Henri Béraud, le mal-aimé »¹⁰⁴, Francis Bergeron, responsable de l'association des amis d'Henri Béraud, revient sur les conditions ayant rendu possibles l'« oubli » de l'écrivain. F. Bergeron établit une comparaison entre Béraud et d'autres écrivains condamnés au lendemain de la seconde guerre mondiale, tels Brasillach ou Maurras :

« Béraud, lui, ne bénéficia d'aucune de ces circonstances favorables. Il ne fut pas un authentique martyr, comme Brasillach, puisque sa condamnation à mort ne fut pas exécutée. L'œuvre purement littéraire de Béraud, celle qui lui valut notamment un double Prix Goncourt, est nettement et entièrement antérieure à ses écrits politiques, à la différence d'un Giono ou d'un Morand. Il n'appartenait à aucun parti, à aucune organisation, à la différence d'un Maurras. »¹⁰⁵

Pour F. Bergeron, Béraud était inclassable politiquement : ni vraiment de gauche, étant donné sa virulence à l'égard du front populaire, ni vraiment de droite, considéré ses écrits républicains (14 juillet, Mon ami Robespierre). De même, il a dénoncé le fascisme (Ce que j'ai vu à Rome). Cette « volatilité » idéologique aurait aliéné à Béraud des fidèles.

Le procès de Béraud et les suites du verdict eurent également, selon F. Bergeron, une incidence sur la postérité de l'écrivain : Henri Béraud étant gracié par de Gaulle, il vit sa peine commuée en détention à perpétuité et le grand public l'oublia.

L'épuration dont H. Béraud fut victime et le verdict sur lequel conclut son procès scella certainement la postérité de l'écrivain. Bernard Clavel commente, dans une préface à une édition de La Gerbe d'or :

« On considérait qu'il fallait le rayer de la littérature parce que, pendant la guerre, il avait des opinions qui ne correspondaient pas à celles du vainqueur. »

Béraud fut banni du cercle des hommes de lettres, isolé car incarcéré, et privé de lecteurs puisque interdit de publication ou de réédition. Cela contribua à plonger son œuvre dans l'oubli. Dans un article du *Figaro* du 14 juin 1980¹⁰⁶ intitulé « Les maudits du temps des chemises », Alain de Benoist s'interroge lui aussi sur la postérité du romancier. Il pose la

¹⁰⁴ BERGERON Francis, « Henri Béraud, le mal-aimé », revue *Lecture et tradition* n°278, éditeur : Chiné-en-Montreuil, 36 p

¹⁰⁵ BERGERON Francis, « Henri Béraud, le mal-aimé », revue *Lecture et tradition* n°278, éditeur : Chiné-en-Montreuil, 36 p, p.5

question de l'engagement de l'écrivain et semble comprendre le jugement que l'Histoire a réservé à l'écrivain:

« C'est l'éternelle question : faut-il juger l'homme ou son œuvre ou, plutôt, l'une en fonction de l'autre ? Le talent est-il une excuse ou une circonstance aggravante ? Là encore, mon opinion va à rebours de ce que j'entends souvent dire. Je ne vois pas en effet pourquoi les écrivains bénéficieraient d'un statut de faveur. Le talent n'est pas un passeport pour l'immunité, ni pour l'écriture un art d'irresponsables. »

3) Béraud aujourd'hui

Le nom de Béraud reste encore cité quelquefois. Il apparaît notamment dans les dictionnaires ou encyclopédies historiques ou littéraires. Il est aussi souvent mentionné pour son prix Goncourt, gagné en 1922. D'après l'association A.R.A.H.B.¹⁰⁷, le nom de l'écrivain est fréquemment repris dans les colonnes du *Figaro*. Le Martyre de l'obèse d'Henri Béraud a ainsi été utilisé dans un article du même nom pour évoquer le problème de l'obésité¹⁰⁸. Les articles culinaires du gastronome Béraud sont aussi repris, par exemple dans le numéro de Noël de *Rivarol* (23 décembre 2005) et Francis Bergeron mentionne également *Le Progrès* du 18 septembre 2005, qui reprenait, dans un article signé Gérard Chauvy le reportage qu'Henri Béraud fit en 1921 sur le procès Landru.

Mais l'héritage de Béraud sent le souffre et il n'est pas étonnant de constater que ce sont surtout des journaux ou des radios fortement marquées politiquement à droite et à l'extrême droite qui sont les plus vigoureux défenseurs du polémiste. Parmi ces médias, il faut citer l'hebdomadaire nationaliste *Rivarol*¹⁰⁹, le périodique *Lectures Françaises*¹¹⁰ qui développe une ligne éditoriale conspirationniste et nostalgique du régime de Vichy, *Lecture et Tradition*, qui se veut un « bulletin littéraire contrerévolutionnaire », l'hebdomadaire « national-catholique » *Présent*¹¹¹ ou encore *Radio Courtoisie*.

Plus récemment, Henri Béraud a refait parler de lui, touchant un panel plus large. Ce

¹⁰⁶ cité in Cahier Henri Béraud IX, éditions A.R.A.H.B., hiver 2004-2005

¹⁰⁷ Voir Cahier Henri Béraud, numéro XI, Béraud aujourd'hui, Béraud le 14 juillet 2005, Béraud hier, éditions A.R.A.H.B, printemps 2006, 40 p.

¹⁰⁸ DE SAINT VINCENT Bertrand, « Le Martyre de l'obèse », *Le Figaro*, 2 mai 2005

¹⁰⁹ *Rivarol* est un périodique d'extrême-droite créée en 1951 par René Malliavin sous la dénomination « hebdomadaire de l'opposition nationale ». Il est dirigé aujourd'hui par Camille-Marie Galic.

¹¹⁰ Journal créé en 1957 par Henry Coston et dirigé par Jean Auguy, aussi directeur de *Lecture et Tradition* et des Editions de Chiré, *Lectures Françaises* diffuse à 6300 exemplaires.

¹¹¹ *Présent*, fondé en 1962, se veut « à droite de l'extrême-droite », selon Jean Madiran, cofondateur du journal et défend un combat politique : « celui de l'amitié française, de la préférence nationale, de l'espérance chrétienne » (d'après le site internet du journal)

regain d'intérêt a suivi la réédition de son livre Le Flâneur salarié¹¹². « *Relisons donc Béraud !* » s'est exclamé Nicolas d'Estienne d'Orves dans *Le Figaro Magazine*. Tous n'ont pas au le même enthousiasme, à l'image de l'écrivain et journaliste Pierre Assouline, qui a rédigé la préface du livre. Celui-ci livre une critique assez dure pour Béraud, « *homme sans génie mais bourré de talents* ». Pour Assouline, Béraud est « *l'homme qui a cru voir* » mais n'a vu que ce qu'il voulait bien voir: « *cet homme qui ne brillait pas par une intelligence supérieure était d'intelligence avec la syntaxe* »

La critique est cinglante : là où Jean Butin voit un écrivain égaré, Pierre Assouline voit un homme dont l'aveuglement est la preuve d'un manque d'intelligence, d'ouverture d'esprit et de sens politique : « *il croit qu'il dit la vérité parce qu'il dit ce qu'il pense* ». Pour P. Assouline, Béraud est un homme qui sait écrire mais ne sait pas penser, c'est la raison pour laquelle il s'insurge contre les snobs et les intellectuels. P. Assouline diagnostique chez le Béraud de La Croisade des Longues figures l'illustration d'une haine des idées profondément ancrée dans le personnage: « *Le style contre les idées, c'est sa religion, croyant et pratiquant.* »

Selon lui, le polémiste aurait mieux fait de rester un « flâneur salarié ». L'homme des grands reportages européens, celui qui promenait son regard et son carnet de notes dans les grandes capitales européennes ne suscitait qu'une chose chez son lecteur: l'envie d'embrasser la profession. L'ouvrage est resté d'ailleurs resté une référence dans certaines rédactions, comme celle du *Quotidien de Paris*, où officiait l'auteur de la préface.

Bruno de Cessole, dans un article paru dans *Valeurs actuelles*¹¹³, tient le même jugement. S'il loue le reporter des années 1930 et déplore l'absence de réédition de ses ouvrages, il ne peut que regretter lui aussi « *un déplorable manque de jugement politique, et des propos aussi tonitruants que malséants.* ».

La réédition du « flâneur salarié » a donc permis de remettre de la lumière sur les talents de reporter d'Henri Béraud. Mais les critiques de ce livre le montrent : l'écrivain reste à jamais marqué par une odeur de souffre.

¹¹² BERAUD Henri, Le Flâneur salarié, éditions Bertillat, 2007

¹¹³ Bruno de Cessole, « Gloire au flâneur salarié », *Valeurs actuelles*, février 2007, p.21

Conclusion

« *Le nom de Béraud signifie-t-il encore quelque chose aujourd'hui ?* » s'interrogeait Alain de Benoist dans un article du *Figaro* (14 juin 1980)¹¹⁴. « *De son vivant, l'auteur des Lurons de Sabolas, de la Gerbe d'or, de du Ciel de suie, de du Martyre de l'obèse, de du Bois du templier perdu était l'égal de Maupassant ou de Mauriac.* »

Quel destin étrange en effet que celui d'Henri Béraud. Lui qui fut grand reporter, et sillonna l'Europe de l'entre-deux-guerres, lui qui était connu et reconnu et touchait jusqu'à 700 000 lecteurs dans les bons tirages de *Gringoire*, lui enfin qui réalisa l'exploit historique de décrocher en 1922 un double prix Goncourt est aujourd'hui complètement oublié du grand public.

L'écrivain a pourtant laissé une œuvre abondante et le journaliste collaboré aux plus grands journaux de son temps (*le Journal*, *le Petit Parisien*, *Gringoire*). Il était considéré comme un redoutable polémiste et comme l'un des plus grands -et des mieux payés- reporters de son temps. Il suffit de se replonger dans son œuvre pour s'en rendre compte : H. Béraud publia dix grands reportages en dix ans : L'Affaire Landru, (1924), Ce que j'ai vu à Moscou (1925), Ce que j'ai vu à Berlin (1926), Le Flâneur salarié (1927), Rendez-vous européens (1928), Ce que j'ai vu à Rome (1929), Emeutes en Espagne (1931), Le Feu qui couve (1932), Vienne, clé du monde (1933), Dictateurs d'aujourd'hui (1933). Henri Béraud fut un témoin exceptionnel des événements européens de l'entre-deux-guerres. Il sut voir les dangers qui s'annonçaient et prévint ses lecteurs -Le

¹¹⁴ DE BENOIST Alain , « Les maudits du temps des chemises », *Le Figaro*, 14 juin 1980

Feu qui couve, Vienne Clef du Monde sont à ce titre deux titres particulièrement explicites.

Henri Béraud côtoya les plus grands journalistes (Albert Londres, Joseph Kessel) et interrogea les plus féroces dictateurs, tel Mussolini. Il fut aussi le premier reporter à traverser le rideau de fer et publia Ce que j'ai vu à Moscou en 1925.

François Brigneau tentait d'expliquer le phénomène Béraud en avril 1981, dans un article intitulé « à l'autre bout de la bibliothèque », paru dans *Spectacle du Monde* :

« On peut difficilement imaginer ce que ce nom représentait à l'époque. Je cherche, sans trouver à qui le comparer. Béraud c'était le plus connu des journalistes de son temps, le meilleur reporter au long cours, devant Kessel, déjà cité, Albert Londres ou Helsey ; celui qui, dès 1924, avait amené la France au pays des Soviets, dont il disait, contre l'opinion répandue : « si l'on me demandait : -cela durera-t-il ? je dirais : cela durera. » Béraud, c'était le pamphlétaire et polémiste qui pétrissait le plus vaste public dans le chaudron des années 30. »

A cette époque, H. Béraud livrait des reportages balancés, n'approuvant ni le régime mussolinien, ni le régime hitlérien, qu'il condamnera dans deux reportages (Ce que j'ai vu à Rome et Ce que j'ai vu à Berlin).

En revanche, il était féroce nationaliste et populiste. Comme l'écrit François Bousquet¹¹⁵, Henri Béraud était « un écrivain pour qui le qualificatif « populiste » aurait pu être inventé ». Béraud a constamment rappelé ses racines plébéiennes, sa fierté, dans ses ouvrages. Il s'est même lancé dans une œuvre régionale et populaire, « La Conquête du Pain », destinée à concurrencer les Rougon-Macquart¹¹⁶. La saga ne comptera finalement que trois épisodes (Le bois du templier perdu, les Lurons de Sabolas et Ciel de Suie) car Béraud va délaisser la littérature pour la polémique.

L'année 1934 va marquer un tournant dans le parcours de Béraud. Les émeutes du 6 février 1934, défilé de ligues réprimées dans le sang choquent l'ancien combattant et patriote. H. Béraud quitte le *Canard enchaîné* et s'engage à *Gringoire*. Il s'enfonça dès lors dans des chemins sinueux, avec toujours plus de force, ne reculant jamais. Cette absence de demi-mesure lui causera bien des ennuis pendant l'Épuration. Pendant les années 1930 en tout cas, c'est avec succès que sont reçus les articles de Béraud. Le polémiste assure quasiment à lui seul la réussite du journal, qui tire à 500 000 exemplaires et montera jusqu'à 700 000. Horace de Carbuccia, propriétaire du journal surnomme Béraud son « supertank ». La grande liberté laissée à Béraud le conduira à aller très loin dans l'antisémitisme, l'antibolchévisme et surtout l'anglophobie. Il mènera la bataille contre le ministre Salengro, accusé de désertion, qui finira par se suicider. Plus tard, en 1940, devenu pétainiste, il lancera des charges violentes contre le général de Gaulle.

Henri Béraud n'a pas le sens de la mesure, ni le sens politique. Il affirme ses positions sans crainte jusqu'en 1944, alors que son directeur Horace de Carbuccia s'est résolu depuis déjà de longs mois à une certaine prudence. Sa virulence et sa notoriété

¹¹⁵ BOUSQUET François, « Henri Béraud ou l'apothéose du ventre », *Elements*, Automne 2006

¹¹⁶ Béraud était un admirateur de Zola auquel il avait rendu hommage dans un discours à Medan le 1^{er} octobre 1923.

font qu'Henri Béraud est une cible de choix au moment de l'épuration. Son nom figurera parmi les premières arrestations. De là découlera un procès qui rendra un verdict bien lourd : la peine de mort.

Ainsi, comme Béraud fut le témoin de la montée des périls dans l'Europe des années 1930, il est cette fois le protagoniste d'un contexte trouble et revancharde, celui de l'épuration.

Béraud jouit d'un contexte défavorable : il est parmi les premiers jugés. Or c'est dans ces premiers procès que les peines prononcées seront les plus lourdes. Il fait partie d'une frange restreinte, le monde des Lettres, qui sera particulièrement touché par l'épuration.

Avec le procès Béraud se voit illustrée la question de la responsabilité de l'écrivain, et aussi celle du journaliste, auquel les lois de 1881 ont accordé une grande liberté de ton. Ces procès montrent que s'ils n'agissent pas directement, écrivains et journalistes, par leurs écrits influencent l'opinion. A la libération de Paris, les rancœurs sont fortes contre les artistes et les écrivains (Arletty, Guitry, Béraud) qui ont conservé un certain train de vie alors lorsque la population souffrait de privation. Les lettres de délations fusent, suscitées par ces jalousies. Certains en seront victimes, alors même qu'ils se sont tenus éloignés de la collaboration. C'est le cas de Sacha Guitry, retenu soixante jours sans motif.

Béraud est particulièrement exposé, lui qui a porté le journal *Gringoire* à bout de bras, lui assurant un succès considérable sous l'Occupation. Il est la bête noire des résistants et des communistes. Béraud n'a pas collaboré, et s'estime donc innocent du crime d'« intelligences avec l'ennemi » dont il est accusé. Mais Béraud, en diffusant des opinions antisémites, anglophobes et antibolchéviques, a fait le jeu du gouvernement de Vichy, fustigeant le général de Gaulle et les alliés. C'est cela qui lui sera reproché par l'avocat général, justifiant ainsi une peine de mort qui laisse l'écrivain et le monde des lettres sous le choc. Car même s'ils sont nombreux ceux qui ne partagent pas les opinions du polémiste, la sévérité de la peine révolte. Comme pour certains de ses confrères, le talent de Béraud a été un facteur aggravant. Ses détracteurs semblent lui reprocher de n'avoir pas mis sa notoriété au service de la bonne cause. H. Béraud en est sonné. Il interpelle ses collègues écrivains et sera entendu.

La seconde guerre mondiale et l'époque de l'épuration aura mis au cœur des débats la notion de responsabilité de l'écrivain. Sartre développera peu de temps après sa théorie de l'écrivain engagé. La thèse existentialiste exprime clairement le choix dont Béraud disposait : il pouvait, à l'instar de certains de ses confrères, choisir de cesser d'écrire sous l'occupant allemand. Comme l'écrivait René Char, « *A un moment, il faut poser la plume et saisir le revolver* ». Henri Béraud a choisi de continuer à écrire pour *Gringoire*, avec succès et obstination. Il connaissait pourtant les risques, lui qui voit ses amis s'éloigner de lui, lui dont la voiture est brûlée par les résistants place des Terreaux, en 1943, lui qui observe le retournement de l'opinion vers la fin de la guerre. Pourtant l'écrivain s'entête jusqu'au bout. Il faut relire Les Raisons d'un silence (1944), dans lequel Béraud réaffirme son anglophobie violente, pour mesurer tout l'aveuglement de l'écrivain.

Celui-ci, toutefois, ne se dérobe pas. A la différence de certains de ses confrères qui fuient le pays à la Libération (Chateaubriant, Céline), Henri Béraud ne quitte pas son domicile parisien de l'avenue de Niel. C'est là qu'il sera arrêté, peu de temps après la

libération de la capitale. Son procès débutera le 26 décembre 1944 devant la Cour de Justice de la Seine. Comme pour tout autre écrivain, le dossier de Béraud est facile à instruire : il suffit de se replonger dans ses écrits. Ceux-là révèlent l'anglophobie, l'antisémitisme et le pétainisme avoué de Béraud. Mais ces opinions, aussi condamnables soient-elles ne suffisent pas à prouver le crime « d'intelligence avec l'ennemi », dont l'écrivain lyonnais est accusé. Car Béraud, antigermaniste notoire, n'a pas collaboré. Le verdict rendu sera disproportionné, « inique » selon l'expression de Mauriac. Commuée en détention à vie, la peine scellera le sort de l'écrivain, qui ne connaîtra plus le succès et mourra en 1958, conséquence d'une santé précaire.

Parce qu'Henri Béraud était célèbre, on aurait voulu qu'il soit un héros. Mais ce ne fut pas le cas et Béraud était trop fier pour se lancer dans des chemins qui n'étaient pas les siens. Il fit les mauvais choix, mais eu le mérite de les assumer jusqu'au bout. Il faut lui reconnaître cela.

Témoin actif de son temps, Béraud reste aujourd'hui un grand écrivain, auteur de chef d'œuvres comme la Gerbe d'or, ou Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? et auteur de documents exceptionnels sur l'Europe de l'entre-deux-guerres. C'est dans ces documents qu'il faut se replonger aujourd'hui pour retrouver la patte de cet *ours* mal léché.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages d'Henri Béraud

Romans

BERAUD Henri, Le Bois du templier perdu, La Gerbe d'or, ouvrage réalisé par la société nouvelle firmin-didot, éditions Horvath, mai 1994

BERAUD Henri, Le Vitriol de lune, Broché, Albin Michel, 1921

BERAUD Henri, Le Martyre de l'obèse, Broché, Albin Michel, 1922

BERAUD Henri, Mon Ami Robespierre, Plon, 1927

BERAUD Henri, Le 14 juillet, Hachette, 1929

Reportages

BERAUD Henri, La Croisade des longues figures, Editions du siècle, 1924

BERAUD Henri, Ce que j'ai vu à Moscou, Les Editions de France, 1925

BERAUD Henri, Ce que j'ai vu à Berlin, Les Editions de France, 1926

BERAUD Henri, Dictateurs d'aujourd'hui, Flammarion, 1933, 126 p.

BERAUD Henri, Le flâneur salarié, Les Editions de France, 1927, 240p

BERAUD Henri, Ce que j'ai vu à Rome, Paris, Editions de France, 1929

BERAUD Henri, Vienne clef du monde, Les Editions de France, 1934

Pamphlets

BERAUD Henri, *L'Ours*, pamphlet mensuel, Nos 1-11 (1913-1916).

BERAUD Henri, l'Affaire Proprengro : lettre au président de la République, Editions A.R.A.H.B., 2001, 55p.

BERAUD Henri, Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ?, 1935

BERAUD Henri, Trois ans de colère

Autres

BERAUD Henri, Qu'as-tu fait de ta jeunesse ?, Broché, Les Editions de France, 1941

BERAUD Henri, Les Raisons d'un silence, presses de guillemot et de Lamothe, Editions Inter-France, 1944.

BERAUD Henri, Quinze jours avec la mort-La chasse au lampiste, Plon, 1951

Autres ouvrages sur Henri Béraud

Béraud, quinze ans à « Gringoire », textes présentés par René Moniot Beaumont, éditions A.R.A.H.B., 2002, p. 13

BERGERON Francis, « Henri Béraud, le mal-aimé », revue *Lecture et tradition* n°278, éditeur : Chiné-en-Montreuil

BOUSQUET François, « Henri Béraud ou l'apothéose du ventre », *Elements*, Automne 2006

BUTIN Jean, De la gerbe d'or au pain noir, la longue marche d'Henri Béraud, éditions Horvath, Roanne, 1979, 509p.

DE BENOIST Alain, Bibliographie d'Henri Béraud, cahiers Henri Béraud V, éditions A.R.A.H.B., automne 2000, 32p.

MONIER Frédéric, « Les obsessions d'Henri Béraud », *Vingtième siècle*, revue

d'histoire n°40, Octobre-Décembre 1993, presses de la fondation nationale des sciences politiques, pages 62 à 74.

POCHE Bernard, « Henri Béraud et Gabriel Chevallier dans le XX^e siècle », *Cahiers d'histoire* n°1, 1997, p. 123-144

« Henri Béraud, un gone tarabate ». *Bulletin*, société des amis de Lyon et de guignol. 1995, n°206, 1996, n°207, 1996, n°208, 1996, n° 209, 1997, n°210.

Pierre Brisson, Geneviève Dormann, Raoul Follereau, Lucien Rebatet et Henri Béraud, cahier Henri Béraud n°2, éditions Bergeron-Sanders, juin 1996, 53p.

Le Procès Henri Béraud, texte établi par René Moniot-Beaumont et Francis Bergeron à partir du tapuscrit du procès d'Henri Béraud, Editions A.R.A.H.B., 1999, 141p.

La Gloire de Béraud, textes de A.D.G., Alain de Benoist, Francis Bergeron, Jean Herbert, Francis Lacassin, René Moniot-Beaumont, Henry Coston, Jean-Paul Angelelli, Editions A.R.A.H.B., 2005, 71p.

Béraud aujourd'hui. Béraud le 14 juillet 2005. Béraud hier, Editions A.R.A.H.B, printemps 2006, 40p.

Sur la presse des années 1930-1940

ASSOULINE Pierre, Albert Londres, paris, Balland, 1989.

BECKER J.-J., « Canard enchaîné », Dictionnaire historique de la vie politique française au XX^e siècle, sous la direction de Jean-François Sirinelli, p. 130-132.

GALTIER-BOISSIERE Jean, Mémoires d'un parisien, Paris, La table ronde, 1961, tom 2, p.156

ROUSSELIER Nicolas, « Gringoire », Dictionnaire des intellectuels français, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock, éditions du Seuil, octobre 1996, p. 556-557

Sur la collaboration et l'épuration

ASSOULINE Pierre, L'Épuration des intellectuels, éditions Complexe, 1985. p. 42-49

DE GAULLE Charles, Mémoires de guerre, t. III, Paris, Plon, 1959

ORY Pascal, Les Collaborateurs (1940-1945), éditions du seuil, 1976

PADO Dominique, Maurras, Béraud, Brasillach. Trois condamnés, trois hommes, trois générations, Odile Pathé, Paris-Monaco, 1945

PAULHAN Jean, Lettre de J. Paulhan à François Mauriac (30 septembre 1944), Choix de Lettres, t.II, Traité des jours sombres, Paris, Gallimard, 1992, p.376.

RAGACHE Gilles et J-R., La Vie quotidienne des artistes sous l'occupation (1940-1944), éditions Hachette, 1988.

SAPIRO Gisèle, « l'épuration du monde des lettres », L'Épuration de la société française après la seconde guerre mondiale. Une poignée de misérables, sous la direction de Marc-Olivier Baruch, éditions Fayard 2003, p. 243-278.

“The case of Paul Chack”, *Time*, 1^o janvier 1945

Articles

- FOLLEREAU Raoul, « Henri Béraud, écrivain français », *La Revue des visages* en juin 1928, reproduit dans Pierre Brisson, Geneviève Dormann, Raoul Follereau, Lucien Rebatet et Henri Béraud, cahier Henri Béraud n°2, éditions Bergeron-Sanders, juin 1996, 53p. p. 107-108
- Acte de naissance du journal *Gringoire*, repris dans Béraud, quinze ans à Gringoire, éditions A.R.A.H.B., juin 2002, 60p. p.109-110
- BERAUD Henri, « L’Affaire Proprengro : lettre au président de la République » (extraits), éditions A.R.A.H.B., 2001, 55p p.111-112
- REBATET Lucien, « Béraud vivant », *Rivarol*, 30 octobre 1958, reproduit dans Pierre Brisson, Geneviève Dormann, Raoul Follereau, Lucien Rebatet et Henri Béraud, cahier Henri Béraud n°2, éditions Bergeron-Sanders, juin 1996, 53p. p. 113
- BRISSON Pierre, « Henri Béraud », *Le Figaro*, 25 octobre 1958, reproduit dans Pierre Brisson, Geneviève Dormann, Raoul Follereau, Lucien Rebatet et Henri Béraud, cahier Henri Béraud n°2, éditions Bergeron-Sanders, juin 1996, 53p. p.114